

LES PYGMÉES

**ÉLÉMENTS POUR UNE CONNAISSANCE
DES PYGMÉES ÁKÁ
DE MONGOUMBA (CENTRAFRIQUE)**

MÉMOIRE DE STAGE

Henri GUILLAUME
(Élève - Comité Technique d'Anthropologie)

LES PYGMÉES

ÉLÉMENTS POUR UNE CONNAISSANCE DES PYGMÉES ÁKÁ DE MONGOUMBA (CENTRAFRIQUE)

Ce texte a pour point de départ une publication vouée à une large diffusion.

Nous avons essayé à partir de nos lectures, de contacts inter-disciplinaires et de nos propres recherches de terrain, de donner une vision générale des sociétés pygmées dans leur homogénéité et leur disparité. A partir de structures fondamentales communes, se sont opérées des différenciations tout au long d'une Histoire jalonnée de migrations, de contacts avec des populations étrangères.

Certains domaines jusqu'alors peu abordés dans les essais synthétiques font ici l'objet d'une mise à jour en fonction des connaissances résultant de recherches actuellement en cours.

Cette première approche, qui dans sa forme initiale se devait globalisante et donc simplificatrice, comporte l'insertion d'éléments concernant plus particulièrement les pygmées áká de Mongoumba chez lesquels ont porté nos travaux de terrain.

Du pithécanthrope à l'homme moderne : les chasseurs-collecteurs

Depuis l'aube de la culture et pendant des centaines de milliers d'années, l'histoire de l'humanité fut celle de populations tirant leurs subsistances des ressources végétales et animales du milieu naturel sauvage. Le pithécanthrope, apparu il y a peut-être deux millions d'années, et dont les premiers spécimens furent découverts à Java en 1891, se libère progressivement de son environnement grâce à la maîtrise du feu et à une industrie naissante. Comme l'écrivent les anthropologues Lee et Devore "l'homo faber¹ est sur terre depuis deux millions d'années, durant 99 % de cette période, il a vécu comme chasseur-collecteur. C'est seulement au cours des derniers 10 000 ans que l'homme a commencé à domestiquer les plantes et les animaux, à utiliser les métaux et exploiter des sources d'énergie autres que sa propre force. Ce n'est qu'après une période d'au moins 50 000 ans que l'Homo Sapiens a développé ses moyens de production. Sur les 80 milliards d'hommes que l'on estime avoir passé le temps d'une vie sur terre, plus de 90 % vécurent de chasse et de cueillette, 6 % environ d'agriculture, le faible pourcentage restant appartenant aux sociétés industrielles".²

Pratiquant à partir de technologies souvent simples mais efficaces la chasse des athérures aussi bien que celle de l'éléphant, la pêche des saumons et celle des tilapias la collecte des végétaux comestibles, de crustacés ou du miel sauvage, les sociétés de chasseurs-collecteurs font preuve d'une parfaite connaissance de leur environnement naturel. Elles ont su s'adapter, tout en préservant leurs possibilités de reproduction, à des zones écologiques aussi différenciées que la forêt équatoriale de l'Insulinde, le désert semi-aride du Kalahari, les prairies nord-américaines ou les glaces de l'arctique.

Avec la révolution néolithique apparue il y a 10 000 ans autour de la mer Rouge, dans le Caucase et il y a 6 000 ans (de manière indépendante) dans le Nouveau Monde, à partir d'un premier foyer au Mexique, l'humanité entre dans les temps modernes. Dotés d'un dispositif technologique de plus en plus varié et affiné, les hommes accentuent leur pression sur la nature qu'ils commencent à transformer et remanier profondément. Cultivant les plantes, domestiquant les animaux, ils satisfont progressivement l'essentiel de leurs besoins à travers les produits de l'agriculture et de l'élevage. L'expansion de ces nouvelles formes d'activités, accompagnée de l'émergence des premières cités et bientôt des premiers empires, signifie souvent conquête et hégémonie. Les sociétés de chasseurs-collecteurs disparaissent peu à peu. Elles abandonnent leur mode de vie traditionnel ou se cantonnent dans des espaces inappropriés pour les travaux agricoles et pastoraux, sont parfois exterminés ou désormais parqués dans des réserves.

Seuls témoignent encore de ces populations qui ont pleinement occupé notre histoire et constitué un moment essentiel de l'évolution humaine, quelques groupes géographiquement dispersés et conservant de manière variable leurs cultures ancestrales. Ils sont aujourd'hui regardés comme inférieurs par les tenants de la civilisation industrielle ("la seule civilisation !") qui ne voient en eux qu'un objet de curiosité satisfaisant leur goût de l'exotisme.

Les derniers représentants des chasseurs-collecteurs.

Afrique

- les Nemadi de Mauritanie (1)
- les Koroca et Kwepe d'Angola (2)
- les Bushmen d'Afrique du Sud (3)
- les Pygmées d'Afrique Centrale (4)
- les tribus d'Afrique de l'Est : Fuga, Dorobo, Hadza, Ik... (5)

Asie

- les tribus de l'Inde : Korwa, Birhor, Kadar, Paliyan... (6)
- les Vedda de Ceylan (7)



- les tribus des Iles Andaman : Oenge, Jarawa... (8)
- les Semang et Sakai de Malaisie (9)
- les Kubu de Sumatra (10)
- les Punan de Borneo (11)
- les Aëta et Todaraï des Philippines (12)
- les tribus de la péninsule indochinoise : Ruc, Penang, Yumbri... (13)
- les Ostyak et Yukaghir de Sibérie (14)

Océanie

- les aborigènes d'Australie (15)

Amérique du Nord

- les Esquimaux (16)
- les Indiens
 - athapascans (17)
 - algonkins (18)
 - du Plateau (19)
 - de Californie (20)
 - du Grand Bassin (21)
 - Seri (22)
 - apaches (23)
 - du Golfe du Mexique (24)

Amérique du Sud

- les Warrau (25)
- les indiens d'Amazonie (26)
- les tribus de l'Est du Brésil : Botocudo, Caingang, Puri... (27)
- les tribus du Gran Chaco (28)
- les Ona d'Argentine (29)
- les Fuegiens : Alacaluf, Chono, Yahgan... (30)

Ces populations qui n'occupaient plus, lors de la découverte du

Nouveau Monde, que 15% de la surface de la terre, sont longtemps restées inconnues (certaines ont encore été découvertes récemment, comme les Todara des Philippines) ou mal connues. Tel est le cas des pygmées dont l'existence est rapportée dès la haute-antiquité méditerranéenne mais restera en fait quasi-mythique jusqu'au XIX^{ème} siècle.

Les sociétés pygmées, qui de tout temps ont pleinement participé à l'Histoire et subi ses aléas, ne sont point les fossiles d'un état préhistorique qui se serait maintenu immuable jusqu'au XX^{ème} siècle. Objet de migrations, d'influences extérieures comme l'expansion des peuples soudanais et bantous détenteurs de la métallurgie, elles ont connu des changements tant au plan linguistique qu'économique et politique. Toutefois, occupant depuis des millénaires un environnement écologique sensiblement identique et sur lequel leur marge d'action concrète n'a guère varié, les sociétés pygmées, tout comme d'autres populations de chasseurs-collecteurs (Esquimaux, aborigènes australiens, Bushmen.) ont perpétué jusqu'à ces dernières décennies des traits culturels, des institutions originales, prolongement plus ou moins altéré de formes archaïques remontant aux âges pré-néolithiques.

1- "cultural man".

2- Lee R.B. et Devore I, eds : "Man the Hunter", Aldine, Chicago, 1968, p. 3

Les Pygmées dans l'Histoire

Le mot "pygmée" dérivé du latin "pygmaeus", lui-même issu du grec "pugmaios" signifie "homme haut d'une coudée" ; certains l'utilisent pour désigner des groupes humains d'Asie, les Negritos, caractérisés par leur faible stature (Aëta, Semang, Vedda...). Il semble préférable de limiter son emploi aux populations africaines habituellement ainsi dénommées et dont les vastes forêts d'Afrique Centrale constituent le territoire privilégié. Cette restriction correspond à l'usage historique du terme puisqu'il fut employé par les anciens grecs pour désigner ces petits êtres peuplant les mystérieuses contrées forestières de la frange méridionale du Soudan. Les données de l'anthropologie physique et de la génétique contemporaines attestent d'ailleurs de l'appartenance des pygmées au tronc négroïde, ^{en question} mettant ainsi leur rattachement à la race jaune, hypothèse maintes fois avancée par le passé où tout groupe chasseur-collecteur de petite taille était rapidement assimilé à un même ensemble racial et culturel.

La connaissance de l'existence même des pygmées est attestée dès 2400 av. J.C., un document trouvé dans la tombe du pharaon Meferkara de la VI^e dynastie, concernant des hommes de petite taille appelés Aka. Herkhouf, chef d'une expédition égyptienne partie reconnaître les sources du Nil, après avoir envoyé au pharaon un message dans lequel il l'informe de la capture d'un pygmée, reçoit du roi une réponse d'où ressort l'attrait suscité par ce prisonnier auquel déjà on attribuait une essence surnaturelle : "Il a été pris connaissance de la lettre que tu as envoyée au Roi en son palais, pour lui faire part de ton heureux retour du Pays des Arbres et de celui de tes compagnons... Tu annonces, dans cette lettre, que tu rapportes du Pays des Esprits, un nain, danseur de Dieu, semblable à celui que le Conservateur des Sceaux Divins, Ba-Wer-Jed, avait rapporté du Pount au temps du roi Asosi. Tu fais savoir à Sa Majesté, qu'aucun nain de son espèce, n'avait encore été rapporté par aucun de ceux qui jusqu'à toi avaient entrepris le voyage du Pays des Arbres. Prends donc la route du nord et viens tout de suite, en hâte, à la résidence royale, puisque tu as ramené ce nain que tu est allé chercher

au Pays des Esprits. Salut au danseur de Dieu, à celui qui réjouit le coeur, à celui vers lequel soupire le roi Neferkara, qui vive éternellement !

Quand il t'accompagnera à bord, poste derrière lui et aux deux côtés du bateau des hommes sûrs qui le gardent de tomber à l'eau. La nuit, pendant son sommeil, des hommes sûrs devront dormir derrière lui dans la cabine. Surveille-le dix fois pendant la nuit. Il tarde à Sa Majesté de voir ce nain que tu lui ramènes de tes voyages au Sinaï, pays du métal, et au Pount. Quand tu arriveras au Palais, il te faudra avoir ce nain, vif, sain et sauf, auprès de toi. Sa Majesté te pourvoiera plus richement que ne fut pourvu jadis le Conservateur des Sceaux Divins Ba-Wer-Ied au temps du roi Asosi ; car il importe grandement à Sa Majesté de voir ce nain".

Cette mention des pygmées est la plus ancienne que nous connaissions jusqu'à présent. Plus tard, au IX^{ème} siècle av. J.C., Homère met en parallèle, dans le chant III de l'Iliade, les clameurs guerrières aux portes de Troie et le vol bruisant des grues s'abattant sur les Pygmées. Hérodote rapporte l'expédition des Masamons au delà des déserts et leur rencontre avec ces individus étranges : "Après qu'ils eurent déambulé plusieurs jours à travers un désert de sable, enfin ils revirent des arbres dans une campagne. Ils s'approchèrent pour cueillir des fruits, lorsque de petits hommes d'une taille au-dessous de la normale, les surprirent, les firent prisonniers et les entraînent. Après avoir passé de grands marécages, ils arrivèrent à une ville dont tous les habitants étaient aussi petits que leurs ravisseurs, et de couleur noire. Un fleuve baignait la ville, coulant de l'ouest à l'est, et il était peuplé de crocodiles". Aristote, dans son "Histoire des Animaux", localise les pygmées vers les sources du Nil et leur prête une vie cavernicole. Divers auteurs de l'antiquité romaine mentionnent ces populations (Pline, Strabon...) qui sont également représentées sur des peintures et mosaïques de Pompei par la figuration notamment d'un campement de forêt et d'une scène se déroulant en bordure du Nil. Au VI^{ème} siècle ap. J-C., ^NNonnosus, ambassadeur de l'empereur Justinien, en route vers l'Ethiopie, signale sa rencontre sur une île de la côte est-africaine avec une tribu pygmée parlant un langage inconnu, même des indigènes.

Cette dernière référence marque approximativement l'avènement d'une période de près de dix siècles au cours de laquelle les pygmées disparaissent quasiment des récits historiques et deviennent matière à propos légendaires.

Au XIV^{ème} siècle, une mappemonde les indique vers le Haut-Nil tandis qu'un commentaire les présente comme des monstres troglodytes au visage sur la poitrine. Les explorateurs portugais du XVII^{ème} siècle mentionnent les Pygmées qui fournissent en ivoire les marchands côtiers et leur attribuent la faculté de devenir invisible, seule possibilité pour comprendre leur aptitude à chasser l'éléphant. Le mystère qui entoure ces populations conduit rapidement à mettre en doute leur identité d'humain. Nombreux sont ceux qui reconnaissent leur existence mais leur refusent le statut d'homme et les rejettent à une phase précédente de l'évolution humaine, considérée alors comme unilinéaire. Ainsi, le Dr Ouzilleau écrivait-il au début du XX^{ème} siècle : "ce sont des intermédiaires entre l'homme et le singe. Leur race offre de grandes ressemblances avec ceux des pré-hommes, peut-être de l'homme-singe, le pithécantrope, le fameux ancêtre toujours demandé, toujours introuvable !". L'auteur était-il influencé par Tyson, anatomiste anglais qui en 1699, après examen du squelette de l'un de ces êtres fabuleux déclara que les Pygmées n'étaient point des hommes mais des singes ? Assertion reposant sur des données fiables, le squelette sur lequel il avait travaillé étant en effet celui d'un chimpanzé ! Pour ces savants européens du passé comme pour les autres peuples africains, les Pygmées qui habitent le monde de la forêt, espace par essence "sauvage" où ils voisinent les animaux, les génies et les monstres, participent à la fois de l'humain, de l'animal et du surnaturel.

Les nombreuses relations d'explorateurs, administrateurs coloniaux et anthropologues "réhabilitent" progressivement au XIX^{ème} et XX^{ème} siècles ce "peuple de la forêt". "Après la nuit, la légende, presque l'oubli", le monde moderne redécouvre réellement les Pygmées avec Hartmann qui photographia dans le Loango des individus de faible stature, le père Léon des Avanchers (1866), Du Chaillu (1867) dont les récits à propos des Pygmées Babongo de l'Ogooué n'obtinrent aucune créance ce qui contribua à valoriser les descriptions de Schweinfurth (1868-1871) qui fut le premier à établir une relation entre les gens de petite taille de l'Ouellé et ceux mentionnés par les auteurs grecs. Les pygmées réapparaissent ainsi dans l'Histoire ; leur spécificité, l'originalité de leur culture sont révélées dans des travaux d'ethnologie et d'anthropologie physique dont les premiers sont ceux de A. de Quatrefages, Hamy, Poutrin, Bruel, Le Roy, Trilles... et qui se sont développés au cours des dernières décennies (Schebesta, Hartweg, Marquet Vallois, Turnbull, Demesse...).

Les Pygmées dans le rameau humain

Plusieurs travaux d'anthropologie physique (Poutrin, Jadin, Pales, Schebesta, Gusinde, Lalouel, Marquer, Vallois...) fournissent des observations descriptives et métriques portant sur divers échantillons de populations pygmées. Ces études mettent en évidence des traits morphologiques que l'on retrouve de manière homogène dans toutes les séries étudiées et qui caractérisent nettement les pygmées des autres populations qui les entourent. Ces caractères distinctifs concernent la stature, certains éléments du visage (nez, lèvre supérieure), la pigmentation et la pilosité. Personnages énigmatiques, parfois présentés comme démesurément petits - Feller, dans son dictionnaire historique, ne leur donne-t-il pas 30 cm de haut ! - les Pygmées n'en possèdent pas moins une faible stature, généralement inférieure à 150 cm en moyenne pour les hommes et 143 cm pour les femmes. De taille réduite, très musclés, avec un tronc long et des membres inférieurs courts, ils ne paraissent pas franchement élancés mais ne donnent presque jamais non plus l'impression d'être trapus. Leur visage, au front bombé et aux pommettes larges, présente un nez très peu saillant, souvent plus large que haut et comparé par nombre d'observateurs à un triangle équilatéral. Leurs lèvres, moyennement épaisses, sont rarement éversées et la lèvre supérieure est nettement convexe. Leur peau, relativement claire avec des reflets jaunâtres ou cuivrés, montre un système pileux plutôt dense, la barbe et la moustache sont d'un port fréquent.

Des auteurs opèrent une distinction entre pygmées et pygmoïdes. S'il existe un type ethnique, un "air de ressemblance" commun à tous les groupes pygmées, il est néanmoins indéniable que cette homogénéité de base s'accompagne d'une importante variabilité entre les groupes (stature moyenne plus ou moins élevée, couleur de la peau plus ou moins foncée...). Certains, se référant à un "prototype pygmée idéal" affirment qu'à l'exception de quelques bandes installées au Cameroun et autrefois au Gabon, seuls les pygmées de l'Ituri (Zaïre) représentent le "vrai" peuplement des petits hommes de la forêt. Toutes les caractéristiques physiques énumérées se retrouvent chez eux de manière optimale leur taille moyenne, par exemple, est de 142 cm pour les hommes et 136 cm pour les femmes. Ils sont appelés "pygmées" tandis que d'autres groupes comme les Babinga situés à l'ouest de l'Oubangui, ne sont pour ces auteurs que des

pygmoïdes. Leur stature, généralement plus élevée (152 cm pour les hommes, 144 cm pour les femmes), aurait augmenté sous l'effet de croisements avec les Noirs ; il s'agirait donc de pygmées métissés. Schebesta écrit ainsi : "Nous appellerons Pygmoïdes, les peuplades métisses dont un croisement aura abâtardi les caractères de race et de culture, et Pygmées, les races ou populations qui ressemblent au type de l'Ituri... Un bloc Bambuti de race pure et de culture originale est localisé sur le haut Itouri, nos Bambuti de l'Itouri".¹ Cette différenciation qui se veut scientifique est pourtant intimement liée à des notions de valeur, à une hiérarchisation purement subjective. Les pygmoïdes étant vite présentés comme d'intérêt moindre, les travaux concernant les pygmées sont par là même valorisés par leurs auteurs ; l'authenticité de l'"objet" étudié rejaillissant alors sur l'étude elle-même.

Cette dichotomie est aujourd'hui reçue avec de nombreuses réserves. Elle est imprégnée, d'une part, du concept de race ; les explorateurs et anthropologues du passé partaient à la recherche de la "race pure", du "maître-type" pygmée renvoyant à une image idéale, unique et face à laquelle les pygmoïdes faisaient figure de dégénérés. La biologie humaine démontre actuellement que si de vraies races biologiques ont pu exister à l'époque de l'humanité primitive, fractionnée en groupes sexuellement isolés et soumis à la pression sélective de milieux différents, la structure de l'humanité est désormais populationnelle et non pas raciale. Comme le dit J. Ruffié : "la déracciation est devenue un phénomène irréversible... Nul ne peut dire s'il existe encore quelques vrais Blancs ou quelques vrais Noirs, ou quelques vrais Jaunes. Et qui pourrait dresser un tableau du Jaune typique ou du Noir, ou du Blanc typique ? Ce que l'on rencontre dans la pratique, ce sont des individus plus ou moins blancs, plus ou moins noirs, plus ou moins jaunes. Quand les anthropologues physiques sont arrivés, il y a un peu plus d'un siècle, munis de leurs appareils de mensuration, il était déjà trop tard. Ils en furent réduits à étudier quelques caractères relictés altérés profondément par des millénaires de migrations et de métissages... A l'heure actuelle, l'humanité entière doit être considérée comme un "seul pool de gènes intercommunicants".²

L'opposition "pygmées-pygmoïdes" qui recouvre approximativement la distinction "pygmées orientaux - pygmées occidentaux" (excepté, par exemple, pour certains groupes Batwa et Bakwa qui seraient fortement acculturés tant sur le plan physiologique que culturel), repose d'autre part sur des caractères morphologiques directement perçus mais qui ne reflètent que faiblement l'identité génétique des individus. De plus, les différences enregistrées proviennent d'échantillons de populations limités et il est possible qu'en conduisant des

enquêtes plus exhaustives, on trouve des variations comparables à l'intérieur même des deux grands groupes. Une certaine variabilité entre Bambuti et Babinga ressort également des récentes recherches génétiques conduites par L. Cavalli-Sforza et qui portent elles aussi, pour l'instant, sur des données restreintes.³ La "distance" notée entre les deux populations et calculée à partir des marqueurs sanguins, ne renverrait pas forcément au métissage affirmé par Schebesta qui le perçoit comme un abâtardissement, mais plutôt au phénomène que les généticiens appellent "dérive génique". La dispersion du peuplement pygmée à partir des régions orientales de la zone équatoriale, a provoqué la séparation de groupes qui se sont parfois installés dans des environnements écologiques légèrement différents. Or il est établi que ce processus d'isolement favorise la différenciation du profil génétique de populations initialement identiques ; cette divergence progressive du stock génétique est la "dérive génique". Ainsi, Bambuti orientaux et Babinga occidentaux ne seraient plus opposés comme "pygmées" et "pygmoïdes" par rapport à un "étalon idéal", mais représenteraient deux des sous-populations d'un peuplement pygmée qui n'est en réalité un bloc monolithique ni au niveau biologique ni au niveau culturel.

Le particularisme morphologique des Pygmées a tôt conduit à poser le problème de leur parenté avec les Negritos d'Insulinde, les Bushmen et les Noirs africains. Plusieurs théories ont été avancées à propos de l'origine des Pygmées et de leur place dans l'évolution humaine.

Génies, monstres, les Pygmées sont également identifiés à des singes, au XIII^e siècle, par les théologiens Albert le Grand et St Thomas d'Aquin, puis au XVII^e siècle par les naturalistes. La question de leur rattachement au rameau humain est restée ouverte jusqu'au début du 20^e siècle où nombre d'ouvrages comportent un paragraphe intitulé : "Le pygmée est-il un homme ?". Certains auteurs, comme Ouzilleau, Sharp, Grogan, croient discerner dans les Pygmées l'illustration d'un palier intermédiaire entre les singes anthropomorphes et l'homme ; des "pré-hommes", des "hommes-singes".

L'une des premières hypothèses, formulée en particulier par G. Schwalbe et insérant les Pygmées dans la lignée humaine, les présente comme des "nègres"

ayant connu une profonde dégénération due à des conditions de vie difficiles dans un milieu pauvre et hostile. Pour Hamy, qui a forgé le nom de "négrille" en 1872, et A. de Quatrefages, il s'agit de nains, de "nègres à tête courte et de petite stature". D'autres auteurs les considèrent comme la forme infantile, le "type-enfant" de l'humanité ; H. Bryn rappelle que "tous leurs traits caractéristiques se retrouvent chez les races de grande taille dans les années d'enfance". Leur faible hauteur est souvent retenue comme un "signe humain primitif". Ils formeraient le stock originel de toute l'humanité et seraient proches parents d'autres chasseurs collecteurs de même corpulence, Bushmen, Negritos... Schebesta ne les considère pas comme "la seule race primitive indifférenciée" mais comme les descendants, avec les Negritos, les "Nègres" et certaines populations asiatiques de grande taille, d'une race "négride ou archéo-pygmée" qui constituerait avec d'autres races (Weddide, Lapide, Aïnoïde. "la strate première indifférenciée". Si Schebesta désigne Pygmées et Négritos comme des sous races il écrit au contraire à propos des Bushmen : "Il vaut mieux voir dans les Boschimans le résultat d'une évolution locale d'un type pygmée, à partir de quelque croisement avec une race étrangère. Sans anticiper sur la solution définitive du grand problème Pygmée-Boschiman, je crois, contre l'opinion courante, qu'il ne faut pas regarder les Boschimans et les Hottentots comme une unité originale, mais bien plutôt comme les métis d'une race de haute taille... l'homme de boskop... Pour nous un croisement primitif avec dominance de la grande race a engendré les Hottentots ; la dominance Pygmée a donné les Boschimans".⁴ Aujourd'hui, plusieurs indices incitent à rattacher les Pygmées aux autres peuples négro-africains. La description morphologique montre que des caractéristiques majeures du groupe noir sont souvent cristallisées avec une intensité maximale chez les Pygmées. La spécificité physique de ces derniers correspondrait à l'adaptation optimale à un environnement écologique particulier (la forêt dense équatoriale) dont la pression sélective ne mène en rien à une régression ou une dégénération. Le type physique pygméen constituerait une différenciation secondaire à partir de formes négroïdes moins spécialisées que les formes contemporaines.⁵ Des travaux de génétique humaine conduisent à la même conclusion. Les gènes allélomorphes, identifiés comme plus typiquement africains, sont, effectivement, en moyenne plus fréquents chez les Pygmées que chez les autres populations africaines, ce qui fait dire à L. Cavalli-Sforza que "les populations pygmées ressemblent aux populations africaines mais sont, pour ainsi dire, 'plus africaines encore'." Ainsi, les Pygmées pourraient être considérés comme une population protoafricaine.⁶ Comment les relier alors aux Bushmen ? Il est probable que, dans l'arbre phylogénétique, ces derniers se détachent des autres africains un peu avant les Pygmées dont certains représentants orientaux montrent une assez forte ressemblance avec les Bushmen, ces deux populations ayant pu avoir jadis des contacts dans la zone méridionale des grands lacs.

De nombreuses recherches s'imposent encore pour tenter de cerner la place des pygmées dans la lignée humaine. D'après les récents résultats d'études de biologie et génétique humaines actuellement menées par G.JAEGER, les Pygmées et des chasseurs-collecteurs malais présentent, dans leurs stocks génétiques respectifs, certains facteurs enzymatiques originaux et dont la ressemblance fait penser qu'ils sont liés à l'écosystème forestier. Ces populations possèdent en outre dans leurs groupes sanguins une grande fréquence de substances de base évoquant l'image d'un creuset génétique d'où sont sorties par la suite les maintes différenciations observées chez les divers groupes humains (comm. pers. G. JAEGER).

- ¹ - P. SCHEBESTA : " Les Pygmées ", Paris, Gallimard, 1940, pp. 20, 27
- ² - J. RUFFIE : " De la biologie à la culture ", Paris, Flammarion, 1976, pp. 414 - 415
- ³ - L. CAVALLI - SFORZA : " Recherches génétiques sur les Pygmées Babingas de la République Centrafricaine ", Cahiers de la Maboque, t. VI, fasc. 1, 1968
- ⁴ - ibid., p. 26
- ⁵ - H.V. VALLOIS, P. MARQUER : " Les Pygmées BaKa du Cameroun : Anthropologie et Ethnographie avec une annexe démographique ", Paris, MNHN, 1976, p. 108
- ⁶ - L. CAVALLI - SFORZA, W.F. BODMER : " The genetics of human population ", W.H. Freeman and company, San Francisco, 1971, p. 737

L. CAVALLI - SFORZA : ibid.,

Le monde pygmée contemporain

D'avantage implantés jadis en Afrique Orientale, les Pygmées sont aujourd'hui dispersés à travers la forêt équatoriale, de l'Atlantique jusqu'aux grands lacs et même à l'Est de ceux-ci, dans les galeries forestières de plus de 2000 mètres d'altitude du plateau du Ruanda. Leur présence est connue au Gabon, en Guinée Equatoriale, au Cameroun, en Centrafrique, au Congo Populaire, au Zaïre, au Burundi et au Ruanda.

Leur mobilité et leurs rapports plus qu'épisodiques avec les administrations locales, rendent toute évaluation de leur population fort approximative, les chiffres avancés variant selon les auteurs dans une fourchette de 100 000 à 200 000 individus.

Il est courant de les diviser en pygmées et pygmoides, les premiers étant considérés comme les seuls représentants. Ce clivage paraît trop catégorique ; les recherches d'ordre génétique n'en sont qu'à leur premier développement, les différences enregistrées reposent sur des échantillons limités et leurs causes ne sont actuellement qu'hypothétiques. C'est pourquoi, il est pour l'instant préférable, de s'en tenir à des différenciations en fonction du maintien plus ou moins strict du mode de vie traditionnel basé sur les activités de chasse et de collecte. L'ensemble du peuplement pygmée peut être en effet distribué sur une palette dont les extrêmes seraient représentés d'un côté par des groupes relativement indépendants pratiquant le nomadisme et de l'autre par des groupes étroitement liés aux ethnies voisines, sédentarisés et sur la voie de profonds changements tant au plan somatique que culturel. Tel est le cas des Batwa potiers d'Afrique de l'Est. En revanche, parmi les Babinga souvent considérés comme pygmoides, nombreux sont les chasseurs-collecteurs habitant en forêt.

Le monde pygmée est composé de divers ensembles :

- les Babinga :

Au nombre d'environ 25 000 à 30 000, ils comprennent :

- 1. Les ~~Baka~~^{Aka} : localisés en Centrafrique et au Congo Populaire, ils occupent l'intérieur du confluent de la Lobaye et de l'Oubangui, s'étendant à l'ouest jusque dans la région de Bagandou et au sud vers la rive gauche du cours inférieur de l'Ibenga (régions de Enyellé et Betou).
- 2. Les ~~Ba~~Benzélé : localisés, eux aussi, en Centrafrique et au Congo populaire, ils résident le long de la Haute et Moyenne Sangha, de Nola à Ouesso, ainsi que dans les zones abondamment irriguées, parfois marécageuses, du Haut-Ibenga, de la Motaba, de la Likouala aux Herbes et de la Ndaki.
- 3. Les Baka : 10 000 à 12 000, ils habitent une zone principalement située sur le Cameroun et arrosée par le Dja. Irrégulièrement quadrilatère, sa limite longe la Sangha, puis la Kadei, passe au sud de Batouri, à l'ouest de Messamena et Djoum, puis au-delà d'Akoafin et Souanké débordant légèrement sur le Gabon et le Congo Populaire. 200 à 300 pygmées au maximum, certainement apparentés aux Baka mais n'ayant plus aucun contact avec eux, vivent dans des petits îlots forestiers perdus dans la savane du Mbam. Répartis en petits

campements au voisinage des villages de Ga, Ngambé, Ditam, Nianzom et Boko, ils sont les plus septentrionaux de tous les pygmées puisqu'ils atteignent le 6^{me} degré de latitude Nord.

- . Les Babinga sont également représentés dans l'extrême nord-est du bassin de l'Ogooué (Gabon). Environ 500 dans les années 1940, ils étaient alors divisés en deux groupes. L'un comprenait à peu près 400 individus constituant 6 campements localisés au nord de Mekambo. L'autre, réduit à une centaine de membres, était installé non loin du village d'Ekata, à 80km au sud-est de Mekambo.

- Les Bakola :

Aussi appelés Bagielli ou Nyèli, ils sont environ 2 000 à 3 000 et occupent, au Cameroun, la région de Lolodorf. Leurs campements, dispersés de la Guinée Equatoriale au Nyong, approchant à l'est Eholowa, sont désormais rares sur la côte atlantique. Les Bengiel, ou BenKwell, qui subsistent encore dans la zone montagneuse de la Guinée Equatoriale, leurs sont peut être apparentés.

- Les Babongo :

Localisés au Gabon, dans les environs de Franceville, ils figurent parmi les premiers pygmées découverts par les voyageurs du XIX^e siècle, puisque Du Chaillu les rencontra en 1867.

- Les Bambuti :

Souvent qualifiés de "pygmées orientaux", ils habitent au Zaïre, à l'est de la boucle du fleuve du même nom, dans les bassins forestiers de l'Ituri et de la Lindi. Ils s'étendent au nord jusqu'à la Bomokandi, approchant à l'est le lac Albert et au sud les flancs du Ruwenzori. A l'ouest, leur expansion s'arrête à hauteur de Panga et du confluent de la Kibali et de la Bomokandi.

Cet important peuplement qui atteindrait 35 000 à 40 000 individus, se décompose en deux groupes :

- . Les S^ua : installés au nord de la Nepoko, le long de la limite septentrionale du territoire bambuti, sur les rives de l'Itouri, le long de la Ngay^u, de l'Epu^u inférieur et de la Lenda. De Bomili à l'ouest jusqu'à Mambasa à l'est.

- . Les Efé : localisés à l'est de la Nduye, de Gombari à Beni.

- Les BaKwa :

Parfois appelés Tswa, ils vivent au Zaïre et sont peu connus. Ils étaient environ 50000 vers 1940, répartis dans la boucle du Zaïre, le long du cours supérieur de la Tshuapa jusqu'aux lacs Toumba et Mayi Ndongbé. Quelques-uns, résidant sur la Lukénie et la Sankuru, constituent de véritables isolats. Classés comme pygmoides, ils présentent des caractéristiques morphologiques estompées et ont largement perdu leur identité culturelle.

- Les Batwa :

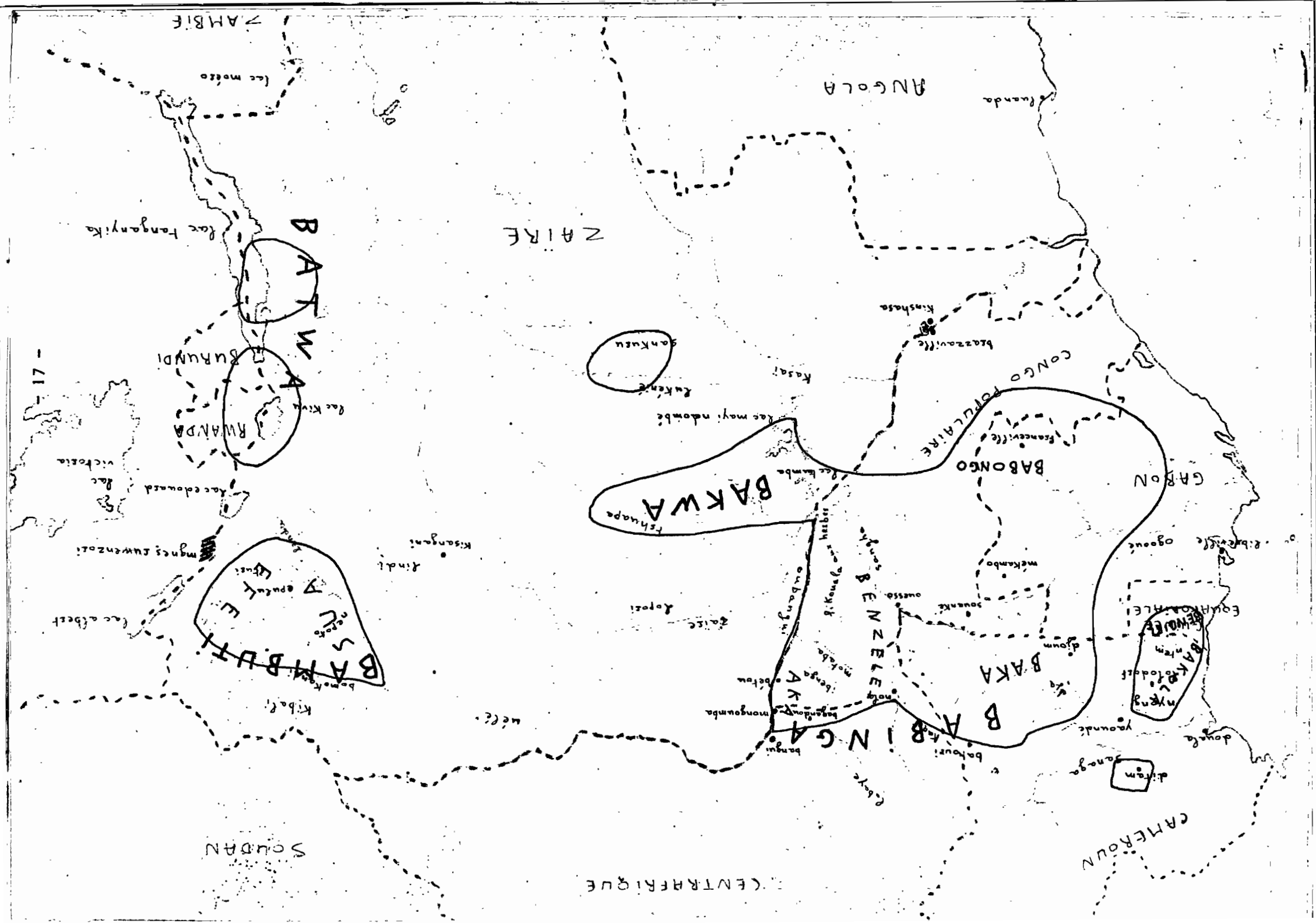
Installés au Burundi, au Rwanda et au Zaïre, frange extrême-orientale du monde pygmée contemporain, ils sont, comme les BaKwa, peu connus. Certains, encore nomades, au nombre d'un millier il y a une trentaine d'années, occupent les sommets boisés des volcans du Kivu. D'autres, sédentarisés, plus nombreux, sont disséminés des lacs Kivu, Tanganyika et Moëro jusqu'aux rives du Zaïre.

Au Burundi, les Batwa représenteraient environ 2% de la population. Considérés comme impurs, ils sont marginalisés, exclus des rapports sociaux de clientèle qui touchent le reste de la population. Dans l'ensemble de leur production, seules les poteries sont utilisables pour les autres étant donné leur passage au feu.

1- Ce nom, étrangement identique à celui des pygmées évoqués par les voyageurs antiques, désigne l'ensemble d'un groupe pygmée spécifique (mò.áká / bí.áká). Chaque individu, chaque membre de cette population se dit mò.áká / báká.

Il semble que le terme mò.mbèngà / bà.mbèngà (d'où vient peut-être le mot "babinga"), soit utilisé par les Aka lorsqu'ils désirent signifier leur différence, leur opposition par rapport aux villageois alors appelés miló / biló.

2- Chez les áká, mò.mbénzílí / bà.mbénzílí veut dire "danseur" (terme générique). Ils appellent ainsi les pygmées situés à l'ouest de leur pays car ils les considèrent comme d'excellents et fervents danseurs.



"Le pays des Arbres"

C'est ainsi que les Egyptiens nommaient la forêt dense tropicale humide, où ils découvrirent au néolithique les chasseurs pygmées. Cette forêt, communément appelée "forêt équatoriale" s'étale, avec de nombreux méandres sur une large bande ouest-est, de part et d'autre de l'équateur. Son existence requiert une pluviosité annuelle supérieure à 1350 mm et une saison sèche ne dépassant pas 2 à 3 mois. La variété floristique est extrêmement riche ; il est courant d'inventorier, dans un espace d'un hectare seulement, de 50 à 100 espèces d'arbres. Dans les conditions d'un optimum climatique, c'est-à-dire avec une période sèche de très courte durée, les frondaisons demeurent feuillées, la futaie toujours verte. La forêt est alors "sempervirente" car le sol fournit en permanence aux feuilles le ravitaillement en eau indispensable à un degré d'hydratation convenable. Les différences de température entre le mois le plus chaud et le mois le plus froid ne dépassent pas 5°. A Impfondo (Congo Populaire) où la pluviosité annuelle varie autour de 1570 mm, la moyenne annuelle des températures est de 25,9 ° avec une moyenne minimum de 25,4° en décembre et maximum de 27,4° en avril. C'est, comme le dit P. Birot, une "forêt sans saison".¹

Trois strates peuvent être distinguées dans cette masse végétale :

- les grands arbres, les "émergents" : ils peuvent avoir 40 à 50 mètres de haut, 1,5 à 2,5 mètres de diamètre. Leur tronc, très droit, ne se ramifie qu'à une hauteur élevée ; leur couronne est allongée, seuls quelques uns s'épanouissant en parasol. Parmi ces géants, les sapotacées, les belles essences d'acajou comme le sapelli (*Entandrophragma cylindricum*), le sipo (*Entandrophragma utile*)...

- les arbres de moyenne et petite grandeur, les arbustes qui appartiennent souvent à des espèces sciaphiles, c'est-à-dire s'accommodant d'une luminosité réduite étant donné le filtrage opéré par les composants de la strate supérieure.

- le "fourré" qui dans les véritables forêts sempervirentes est peu dense par suite du manque de lumière. La voûte continue fait régner une perpétuelle pénombre dans le sous-bois où l'intensité lumineuse varie entre le 1/100 et la 1/1000 partie de sa valeur dans les feuillages ensoleillés des "émergents". De nombreuses espèces, comme l'eucalyptus, dont les jeunes arbres ont un besoin absolu de lumière durant la phase initiale de leur croissance, ne pourront participer à cette véritable lutte pour une place au soleil et seront donc généralement absentes de cette forêt dite aussi "primaire".

Cependant, dans la plupart des zones habitées par les Pygmées, l'étage inférieur n'est pas aussi dégagé. L'horizon est au contraire fortement rapproché, limité par une végétation abondante, inextricable et qui rend la marche fort pénible pour tout étranger à ce paysage d'une éternelle verdure. Des défrichements liés à une occupation humaine très ancienne, des variations locales spécifiques (climatiques, pédologiques...), des saisons sèches plus prononcées dans les zones septentrionales contribuent à modifier la nature de la grande sylve équatoriale. Des espèces représentatives de forêts moins denses ou se régénérant préférentiellement dans les formations secondaires, se sont répandues (*Ricinodendron africanum*, *Pycnanthus Kombo*, *Standtia stipitata*...). Leurs arbres se défeuillent durant une courte période de 1 à 3 semaines mais la défeuillaison ne se produisant pas en même temps sur tous les arbres, l'ensemble demeure toujours plus ou moins vert. Ce sont les forêts denses humides, semi-décidues comme celle bordant la Lobaye où Aubréville a reconnu 170 espèces différentes. A l'image des "tâches de lumière" correspondant aux bords des rivières où les frondaisons constituent de véritables paravents sans faille, aux trouées provoquées par la chute d'arbres morts ou déracinés lors de tornades, le sous-bois disposant d'une luminosité plus élevée, devient luxuriant, l'horizon est à portée de main ; c'est "l'enfer vert". Les lianes qui peuvent atteindre le diamètre d'une cuisse et dont la longueur approche couramment la centaine de mètres se répandent en un réseau inextricable retenant individus vivants et morts dans une même étreinte. Des épiphytes, des mousses, des lichens, des fougères herbacées ou arborescentes, des phryniums aux larges feuilles dans les bas-fonds les plus humides, couvrent un sol encombré de racines, jonché de branches mortes, tapissé d'une litière d'humus et de feuilles en putréfaction. Une odeur de bois moisi se dégage dans la moiteur humide qui ruisselle goutte à goutte. Au voisinage du sol, l'humidité relative dépasse souvent en effet 90 % ; la variation thermique diurne y est réduite à 1° durant la saison humide et 3° en saison sèche alors qu'au niveau des arbres de haute futaie, cette variation oscille respectivement selon les saisons de 7° à 10° et 12° à 15°.

Tel est le milieu dans lequel évoluent les bandes pygmées. Véritable serre pour le voyageur étranger en proie au harcèlement des insectes et aux innombrables embûches du sous-bois qui avec le dédale des marigots et marécages rendent sa marche pénible, la forêt est aussi un monde difficile, voire hostile, pour les populations villageoises installées à sa lisière. Pratiquant l'agriculture, celles-ci l'affrontent, défrichant en vue de plantations, qu'elles devront régulièrement protéger de la reprise inlassable d'une végétation dévorante. Mais la sylve est aussi dangereuse par la faune qu'elle abrite. Il suffit de quelques heures pour qu'une plantation entière soit dévastée par les éléphants. Les singes, généralement nombreux dans les futaies entourant les villages, sont particulièrement friands des bananes et des arachides ; quant aux léopards,

leurs incursions sont redoutées pour les volailles. Des pièges, placés en bordure de la forêt, protègent le domaine villageois, offrant par la même occasion la possibilité de s'approvisionner en viande. Les Pygmées ne manquent pas, eux aussi, de rôder la nuit dans les plantations, dérobant des produits qu'ils convoitent et apprécient grandement. Espace naturel, la forêt possède également une dimension surnaturelle. Elle est pour les villageois le domaine des génies malfaisants, des monstres connus des seuls Pygmées qui cohabitent avec eux ; d'où la crainte éprouvée par les villageois à l'égard de ces derniers. A l'inverse, la forêt est pour les Pygmées une réalité bienfaisante, d'une prodigieuse richesse, source de tout de ce qui leur est nécessaire. La parcourant depuis leur première enfance au contact de leurs aînés, ils ont appris à la connaître et à la respecter.² Toujours réceptifs au son le plus anodin, repérant au premier regard la chenille nichée dans un fouillis de verdure, ils s'y déplacent avec habileté et aisance, tandis que l'étranger n'a d'yeux que pour les racines et tiges sur lesquels il bute désespérément. Classé par les écologistes comme un "écosystème généralisé", c'est-à-dire présentant un grand nombre d'espèces végétales et animales, chacune représentée par un nombre relativement restreint d'individus, la forêt équatoriale offre tout au long de l'année un large éventail de richesses naturelles, parfois différentes selon les saisons mais toujours en nombre suffisant et varié. Parmi celles-ci de très nombreux fruits, des tubercules sauvages, des feuilles comestibles, diverses espèces de champignons. Le gibier potentiel va du gorille ou de l'éléphant aux rongeurs et reptiles en passant par le potamochère, les antilopes, les singes... Aux produits végétaux et à la viande de chasse, s'ajoutent le miel des abeilles sauvages et des mellipones, les escargots, les termites, les chenilles, une multitude de petits poissons, des crabes et crevettes dans les marigots. La forêt procure, par ailleurs, nombre de matières premières nécessaires à la construction de l'habitat, la fabrication des vêtements et autres supports de la culture matérielle. Elle ne peut être réduite à un simple environnement, même générique et d'où les hommes tireraient l'essentiel de leurs ressources. Dans l'Ituri, au Zaïre, les Pygmées la considèrent comme leur "père" ou leur "mère". Ainsi que l'écrit C.M. Turnbull, "elle est une réalité vivante, consciente, à la fois naturelle et surnaturelle, une chose dont on dépend, que l'on respecte, digne de confiance, d'obéissance et d'amour".³

Dépendant des contraintes imposées par un dispositif technologique limité, voués à un nomadisme régulier répondant à la variation des ressources naturelles dans le temps et l'espace, les Pygmées, à la différence des sociétés agricoles, n'ont qu'une action destructrice négligeable sur l'écosystème et

paysage végétal. "Gens de la forêt", ils subissent avec elle, dans une même destinée, la progression des exploitants forestiers avides de bois utiles et des agriculteurs enclin à intensifier des cultures tournées vers l'exportation (caféier, cacaoyer,...).

1 - P. Birot : "Les formations végétales du globe", Paris, S.E.D.E.S 1965.

- R. Schnell : "Introduction à la phytogéographie des pays tropicaux", vol. 3, "La flore et la végétation de l'Afrique Tropicale", Gauthier-Villars 1976.

- A. Aubréville : "La forêt dense de la Lobaye"- Cahiers de la Maboké- tome II, fasc. 1, 1964.

- "Flore du Cameroun", Paris, MNHN.

- "Etude sur les forêts de l'AEF et du Cameroun".
Nogent / Marne, Section Technique d'Agronomie Tropicale, 1948.

- Tisserand CH : "Catalogue de la flore de l'Obangui - Chari,
Toulouse, Imp. Julia, 1950.

2 - La connaissance qu'ont les Pygmées du milieu dans lequel ils évoluent, est exprimée dans un riche vocabulaire. Quelques termes désignant des variations fondamentales du paysage végétal ont été enregistrés chez les Aka de la région de Mongoumba qui vivent principalement en zone de forêt dégradée :

- ndíma / bà-ndíma : forêt (terme générique; identique en isongo et en ngando).
- kòndà / mà-kòndà : forêt primaire
- yombò / biombò : forêt primaire, de grande étendue (celle où résident les éléphants...)
- vùli / mà-vùli : clairière, zone non arborée.
- yobobó / biobobó: paysage comparable au précédent et propice pour installer un campement.
- ètòbè / bètòbè : forêt au sous-bois particulièrement dense (taillis, fourrés inextricables).
- ndubú / bà-ndubú: forêt claire, dégradée. Emplacement d'une ancienne en période de recrue.
- p'ísa / bà-p'ísa : forêt claire.
- èsóbé / bèsóbé : savane, brousse.
marécage avec beaucoup d'herbes aquatiques;
on s'y enfonce et l'on risque de s'y noyer lorsque c'est profond (com. pers. J.M.C. Thomas).

3 - C. M. Turnbull: "Wayward Servants - The two worlds of the African Pygmies", Eyre & Spottiswoode, London, 1966.

Pathologie et écosystème forestier

Les trouées percées dans la forêt, les défrichements qui la rongent s'accompagnent souvent de l'installation saisonnière ou permanente des Pygmées en zone de végétation dégradée. Subissant de plus en plus l'emprise du monde extérieur ils se rapprochent des villages; or leur vie traditionnelle en sous-bois influe considérablement sur leur pathologie. Les manifestations épidémiologiques des maladies à vecteurs notamment, présentent de sensibles différences chez les villageois et les Pygmées réellement forestiers. Cette disparité ne réside pas dans des physiologies particulières des êtres humains mais est la conséquence de la vie dans des écosystèmes antinomiques qui conditionnent l'existence des vecteurs¹. Ainsi, les moustiques *Anopheles gambiae* et *Anopheles funestus*, les deux grands vecteurs du paludisme humain en Afrique, ne sont présents dans la région forestière que dans les "clairières" ensoleillées qui se constituent autour des villages ou dans le lit des grands fleuves. En fait, la prévalence du paludisme est faible chez les Pygmées du sous-bois² et la filariose de Bancroft absente. La trypanosomiase, ou maladie du sommeil, n'a jamais été signalée chez eux; une explication pourrait être fournie par la localisation des tsé-tsé le long des rivières qu'ils fréquentent peu. La fièvre jaune circule entre les singes de la canopée probablement transmise par le moustique *Aedes africanus* mais on ne trouve que de faibles traces sérologiques de son passage chez les habitants du sous-bois³. En effet, dans la forêt, espace à trois dimensions, les échanges biologiques entre la voûte et le sol sont quelquefois mineurs. C'est le cas pour le moustique en question qui descend peu au niveau du sous-bois. L'onchocercose liée aux cours d'eau où vivent les simuliées vectrices est, peut-être pour cette raison, peu ou pas connue chez les Pygmées; de toutes façons, les manifestations cliniques de cette parasitose sont généralement mineures en forêt, alors qu'en savane les cas de cécité sont coutumiers. De même, les bilharzioses semblent peu fréquentes.

Au contraire, certaines affections purement forestières comme la filariose à loa-loa ou favorisées par l'humidité du milieu comme le pian⁴ et l'ankylostomiase, atteignent un très haut degré d'endémicité chez les Pygmées qui, en fin de compte, n'ont certainement pas un bilan sanitaire meilleur que leurs voisins.

Sujets à ces affections, fréquemment atteints de maladies pulmonaires, ils ont une espérance de vie limitée mais on manque d'éléments de comparaison entre les Pygmées cantonnés à la forêt (en existe-t-il encore beaucoup ?) et ceux qui s'établissent en lisière.

En résumé, on peut dire que l'écosystème forestier assure aux Pygmées une certaine protection ou tout au moins oriente leur pathologie. Cette protection reste cependant fragile car rompue par toute déforestation qui favorise la dispersion des vecteurs d'origine savannicole. Comme l'a écrit J. MOUCHET, "dans beaucoup de pays d'Afrique, d'Amérique du Sud et du Sud-Est asiatique la mise en valeur de nouvelles terres se fait aux dépens de la forêt tropicale. Les équilibres naturels sont donc en voie de rupture et cette situation se traduit par une modification des conditions épidémiologiques. Si quelques affections comme la loase sont susceptibles de diminuer, par contre beaucoup d'autres (paludisme, bilharziose, par exemple) risquent de prendre une grande extension du fait de l'augmentation de populations de vecteurs et de la multiplication des contacts homme-vecteur".⁵

- ¹ - communication personnelle de J. MOUCHET
- ² - LANGUILLON (J), MOUCHET (J), RIVOLA (E), RATEAU (J) : " Contribution à l'étude de l'Epidémiologie du Paludisme dans la région forestière au Cameroun " - Méd. Trop., 16 (3), 1956, pp. 347-378.
- ³ - CHIPPAUX (A) et CHIPPAUX-HYPPOLITE (Cl), 1965, " Immunologie des Arbovirus chez les Pygmées Babinga de Centrafrique " - Bull. Soc. Path. Exo. 58, pp. 820-833

SUREAU (P), JAEGER (G), PINERD (G), PALISSON (M.J), BEDAYA N'GARO (S) :
" Enquête sero-épidémiologique sur les Arboviroses chez les Pygmées Bi-Aka de la Lobaye - Empire Centrafricain " (à paraître Bull. Soc. Path. Exot.)
- ⁴ - CIRERA (P), PALISSON (M.J), PINERD (G), JAEGER (G) : " La Sérologie tréponémique dans une population pygmée Bi-Aka centrafricaine " Bull. Soc. Path. Exot. séance du 9 février 1977.
- ⁵ - MOUCHET (J) : " Les problèmes épidémiologiques posés par les maladies à vecteur dans les zones de forêt dense africaine : Influence des changements d'environnement " (Symposium PARMAB, Varsovie, 6-8 mars 1975 et UNESCO - Wiadomosci Parazyt., 22, (4.5), 557 - 67).

Existe-t-il une langue pygmée ?

La question d'une langue propre aux pygmées qui aurait complètement disparu ou se serait partiellement maintenu dans les diverses langues actuellement utilisées, reste posée.

Dès la redécouverte des Pygmées par les Européens, ce problème a fait l'objet de nombreuses controverses et alimenté les interprétations mythiques relatives à l'origine des Pygmées.

Trois hypothèses ont été formulées jusqu'à présent :

- la première repose sur l'existence d'une langue pygmée originale. Les uns pensent qu'elle aurait été progressivement oubliée et abandonnée au profit des langues des ethnies avec lesquelles les "gens de la forêt" avaient établi des contacts. D'autres considèrent qu'elle subsisterait mais que les Pygmées ne la parleraient qu'entre eux ; c'est ainsi que Schebesta écrit : "Il est certain que tous les Pygmées parlent la langue du peuple auprès duquel ils vivent, et que de ce fait, il est excessivement difficile de les surprendre à parler leur langue à eux". Elle est parfois même présentée comme une langue secrète. D'autres enfin comme Costermans (1937), Trilles (1945), Putnam (1968) la voient se maintenir à l'état de vestiges dans l'emprunt des langues de leurs voisins. "Pour moi, écrit Trilles, je serais plutôt d'avis que nos Pygmées congolais ou camerounais ont conservé, sinon leur langue intacte, du moins de nombreux mots que l'on retrouve dans les chants, les proverbes, les légendes... et les conversations familières et intimes".
- la seconde hypothèse rejette l'éventualité d'une langue propre et avance l'idée que les Pygmées parlent les langues des villageois dont ils dépendent, tout en les déformant en fonction de leur culture spécifique.
- la troisième hypothèse, née des travaux conduits sous la direction de J.M.C. THOMAS, n'écarter pas l'existence d'une langue pygmée originelle mais considère qu'en l'état actuel des recherches, il est impossible de se prononcer catégoriquement. En effet, seuls quelques termes botaniques ainsi que le mot désignant l'éléphant (yà) sont communs à l'ensemble du monde pygmée. Ils figurent dans différents parlers se rattachant aux trois grandes familles des langues bantou-oubanguiennes et soudanaises. A la dispersion géographique, à l'atomisation du

peuplement pygmée initialement localisé et davantage concentré semble-t-il, dans la partie orientale de l'Afrique Centrale, a correspondu l'émergence de diverses langues pygmées qui ne consistent point en emprunts altérés mais constituent des parlers spécifiques ("formes dialectales" pour Turnbull) appartenant aux familles linguistiques déjà citées au même titre que les langues villageoises auxquelles ils sont apparentés. Ainsi, l'áká et le nyèlé sont classés comme langues bantoues, à l'identique du ngando, de l'isongo ou du ngumba¹; le baka "cotoie" le gbanzili, le monzombo et le ngbaka dans la famille oubanguienne, tandis que l'efe et l'asua sont des langues soudanaises au même titre que le bira et le mangbetu.

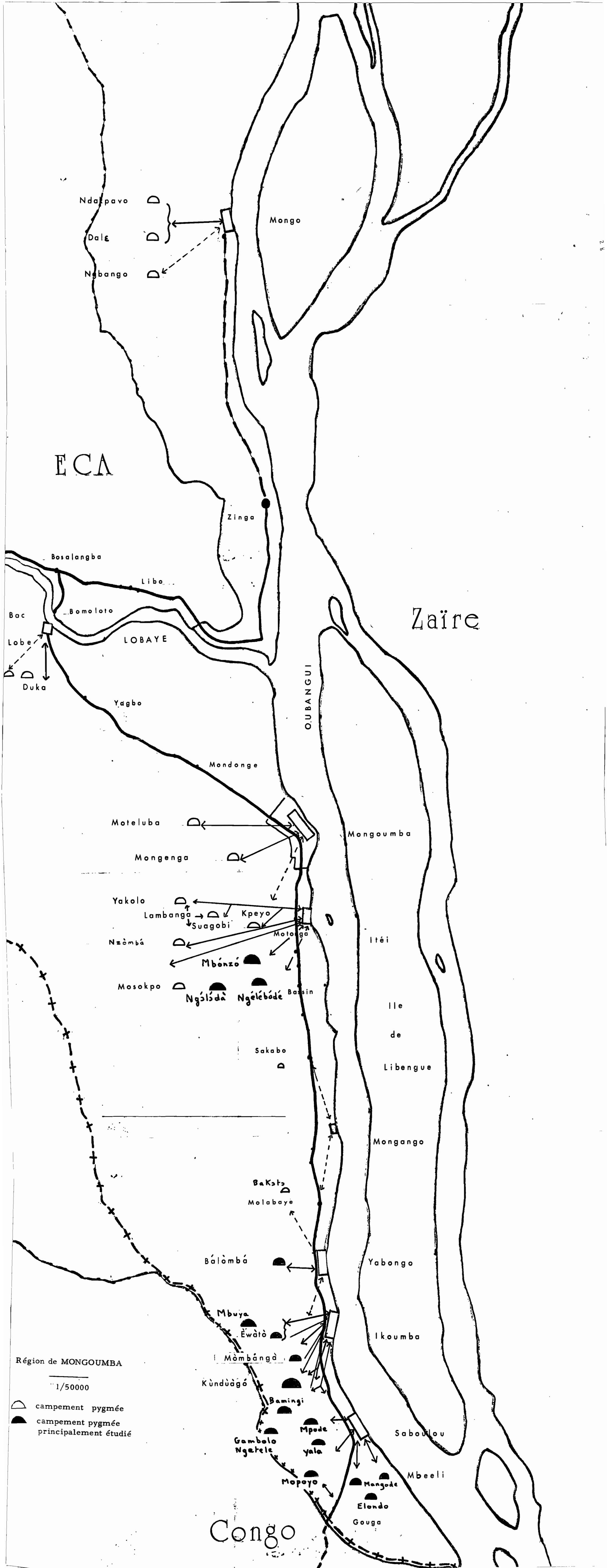
La mise à jour de cette diversité linguistique (diversification peut-être) liée à des migrations, des contacts de populations fournit des indices pour le repérage de ces phénomènes historiques eux-mêmes. C'est ainsi que les Baka du Cameroun, aujourd'hui voisins de peuples bantous, parlent une langue oubanguienne apparentée aux parlers d'ethnies dont ils sont actuellement distants de plusieurs centaines de kilomètres mais avec lesquels ils ont donc certainement entretenu des relations étroites et prolongées avant leur abandon de l'interfluve Oubangui-Congo et leur remontée le long de la Sangha.

Chaque langue pygmée recèle une diversité, parfois déconcertante pour l'observateur, née de mélanges, d'adoptions de traits lexicaux ou autres propres à des langues différentes et tendent dans certaines situations historiques à la constitution de parlers aux éléments hétérogènes. Maintes traces du ngbaka sont, par exemple, décelables dans l'aka parlé par de nombreux pygmées, phénomène s'expliquant par les rapports privilégiés ayant liés ces derniers à la population ngbaka.

Cette facilité à l'assimilation est le corollaire d'une souplesse d'une flexibilité agissant dans d'autres domaines que celui de la langue (occupation de l'espace, organisation sociale, contacts avec le monde villageois...) et inhérents aux soubassements même de la société pygmée, à la personnalité de chacun de ses membres. Ces traits sont rarement les symptômes de la perte ou de l'érosion d'une identité culturelle ; l'assimilation n'est souvent qu'apparente, l'emprunt d'un nom soudanais, par exemple, ne signifie pas forcément celui de l'institution villageoise qu'il désigne, et peut masquer le maintien d'une institution pygmée originale. De même, si les Aka utilisent systématiquement dans leurs conversations avec les villageois le mot bantou "nzòkù" pour désigner l'éléphant, ils n'en possèdent pas moins d'autres termes, certains peut être empruntés, faisant l'objet d'une différenciation sémantique.

Yàwè désigne l'éléphant en général, yàù l'éléphant avec la connotation de gibier prestigieux, màyàwùè l'éléphant portant de longues défenses (ces trois termes présentent la racine yà, commune à l'ensemble du monde pygmée et l'un des indices pour une éventuelle langue pygmée originelle); èdúmbú désigne la jeune femelle qui a déjà eu des petits, èlòmbò le mâle très méchant et à la charge furieuse, gòmbà la femelle au comportement identique, kàmbà le plus gros éléphant du troupeau, le chef de harde. La diversité de ces appellations manifeste la richesse du vocabulaire concernant un milieu naturel remarquablement observé et identifié et renvoie aussi, dans le cas de l'éléphant, à la particulière valorisation de ce pachyderme dans la vie sociale et économique des pygmées (la présence, le maintien peut être, de la racine yà n'y seraient-ils d'ailleurs pas liés ?).

L'áká est une langue de type bantou qui semble pouvoir être incluse d'après J.M.C. Thomas dans le groupe C 10 où figurent deux parlers géographiquement voisins, le ngando et l'isongo. "Le ngando qui est apparemment le plus proche de l'áká est aussi la langue des maîtres les plus anciens (reconnus)" (in "Interprétation "significative" du système de classification nominale en áká", J.M.C. Thomas, Colloque "Expansion bantoue", 4-18 avril 1977). Cette langue pygmée comporte deux tons pertinents (haut-bas). Sauf spécification, toute la terminologie ici présentée est en áká.



La langue áká dans l'aire de multilinguisme de
Mongoumba (Centrafrique).

I: Nature de la recherche.

L'insertion de la langue áká dans son environnement linguistique est un des points abordés au cours d'une vaste enquête de démographie linguistique menée en collaboration avec J.M. Delobea dans l'ensemble de la sous-préfecture de Mongoumba.

Cette recherche a pour base un recensement de la population et des langues connues par chaque individu ; une analyse de leurs modalités d'utilisation intervient également. Le but est ainsi de dresser un tableau quantitatif et qualitatif de la situation linguistique régionale.

Il faut remarquer que ce travail porte sur des langues dont les plus usitées ont préalablement fait l'objet ou sont en cours d'études intensives. Ce sont :

le monzombo, le ngbaka má'bo (langues oubanguiennes), l'isongo, le ngando, l'áká (bantoues), le mbanza (groupe banda).

Les langues véhiculaires employées sont le sango principalement, le lingala et de manière extrêmement faible, le bakongo.

Le français est la langue de scolarisation.

Le questionnaire d'enquête, qui avait pour cadre l'unité d'habitation s'est donné un triple objet:

-démographie : nom des individus, sexe, âge approximatif, lieu de naissance. Des informations concernant la mortalité infantile ont aussi été enregistrées dans les campements pygmées couverts par l'enquête.

- linguistique: première langue, langues parlées, langues comprises. Pour le français : acquisition à l'école (dans ce cas: niveau scolaire) ou par expérience.

- ethnologique : liens de parenté dans l'unité d'habitation et entre les unités, déplacements effectués au cours de l'existence, organisation spatiale à l'intérieur de l'habitation, matériaux de construction, activités nourriture de base et plantes cultivées, plan des lieux habités.

II: Dépouillement des données:

Les matériaux chiffrés de démographie linguistique ont été, dans un premier temps, récapitulés sur des fiches de campements, de hameaux, de villages et de quartiers pour la ville de Mongoumba(cf. exemplaire ci-joint représentant une partie de la fiche du village Lobe).

1 - Les premiers résultats de ce travail ont fait l'objet d'une présentation détaillée lors de la réunion du 15 mars 1977 de la section "Sociolinguistique" du L.P. 3-121 (CNRS).

Lobe	N° Case	Pop Case	ngbaka	isongo	ngando	monzombo	mbanza	ngbundu	kpala	ngombe
①	1	15	12	1	3	4	1	6		
	2	1	1					1		
	3	3	3		1			1		
	4	1				1				
②	5	6	5					2		
	6	9		1				1		
	7	7	3		2	6	4	1		
	8	3	1	1				1		
	9	5			2	2		3	1	3
	10	3	3					2		
T. max	53	18	2	3	8	6	18	1	2	

Devant le numéro de la case, est inscrit le total de sa population; pour chaque langue considérée sont notés dans des colonnes différentes le nombre de personnes qui la parlent, celles pour qui elle est la première langue, celles qui la comprennent sans la posséder correctement. Précédant le numéro de la case, figure le nombre d'enfants qui ne sont pas encore en âge de parler et qui constitue donc l'essentiel de la différence entre population totale et nombre de locuteurs.

Pour le français, la première colonne correspond aux locuteurs l'ayant appris en dehors de l'école, la seconde à ceux qui la fréquentent actuellement et leurs degrés de scolarisation, la troisième à ceux qui l'ont déjà quitté et leurs niveaux de fin d'études.

Un second type de tableau indique, par lieu, le nombre de personnes appartenant à chaque ethnie représentée. Ici, se pose le problème d'un non-recouvrement possible des deux notions d'ethnie et de première langue. En règle générale, l'assimilation des deux critères reflète la réalité. Quelques cas viennent toutefois nuancer cette tendance". Ainsi :

- la population fondatrice du village de Lobe, originaire de Imobe, dans la région de Betikoumba, se considère comme monzombo. Pourtant, vivant en zone de prédominance ngbaka, elle parle en majorité le ngbaka comme première langue. Installé au bord de la Lobaye, Lobe comprend 53 personnes :

ngbaka	monzombo	isongo	ngbundu	gbanzili	yakoma	sango
28	6	3	2	7	1	2

(le ngbundu est représenté par une femme ayant épousé un sango venu très jeune de Mbaïki avec son père; elle a avec elle sa soeur cadette. Quant au gbanzili et au yakoma parlés dans la région de Kouango-Mobaye, loin en amont de Bangui, leur représentation s'explique par la présence de locuteurs originaires de cette zone et venus travailler au service de bac assurant le franchissement de la Lobaye).

- de même, à Mongo "village", de nombreux enfants monzombo apprennent le ngbaka comme première langue.

- il arrive que des enfants nés de parents d'ethnies différentes aient le sango comme première langue, phénomène sans doute favorisé par l'expansion de ce parler. C'est le cas des deux locuteurs mentionnés pour le village de Lobe; l'un étant de père yakoma et mère ngbaka, l'autre de père isongo et de mère ngbundu.

- un dernier exemple concerne un petit groupe pygmée totalement implanté à Zinga. Résidant dans des cases "miniatures" de type villageois, ses membres constituent dans la région le seul cas de sédentarisation aussi poussée. Ils parlent principalement le ngbaka et élèvent leur progéniture en bas-âge dans ce dernier parler. Le recul de la langue participe ici d'un processus d'érosion culturelle agissant à tous les niveaux (économique, social...).

Un troisième type de tableau permet de circonscrire les aires de parole de chaque langue dans la région considérée; on note, pour chaque langue, le nombre de locuteurs dans chacun des lieux envisagés

Un quatrième tableau additionnant les données des tableaux précédents, présente un état quantitatif régional des langues

III- Représentation cartographique.

Seules les cartes au 200.000^e des régions citées sont disponibles. Un agrandissement et des tirages au 50.000^e ont donc été effectués.

Des ajouts et des corrections toponymiques importantes ont été également nécessaires.

La réalisation de la carte figurant les résultats du troisième tableau (locuteurs de chaque langue par village, aire de parler d'une langue) dans une région comme celle de Mongoumba, véritable mosaïque linguistique, pose de nombreux problèmes méthodologiques : ethnies et première langue ne se recouvrent pas toujours, morcellement des villages de la piste en nombreux hameaux ; quelle échelle adopter pour éviter de sur-représenter une langue par rapport à une autre, quel mode de représentation symbolique des langues si nombreuses adopter pour faire apparaître l'aire de parler de chacune d'entre elles (ex. couleurs par familles de langues en respectant une sorte de spectre linguistique)?

La solution retenue pour l'instant consiste à placer à côté du nom de chaque lieu habité (hameau,...) un morceau de papier millimétré découpé à une échelle déterminée en fonction des données précédentes proportionnel au nombre d'habitants et sur lequel des surfaces délimitant la quantité de locuteurs des langues considérées, ou de personnes appartenant aux ethnies considérées, sont coloriées selon la légende fixée.¹

Deux cartes, existant pour l'instant en un exemplaire, sont déposées au Centre d'Etude des Traditions Orales de l'ORSTOM. L'une concerne la première langue des individus et rend compte, sous réserve de quelques cas particuliers, de l'état ethno-démographique régional. L'autre dresse les aires de parler de chaque langue.

D'autres cartes sont en cours de réalisation. Elles portent sur les langues véhiculaires (sango, lingala, bakongo), le français et les niveaux de scolarisation.

Ces cartes ne prennent cependant leur entière signification que par leur juxtaposition avec d'autres cartes éclairant sous d'autres angles la réalité étudiée (histoire du peuplement, technologie, échanges commerciaux...).

IV - Une situation linguistique régionale originale.

Les situations de multi-linguisme sont particulièrement intéressantes à observer dans la région; une dimension supplémentaire est apportée par le cas de Mongoumba, où les transformations socio-économiques

1- Des représentations cartographiques figurant la situation linguistique d'un département du Cameroun avaient déjà été réalisées lors de l'élaboration d'une série de documents: ("Les Inventaires Linguistiques : une nouvelle approche en anthropologie") présentés lors de la II^e Foire Internationale de Dakar (5-12 décembre 1976): "Les Techniques de pointe au service des pays d'Afrique en voie de développement".

suscitées par le plan gouvernemental de développement urbain sont rapides depuis 1974.

D'une façon générale, l'approche des problèmes de contacts de langues fait apparaître la nécessité de se référer constamment à l'histoire du peuplement régional et local, car il existe une grande diversité des situations de contacts, ainsi que des solutions adoptées par les populations.

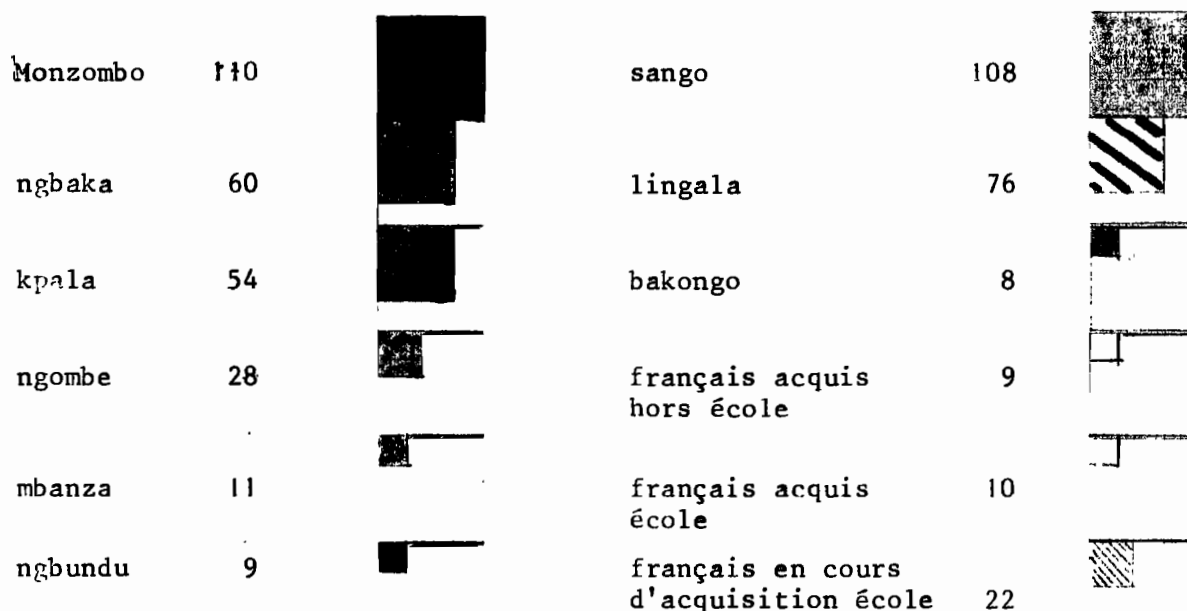
En ville, le sango trouve un terrain propice à l'exercice de sa fonction de langue véhiculaire et exprime parfaitement le rôle de celle-ci. Son statut de langue première pour les enfants des chefs de famille exerçant une activité hors du cadre de production traditionnel (fonctionnaires...) tend à se diffuser dans le reste de la population autochtone. Le sango y est de plus en plus usité et devient première langue pour de nombreux enfants.

En zone rurale, il n'y a pas de règle générale. Dans une première situation, qui pourrait apparaître comme dénotant une tendance générale, les locuteurs de deux villages à dominantes linguistiques différentes utilisent les deux parlers dans leurs relations. Dans une deuxième situation, renvoyant à des rapports conflictuels entre deux localités d'ethnies différentes, le sango tend à devenir la langue de contact et atténue ainsi l'état d'exclusion linguistique traditionnel.

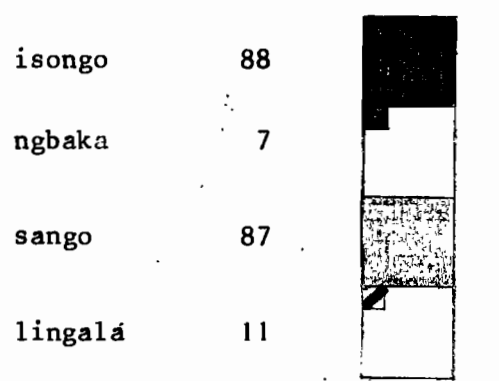
Il en est ainsi pour les localités monzombo d'Ikumba et isongo de Molabaye. A Ikumba, personne ne parle isongo tandis qu'inversement à Molabaye, nul ne pratique le monzombo. La quasi-totalité des locuteurs des deux villages connaît par contre le sango, recours pour manifester la régression d'un mutisme conflictuel, recul qui va d'ailleurs de pair avec l'instauration d'échanges commerciaux entre les deux communautés.

Exemple de report sur papier millimétré (chaque case représente la population totale du village; sa partie colorée selon des tons préalablement fixés signifie le nombre de locuteurs dans la langue envisagée):

Ikoumba : 122 habitants



Molabaye : 99 habitants



Une troisième situation, spécifique des relations entre les campements pygmées et les villages, entraîne de manière générale dans leurs contacts l'adoption par les pygmées de la langue de leurs "maîtres". Extrêmement peu, parmi ces derniers, parlent l'áká :

village	population totale	locuteurs connaissant l'áká
Sakabo	81	3
Molabaye	99	3
Yabongo	110	
gouga	71	6
Mondonge	29	
Lobe	53	3
Bomoloto	133	
Bosalangba	322	
Mongo "village"	101	
Mongo ACCF	277	1

Cette asymétrie dans l'utilisation des parlers est manifeste tout au long de la vie quotidienne. Le clivage existant dans leur emploi ressort par exemple de l'appellation des individus. Un enfant pygmée qui a déjà reçu de ses parents un nom áká se voit fréquemment donner un nom monzombo par le "maître" de sa famille. Cette dernière appellation est celle habituellement utilisée dans les rapports entre les deux communautés tandis que la première est plutôt réservée à la vie du campement et parfois ignorée du "maître" villageois. C'est ainsi qu'au cours de l'enquête onomastique, les Monzombo d'Ikoumba furent tout étonnés d'entendre que dans le campement d'Ewátò qui leur est associé, son fils nommé ngùndá (terme sango signifiant "forêt", et largement répandu dans de nombreuses ethnies) portait aussi le nom de yámbe désignant la cire (lorsqu'il était nouveau-né, sa mère, occupée à collecter, l'avait posé par terre à un endroit couvert de cire qui collait à son dos).

Les Ngando installés dans la région connaissent davantage l'áká. L'atténuation du rapport de force au niveau linguistique s'explique certainement par les relations plus anciennes et plus intimes que leur ethnie entretient avec les pygmées.

Les exemples ici présentés, illustrent comment l'éventail linguistique de deux campements pygmées reflète l'orientation de leurs associations avec des populations villageoises.

Le campement I (kùndùàgò) lié au village monzombo d'Ikoumba, parle largement le monzombo tandis que le ngbaka n'est pratiquement pas représenté. Le campement II (Mbónzó) autrefois lié à des ngbaka de Loko (avec lesquels il est toujours en contact) et aujourd'hui associé au village monzombo d'Itei (où le ngbaka est parlé par une grande majorité de locuteurs : population totale : 64, locuteurs monzombo : 61, ngbaka : 55), présente le même nombre de personnes connaissant le monzombo et le ngbaka.

I



II



campement I (61 personnes)

campement II (50 personnes)

aka	55	45
monzombo	46	23
ngbaka	1	23
sango	46	37
mbanza	2	
isongo	2	3
lingala	1	2

L'art ou le règne de la musique

Les Pygmées attestent d'une culture matérielle extrêmement dépouillée et fort adaptée à leur mode de vie nomade nécessitant de fréquents déplacements. Les objets domestiques sont en nombre réduit et facilement transportables, aucune statuaire ne semble exister et le vêtement est très simple, réduit à un pagne d'écorce battue ou souvent, pour les femmes, à deux touffes de feuilles antérieures et postérieures suspendues à une ceinture en liane ou en peau d'antilope. Hommes et femmes portent des cordelettes tressées autour du cou, de la taille, des poignets ou des chevilles; ces ornements qui peuvent être aussi en poils d'éléphant ont une signification magique. Des parures sont utilisées en maintes occasions ; lors de rituels, le devin-guérisseur aka porte une peau de genette autour de la taille ou comme coiffe ; avant certaines chasses, il danse en tournant sur lui-même, vêtu d'un habit de raphia ou de feuilles, le visage recouvert d'un masque de feuille comportant deux morceaux de bois représentant les défenses de l'éléphant. Des procédés ornementaux accompagnent la fabrication de divers objets : la hotte peut être décorée de fibres végétales choisies pour leur couleur ou leur calibre, certains types de couture dénotent une recherche artistique, les bois de hache ou de sagaie sont fréquemment sculptés... Les peintures corporelles sont répandues, les tatouages bleutés effectués sur la face, le buste ou les bras sont originaux et ne provoquent pas les scarifications généralement observables chez les autres populations. La mutilation des dents, extrêmement fréquente, concerne presque exclusivement les incisives qui sont taillées et effilées en pointe. Les femmes ont souvent la lèvre supérieure perforée et ornée d'une tige végétale coloriée, passée dans l'orifice et coupée ras au niveau de la surface de la peau ; la cloison ou l'aile du nez peuvent aussi être perforées, ainsi que les oreilles, cette dernière mutilation pouvant se rencontrer chez les hommes.

A côté de ces quelques pratiques où souci esthétique et finalité magico-religieuse sont parfois intimement liés et dont il est souvent difficile de dire s'il s'agit d'emprunts ou de traits culturels originaux, les Pygmées témoignent d'un étonnant patrimoine artistique dans le domaine de la danse et surtout celui de la musique. Avant notre ère déjà, ils suscitaient l'émerveillement, la convoitise des pharaons envieux d'observer ces "danseurs de Dieu" qui, acheminés à leur cour, exhibaient leurs talents chorégraphiques et musicaux.

Dans la forêt, loin des influences villageoises, la musique est principalement vocale, caractéristique probablement commune à l'ensemble des pygmées. Ceux-ci révèlent une maîtrise, un talent exceptionnel dans un

mode d'expression musical que l'on retrouve en Afrique chez les Bushmen seulement et qui consiste, comme l'a écrit S. Arom, en "une polyphonie souvent for- complexe". "Elle apparaît, dit ce dernier, dès que deux personnes chantent ensemble ... Mais c'est surtout dans les chants de groupe que la polyphonie prend tout son essor, que l'imagination et l'intelligence musicale des chan- teurs peut se manifester. Ces chants, dont l'armature symétrique est géné- ralement de coupe binaire, sont l'échafaudage à l'intérieur duquel les voix du ou des solistes, les différentes parties du chœur se répondent, se succè- dent et se superposent librement, toujours de façon cohérente, guidées uni- quement par une extraordinaire intuition musicale". Comme les activités de chasse, ces chants polyphoniques nécessitent et intensifient la coopération, la réciprocité au sein des campements. Les chants, de caractère et de rythme différents, peuvent être accompagnés par des tambours qui sont généralement empruntés ou même volés aux villageois. Ces instruments sont traditionnelle- ment étrangers à la culture pygmée et ils ne sont jamais utilisés, par exemple lors de l'important rituel du "molimo" pratiqué par les Bambuti de l'Ituri. D'autres instruments, par contre, appartiennent au patrimoine du "peuple de la forêt" : les poutres de bois frappées à l'aide de baguettes du même maté- riau, ces baguettes ou des lames de métal entrechoquées, les hochets en vanne-^{l'art musical}rie et le sifflet dont l'emploi original est souligné par S. Arom : "Il s'agit d'une fusion entre art vocal et instrumental ; la technique du musicien con- siste à alterner un ou plusieurs sons qu'il chante ou "yodle" avec un son qu'il siffle, produisant ainsi cette curieuse symbiose... Le terme "hindewhou" ne désigne pas le sifflet, il est l'onomatopée qui imite l'effet produit par l'al- ternance des sons chantés et sifflés". Les battements de mains qui peuvent donner le tempo, débiter un chant, l'accompagner, l'entrecouper, sont l'instru- ment rythmique le plus fréquent. Enfin, comme les villageois, les Pygmées possè- dent des sonnaillles de chevilles que les danseurs font tinter au rythme de leurs pas.

Loïn d'être uniquement réservées à certains moments spécifiques, la danse et la musique agissent au contraire au coeur même de la vie quoti- dienne. Ainsi, ce "peuple de la forêt" est aussi celui de la musique, épan- dant son riche éventail sur les jours et les nuits. Les berceuses sourdent le campement niché dans une forêt qui résonne des chants et des fameux yodels interprétés par les hommes et les femmes en quête de nourriture. Le soir, au- près du feu, chants et danses animent fréquemment le cercle des huttes, se poursuivant parfois tard dans la nuit. La veillée est aussi le moment où sont rapportés contes, légendes, mythes et histoires, littérature orale d'une im- posante richesse et élément fondamental du patrimoine culturel. Ces récits ont pour fonction de divertir mais aussi de transmettre le savoir, les valeurs sur

lesquelles reposent la société ; étroitement vécus par la communauté, ils sont narrés par une ou plusieurs personnes qui récitent, chantent certaines parties reprises en chœur par l'assistance et miment les scènes les plus marquantes ce qui provoque ou renforce généralement l'effet comique. Les pygmées font preuve de dons remarquables pour la pantomime ; art apprécié, souvent pratiqué dans les jeux avec les enfants et lié à une étonnante spontanéité. Ainsi, à la simple production du cri de telle antilope traquée par les chasseurs, il n'est pas rare de voir un groupe d'hommes mimer les diverses phases d'une battue, séquences indissociables dont l'imitation est un véritable plaisir pour les acteurs. Dans cette société, où la chasse occupe une place déterminante, un chasseur médiocre mais excellent danseur, chanteur ou mime, sera plus estimé qu'un chasseur aux compétences moyennes.

Composantes même de la personnalité, ancrées dans l'existence quotidienne, expression de l'émulation et de l'enthousiasme, la danse et la musique participent aussi de cérémonies intervenant en des moments particuliers : naissance, initiation, funérailles... Ces cérémonies sont souvent liées aux activités de chasse qu'elles peuvent précéder ou clôturer : rituel prémonitoire des devins qui définiront les circonstances les plus favorables de la chasse envisagée, festivités pour célébrer la capture d'un éléphant... Lorsqu'il devient nécessaire de déplacer un campement, le choix d'un nouveau territoire retenu en fonction notamment de son potentiel en gibier est effectué lors d'un important rituel appelé "ebumba" par les Babinga et ainsi décrit par L. Demesse : "Durant toute une journée les hommes dansent en rond autour d'un feu sur un rythme tenu par les tambours, tout en agitant des hochets de vannerie ; tandis qu'assises à l'écart les femmes les accompagnent de leurs chants. Le feu porte un nom propre qui change à chaque cérémonie ; il est constitué par un bûcher dont le bois a été empilé d'une certaine façon sur un emplacement donné, recouvert le reste du temps par quelques branchages afin que l'on ne marche pas dessus. A l'issue de cette interminable ronde, le "voyant" s'isole un moment dans sa hutte pour y absorber un hallucinogène. Il en sort bientôt et, sur le rythme de plus en plus rapide des tambours, se met à danser à genoux. Entouré de tous les hommes, il progresse ainsi en direction du feu. Arrivé à proximité du brasier, il fixe intensément la base des flammes et, tandis que sous les effets réunis de la danse, de la chaleur et de la substance absorbée la transe "le gagne, il y discerne l'image d'un endroit où le gibier est abondant et où, par conséquent, on réinstallera le campement ; puis la vision s'éteint et l'homme tombe en catalepsie".² La fonction de la danse et de la musique dans le domaine magico-religieux est particulièrement manifeste, chez les Bambuti de l'Ituri, au cours d'une cérémonie nommée

"molimo". Lors d'évènements malheureux tel qu'un décès, notamment celui d'un adulte estimé, une épidémie ou une période de chasse exceptionnellement pauvre tous les chasseurs d'une bande se réunissent autour d'un feu et interprètent des chants sacrés auxquels font écho dans la forêt des membres de la communauté dont les voix sont amplifiées par des trompes constituées de cylindres de bois creux. Ces chants, renforcés par le jeu des trompes, sont le moyen pour les hommes de se tourner vers le monde surnaturel, d'entrer en contact avec le "Dieu de la Forêt" identifié selon Turnbull à la forêt elle-même³. Réalité bienveillante à laquelle les Pygmées se réfèrent comme à un père ou une mère, seul son sommeil peut expliquer l'avènement d'une situation dangereuse pour ses enfants ; les chants, qui peuvent résonner tout un mois durant, finiront par la réveiller, lui faire découvrir le malheur qui s'est abattu sur les hommes. Alors, tout ira bien à nouveau, la normalité, l'harmonie sociale, seront restaurées, la forêt veillera sur les siens.

1 - S. Arom et G. Taurelle : "La musique des Pygmées Ba-Benzélé",
Collection UNESCO - Anthologie de la Musique Africaine -
Baren Reiter, Musicaphon, BM 30 L 2303.

2 - L. Demesse : "Les Pygmées", Ethnologie régionale, I, Afrique,
Océanic, Paris, Encyclopédie de la Pléiade, P. 688.

3 - C. M. Turnbull : -

- "The Mbuti Pygmies : an ethnographic survey",
Anthropological Papers of the American Museum of Nat. Hist., New York,
1965, vol. 50, part 3, p. 256 - 259.

- 1966, ibid, p. 144 - 147

- "The molimo : A men's religious association
among the Ituri Bambuti, Zaïre, vol. 14, n° 4, 1960.

LA VIE SOCIALE ET ECONOMIQUE

Le monde pygmée est souvent perçu comme un ensemble indifférencié, soumis à un uniformisme qui n'est d'ailleurs pas l'apanage de la vision que les hommes contemporains ont des seules sociétés pygmées mais qui sous-tend généralement leur jugement concernant chacune des sociétés "primitives". Ainsi, dans leur exotique "primitivité" et leur prétendue simplicité, toutes les sociétés indiennes se ressembleraient, les divers groupes pygmées seraient identiques... Or l'existence d'une profonde disparité linguistique au sein du monde pygmée est désormais établie, la biologie humaine met à jour de son côté la présence de multiples ^Y populations ; des différences sont aussi décelables dans les institutions, les modes d'organisation sociale et économique des divers groupes mais leurs causes et leurs effets n'ont pas encore été nettement circonscrits. C'est ainsi que les Babinge n'utilisent guère l'arc, certains possédant l'arbalète tandis que d'autres ne chassent qu'au filet et à la sagaie ; dans la forêt de l'Ituri, les Sambuti se divisent par contre en archers et en chasseurs au filet. Ces technologies variées, ces possibilités différentes d'action sur le milieu influent sur l'organisation même de la société et la vision que les hommes se font de leur environnement. Les campements de chasseurs au filet par exemple, seront de taille supérieure, la coopération y sera plus intense et l'égalité plus rigoureuse.

Toutefois, malgré cette variabilité, des formes communes, des structures fondamentales caractérisent l'ensemble des sociétés pygmées. Elles s'expliquent par la similitude des situations dans lesquelles se trouvent ces dernières, des divers problèmes auxquels elles sont confrontées et des moyens dont elles disposent pour les résoudre. Toutes évoluent traditionnellement dans un environnement naturel sensiblement comparable et dont l'influence sur les hommes ressort de la dispersion des ressources qu'il abrite, de leur variation dans le temps et de leur limitation quantitative. Dans cet écosystème généralisé qu'est la forêt équatoriale, les espèces végétales et animales sont en effet fort nombreuses mais représentées par un nombre relativement restreint d'individus disséminés sur l'ensemble du territoire ; la disponibilité en certains produits naturels répondant plus étroitement en outre à des variations saisonnières (champignons, chenilles, miel...). L'impact de ces contraintes écologiques est d'autant plus déterminant que, malgré certaines différences dans leur équipement technologique, ces sociétés à l'inverse des sociétés agricoles, disposent d'une base matérielle ne permettant qu'une faible emprise sur l'environnement. La dépendance des Pygmées vis-à-vis du milieu naturel forestier ne peut donc se comprendre qu'en tenant compte

de leur dépendance à l'égard de leurs propres limitations techniques.

Pour s'adapter à ces contraintes, les Pygmées mènent une vie nomade essentiellement basée sur la chasse et la collecte (les contacts avec le monde villageois étaient autrefois beaucoup plus restreints et épiques). Ils sont comparables à tous ces chasseurs-collecteurs qui, comme le dit M. Godelier, "se sont dotés de formes souples d'organisation sociale à la fois pour exploiter les ressources et pour en garantir l'accès à tous". Toute bande pygmée est en effet caractérisée par la mobilité et le flux permanents de ses membres ; leur coopération, leur complémentarité et leur solidarité étroites ; leur égalité dans le contrôle et l'exploitation du milieu naturel. Devant une telle situation, toute intrusion du mythe du "bon sauvage" est à bannir ; la nature d'une telle organisation, de tels rapports entre individus ne ressort pas d'une consciente intention humaine mais est induite par la forme objective des contraintes naturelles et culturelles évoquées. Comme le dit M. Godelier "la propriété commune des ressources et leur partage n'étaient pas effets d'une "vertu", d'une morale "supérieure" de l'homme primitif mais de la nécessité, d'une autre nécessité, et il n'y a pas de place pour une idéalisation rousseauiste de l'homme primitif".

Les Pygmées vivent en bandes, de taille variable et constituées d'un ou plusieurs campements, la dispersion de la bande pouvant répondre à certaines activités liées aux cycles saisonniers. Chaque bande dispose d'un territoire dont le contrôle et la jouissance sont partagés par tous ; un individu ayant repéré un arbre qui, espère-t-il, abritera une ruche généreuse en miel ou fournira de belles écorces pour la fabrication de vêtements, pourra se voir accorder par ses compagnons une priorité temporaire dans l'exploitation de cet arbre mais il ne s'agira en aucun cas de l'octroi d'un droit exclusif et définitif. Le territoire fait donc l'objet d'une appropriation collective et sa surface est suffisamment grande pour satisfaire les besoins de tous. Ses limites sont plus ou moins précises ; au Cameroun, lors des déplacements en forêt pour la chasse à l'éléphant notamment, les bandes bake ont l'habitude d'aller chaque année dans les mêmes zones mais il ne semble pas pour autant exister de territoires déterminés, chacune s'entendant avec ses voisines pour parcourir une portion de forêt. Dans l'Ituri, les territoires bambuti paraissent plus délimités ; leurs frontières consistent en cours d'eau, ondulations du relief... et ils représentent généralement trois jours de marche en s'éloignant dans la forêt, un dans l'autre direction c'est-à-dire le long d'une sente joignant deux villages. Les territoires ne sont pas toutefois des espaces clos et pérennes. Etant donné la fréquence des déplacements, le nombre des visites rendues à de la famille,

ils sont en permanence traversés par des individus appartenant à des bandes diverses ; dans certaines conditions, un groupe de chasseurs pourra poursuivre un gibier sur le terrain d'une bande limitrophe avec laquelle il partagera son butin. De plus, il arrive qu'une bande quitte son territoire pour aller vivre, après un long parcours, dans une autre région où elle bénéficiera, après accord avec les bandes locales, d'une nouvelle zone de forêt.

Ces bandes ne correspondent pas à des groupes de parenté fermés. Les Pygmées se rattachent à des clans aux ancêtres mythiques, portant chacun un nom et hérités en ligne paternelle. Chaque clan possède un totem qui est parfois l'ancêtre lui-même, dont il peut alors avoir le nom et qui appartient au monde végétal mais surtout animal. Dans l'Ituri, ce sera principalement le chimpanzé, le léopard, le buffle, des serpents ou des espèces d'antilopes peu répandues. En théorie, le totem exige un respect absolu ; on cherche à l'éviter et l'on ne doit ni le tuer, ni le blesser, ni bien sûr le manger ou même quelquefois consommer sa nourriture habituelle. La transgression de l'interdit provoque de graves maladies et peut entraîner la mort ; son observance est en réalité variable et il existe des médications permettant de compenser la faute commise. Certains aka, par exemple, ont pour totem l'oiseau calao ; si l'un d'entre eux vient à en consommer, il faudra, pour le guérir et le sauver, réduire en cendres les os et le bec de cet oiseau, y ajouter de l'huile de palme et frictionner de cet onguent le corps du malade. La population aka est fractionnée en au moins une quarantaine de clans tandis que pour les baka il en est actuellement connu vingt-sept ; chaque clan étant largement dispersé sur la zone peuplée par le même groupe. Etant donné les règles d'exogamie, il est impossible à un individu d'épouser une femme appartenant au clan de son père, au sien donc, à celui de sa mère, à ceux de ses grands-mères et même autrefois de ses arrière-grands-mères. Chaque génération renouvelle ainsi les alliances, échange des individus avec de nouveaux clans et les bandes qui ne correspondent jamais à un seul clan mais en regroupent toujours plusieurs, sont donc ouvertes et caractérisées par une mobilité, un flux incessant de leurs membres qui sont pris dans un dense réseau de solidarité et de coopération.

36 clans ont été répertoriés auprès des aka résidant dans la région de Mongoumba. Leurs noms sont ici présentés, suivis de leur éthymologie (parfois ignorée de leurs membres eux-mêmes ou mentionnée sous toute réserve) et des zones du pays aka où ils comptent le plus de représentants :

- b̀ò - k̀èsó : è - k̀èsó / b̀è - k̀èsó : chenille sp, ton rouge - orange.
(Mongoumba, Loko).
- b̀ò-k̀ákàlá : k̀àlá / b̀à-k̀àlá : calao à cuisses blanches
(k̀ákàlá en monzombo).
- b̀ò-l̀ómbé : l̀ómbé / b̀à-l̀ómbé : guêpe sp. de très petite taille, réputée pour harceler et tuer les singes. Les humains meurent également de sa piqûre contre laquelle aucun remède n'est connu. Les ancêtres du clan étaient des chasseurs valeureux qui s'acharnaient sur le gibier à l'identique de ces guêpes sur les singes, (ensemble du pays).
- b̀òmb̀ondó : mb̀ondó / b̀à-mb̀ondó : poison d'épreuve et arbre sp. de grande forêt dont il est tiré (racines grattées dans l'eau). L'ancêtre soupçonné de sorcellerie meurt après absorption de ce poison d'épreuve.
(Enyele).
- b̀ò-mb̀uà : mb̀oá / b̀à-mb̀oá (pluie, saison des pluies)?
- b̀ò-nz̀ákpa : ?
(Bagandou, Enyele).
- b̀ò-m̀okóná : m̀ò-kóná / m̀è-kóná : fruit de l'arbre m̀ò-ngènzá/m̀è-ngènzá sucré.
Des individus en voyage recherchent un endroit pour établir leur camp. Une femme qui marche en tête aperçoit un tel fruit à terre. Elle le ramasse, le goûte, et le trouve délicieux. Ses compagnons en font tomber des arbres et se régaler à leur tour.
(Loko).
- b̀ò-m̀okòngó : m̀ò/kòngó / m̀è-kòngó : chenille (terme générique).
(ou b̀ò-ỳikòngó)
(Bet ikoumba).
- b̀ò-m̀okósá : m̀ò-kósá / m̀è-kósá : liane sp. dont on tire la filasse.
(Enyele).
- b̀ò-m̀olé : m̀olé / m̀iélé : bois, arbre (terme générique).
(Bagandou).

... / ...

- bô-mòtòndó : mò-tóndó / mè-tóndó : fruit de la plante
è-nzòmbò / bè-nzòmbò.
- bô-mònzò : ?
(Loko, Mongoumba - Yagbo).
- bô-ndàmbi : ?
(Bagandou).
- bô-màmbè : mambè / bà-màmbè : singe sp. de très petite taille.
(Loko, Bet ikomba).
- bô-mbólokó : mbólokó / bà-mbólokó : céphalophe bleu.
(Loko - Bopi, Betou).
- bô-míndà : míndà / bà-míndà : criquet.
Des gens appartenant à divers clans sont en train de danser. Une multitude de criquets envahissent la zone, une partie d'entre eux se posent à terre à quelques distances des danseurs et se transforment en humains. Ils s'approchent des gens qui leur demandent alors le nom de leur clan ; ils répondent : " bô-míndà ". Les criquets qui ont poursuivi leur vol sont ceux qui reviennent à chaque saison sèche. Les pygmées bô-míndà disent à leur propos : "dikàndà dá mòvívà" (Elan s'est envolé").
Selon une autre version, c'est parce qu'autrefois ils étaient très nombreux qu'ils ont pris ce nom (com. person. J.M.C. Thomas).
L'interdit alimentaire porte sur les criquets. Les conséquences de sa transgression peuvent être stoppées par la pratique qui consiste à se frotter le corps d'un mélange de poudre de criquets consommés et d'huile de palme.
(ensemble du pays).
- bômbòlòngò : ?
Est aussi le nom d'un clan ngando
(Bagandou).
- bômbó : di-bòm bó / mà-bômbó : souris ou rat sp., vit dans les arbres particulièrement feuillus. Sa peau est portée comme coiffe ou autour de la taille par le devin-guérisseur. Ces rongeurs vivent en groupe dans un trou, se tournent le dos et ne se regardent jamais. Si cela se produit, chacun s'en va de son côté (com. person. J.M.C. Thomas).
Est aussi le nom d'un clan ngando.
Des ngando vivaient autrefois dans la région de Mbaiki. A la suite de disputes intestines, une partie d'entre eux restent sur place (ce sont les bódàsi), les autres partent dans la zone de Bagandou : ce sont les bômbó. Les pygmées qui leur sont liés prennent le même nom.
(Bagandou).

... / ...

- bòngbátó : ngbátó / bà-ngbátó : terme ngando, désignant un petit insecte non identifié, terrestre et dont la piqûre est redouté.
Est aussi le nom d'un clan ngando.
Un homme et une femme ba-ngando appartenant au clan bòn-zómbi partent chasser. Ayant tué un gibier, la femme s'en va à la recherche de bois afin de griller l'animal. Elle se fait alors piquer par un ngbátó. Etant enceinte, elle donnera le nom de l'insecte à l'enfant, ses descendants le porteront. Les pygmées qui leur sont associés prennent aussi cette identité. La piqûre peut être foudroyante, particulièrement pour les membres du clan.
(Bagandou).
- bódìmà : lìm (lourd) ?
Des pygmées transportent les bagages de leur "maître" villageois qui ~~part~~ installe son camp de chasse en forêt. Le porteur qui dirige la petite colonne trouve que les affaires pèsent lourd !
- bò-búkè : búk (casser, rompre) ?
búkì / bà-búkì (pintade sp.) ?
(Betou, Loko - Bopi, Mongoumba - Nzomba).
- bò-divèmbà : bèmbà / bà-bèmbà (cephalophus sylvicultor) ?
(Betou, Loko, Bagandou).
- bò-ngúsà : ngúsà / mà-ngúsà : poisson sp. de très petite taille.
Pêché en saison sèche. Il est réputé pénétrer dans la trompe de l'éléphant lorsque ce dernier se désaltère. Le rend furieux et entraîne parfois sa mort.
L'interdit alimentaire serait en voie de totale disparition.
(Mongoumba - Lobe).
- bò-sákò : è-sákò (action de rythmer en battant rapidement des mains frappées à plat) ?
sákò / bà-sákò (rat sp.) ?
(Loko).
- bàk'ng'ìl' : k'ng'ì / bà-k'ng'ì (oiseau sp. non déterminé) ?
ng'ìl' / bà-ng'ìl' (poisson sp. non déterminé) ?
ng'ìl' / bà-ng'ìl' (escargot de terre sp. non déterminé gros) ?
(Betou - Gondimba, Bagandou).
- bò-zabò : zabò / mà-zabò : civette
(Loko).
- bò-zàmbò : zàmbò / màmbò : adultérin
L'ancêtre du clan est un enfant adultérin (mère inconnu)
(Betou, Loko).

- 44
- bò-zíkò : zókò (pourriture - terme monzombo) ?
Lors qu'un vieillard atteint d'une maladie incurable et contagieuse, est proche de la mort, le campement se déplace, l'abandonnant sous un abri. L'homme meurt, son cadavre n'est pas enterré et pourrit sur place.
(Betou, Mongoumba - Lobe).
 - bò-sùmbù : sùmbù / bà-sùmbù : chimpanzé
Interdit alimentaire en vigueur et respecté.
 - bò-tòbàngí : tòbà / bà-tòbà (piège filet - bourse) ?
(Loko, Bagandou).
 - bò-vàsè : vàsè / mà-vàsè (terre, sol) ?
Lors d'un déplacement, le chef du campement demande aux jeunes de partir en quête de nourritures, de fouiller le sol aux alentours du campement nouvellement installé.
(Betou, Loko).
 - bò-ndòlò : ndòlò / bà-ndòlò (fourmi sp. non déterminée) ?
(Dongo - Kaka, Bagandou).
 - bò-ndómbó : ndómbó / mè-ndómbó : jeune pousse de palme.
L'ancêtre serait né au pied d'un jeune palmier (com. pers. J. M. C. Thomas).
(ensemble du pays).
 - bò-ngándá : ngándá / bà-ngándá : genette
Celui qui transgresse l'interdit alimentaire tombe gravement malade et peut mourir. Le danger s'étendrait aux membres du clan vivant dans le proche entourage du coupable. Pour recouvrer la santé, le malade doit priser un mélange composé des cendres de la peau et des os de l'animal consommé, d'écorce grattée provenant de l'arbre sp. ngbàndà / bà-ngbàndà et de poudre de bois rouge.
(nyele, Mongoumba - Lobe, Loko).
 - bò-bísò : bísò / bè-bísò (lèvre) ?
 - bò-kómbósó : kómbósó (chimpanzé - terme sango) ?

Toute bande est généralement constituée autour d'un aîné qui peut-être entouré de certains de ses fils, de gendres, de frères et beaux-frères, parents consanguins et alliés, proches ou ~~lointains~~ lointains. Tous peuvent vivre ensemble ou résider dans plusieurs campements. La nature des deux principales techniques de chasse utilisées, la chasse à l'arc et celle au filet, influe directement sur le mode d'organisation sociale. La chasse à l'arc ordinairement pratiquée dans le cadre de battues au cours desquelles est débusqué le gibier, requiert la participation de 5 à 6 hommes seulement ; c'est pourquoi les campements d'archers se présentent comme de petites unités comportant habituellement de 3 à 6 familles élémentaires (en simplifiant : un homme avec sa femme et ses enfants). Une fois par an, les campements appartenant à une même bande se regroupent pour effectuer des chasses collectives, cette fusion momentanée tendant à renforcer la solidarité, l'unité à l'intérieur de la bande. La chasse au filet, par contre, nécessite la participation d'un nombre plus élevé de personnes, y compris les femmes et les enfants. Les membres d'une bande vivent le plus souvent en un seul campement comprenant environ 10 familles au minimum, sans quoi les chasseurs reviennent régulièrement bredouille, et 20 à 30 au maximum, chiffre au-dessus duquel la chasse devient à nouveau peu efficiente, la quantité supplémentaire de gibier abattu étant loin d'être proportionnelle à l'augmentation du nombre des participants. Seuls généralement les hommes mariés détiennent un filet (les célibataires ayant prouvé une habileté particulière à la chasse peuvent cependant en posséder) et compte tenu de la densité variable du gibier sur un territoire une quinzaine de filets constitue le dispositif optimum pour la bonne conduite d'une chasse. A la différence des archers, les chasseurs au filet vivent en bandes plus regroupées et réclamant une coopération plus intense ; chez eux, la fusion est la règle, l'exception étant au contraire, une fois par an, la fission des bandes qui éclatent en petits campements. Cette dispersion contribue à désamorcer ou atténuer les fractions et conflits nés d'une promiscuité prolongée. Il faut remarquer, à ce propos, que les bambuti n'ont qu'exceptionnellement recours à la violence répressive pour régler des différends entre individus ou entre bandes. Chacun de leur campement possède

un membre chargé, en cas d'affrontements, de jouer le rôle de bouffon, de clown qui pratique la diversion, rapproche les opposants en polarisant leur attention sur un problème totalement étranger diatribe et au sujet duquel ils adopteront une position commune.

Les campements sont systématiquement déplacés lors d'un décès, tandis qu'en période normale ils bougent tous les deux mois environ, les archers restant cependant plus longtemps au même endroit car ils épuisent moins vite que les chasseurs au filet le potentiel en gibier d'une zone.

Chaque bande constitue une unité économique qui se suffit en grande partie ~~par~~ à elle-même et où se déroule l'essentiel des activités d'acquisition et de consommation. Particulièrement chez les chasseurs au filet, la vie familiale s'identifie, se fond dans celle de l'ensemble de la bande. Les relations économiques entre bandes sont aléatoires et irrégulières. Lorsque autrefois, les villageois, pour répondre à la demande étrangère, réclamaient fréquemment de l'ivoire aux Pygmées, ces derniers pouvaient réunir diverses bandes en vue de capturer plusieurs éléphants. Mais les relations entre bandes interviennent principalement dans le cadre des nombreux déplacements induits par la pratique du mariage exogamique. Traditionnellement, la monogamie est de coutume et lorsqu'un homme épouse une femme qui est obligatoirement étrangère aux clans de sa proche famille (et qui appartient donc le plus souvent à une autre bande) il doit en même temps organiser un mariage entre une femme de sa propre bande et un homme de celle de sa future épouse. C'est le mariage "tête pour tête" qui tend à disparaître aujourd'hui devant la généralisation de l'institution de la date. Les familles alliées se rendent régulièrement visite, s'offrant du miel, de la viande, des chenilles... Le principal séjour à l'extérieur réside en l'obligation pour le jeune époux d'aller vivre au début de son mariage chez ses beaux-parents qui bénéficient largement du produit de ses activités. La durée de ce déplacement auprès de la belle-famille n'est pas fixe et dépend des besoins en main d'oeuvre de chaque campement ; le jeune homme pourra ainsi rester plusieurs années chez son beau-père ou rapidement le quitter si l'effectif de son campement familial s'avère

insuffisant. La taille des campements est relativement stable mais leur population change en permanence ; il est rare qu'en repassant dans une bande visitée quelques semaines auparavant l'on ne découvre de nouveaux visages. Ouverture et fluidité des bandes, mobilité des individus qui obéissent toujours à la recherche de la taille optimum pour exploiter les ressources naturelles et s'adapter à leur éventuelle variation.

Cette souplesse décelable à tous les niveaux de la société pygmée se retrouve aussi dans l'absence de véritable pouvoir politique. Les Pygmées ne connaissent pas un monde rigoureusement égalitaire mais, comme chez les Bushmen et d'autres populations de chasseurs-collecteurs, les chefferies n'existent pas et l'inégalité sociale est faible. Elle favorise les hommes par rapport aux femmes et les hommes âgés par rapport aux représentants, masculins et féminins, des générations plus jeunes. Les femmes jouent toutefois un rôle essentiel dans la vie économique, particulièrement chez les chasseurs au filet où elles sont indispensables pour la capture du gibier, leurs voix sont influentes lors de toutes discussions et le prestige de certaines d'entre elles tient surtout à leur fertilité et leur talent pour les chants. Les vieux sont écoutés lorsqu'à leur âge viennent s'ajouter expérience et sagesse. Certains connus en outre pour l'habileté et la bravoure remarquables dont ils firent preuve au cours des chasses aux gros gibiers (éléphant, gorille, buffle,...), possèdent une influence prépondérante. Chez les aka, pour bénéficier de cette audience, un aîné doit être perspicace, généreux et avoir au choix à son "tableau de chasse" au moins un gorille, deux buffles, trois éléphants ou trois bongos. Un étranger le reconnaîtra immédiatement aux queues d'éléphants qu'il est le seul à pouvoir détenir et qu'il conserve sous sa hutte. Comme chez certains bambuti de l'Epulu, ces personnages respectés se réunissent parfois en conseil pour statuer à propos de graves différends ayant pu ^{intervenir} ~~accourir~~ entre

bandes et pour lesquels les intéressés n'ont pu eux-mêmes trouver d'accord (meurtre...). Toutefois, la considération dont ils jouissent résulte de qualités individuelles et non pas d'une fonction institutionnalisée et héréditaire. Un aîné qui fait preuve de moins de sagesse ou cherche à abuser de son prestige voit d'ailleurs son opinion vite négligée et devient souvent l'objet des quolibets et moqueries de ses compagnons. Le chef de chasse, le maître de la danse, le bouffon ou le devin-guérisseur ne sont influents que dans le seul domaine où s'exercent leurs compétences respectives. Même le "vieux sage" ne pourra transformer son savoir en un pouvoir généralisé sur sa bande. Nul ne détient un monopole permettant de s'abstenir des activités de chasse et de collecte ; tous participent à l'acquisition des subsistances et à la fabrication des objets nécessaires. La société pygmée ne comprend d'ailleurs aucun artisan spécialisé dans telle ou telle technique dont il échangerait le produit contre sa subsistance. Elle est caractérisée par la polyvalence technique de ses membres qui s'exerce au niveau du groupe conjugal en étant répartie entre l'homme et la femme, tout couple sachant fabriquer ce dont il a besoin.

TECHNIQUES ET ACQUISITION DES SUBSISTANCES

Jusqu'à ces dernières années, l'existence des chasseurs-collecteurs était présentée comme une lutte quasi-permanente contre la pénurie alimentaire. Ceux-ci semblaient condamnés à travailler davantage que les agriculteurs et les éleveurs, consacrant leur énergie à l'unique recherche de nourritures et ne disposant guère de temps pour les loisirs, les activités créatrices, les pratiques artistiques. Enchaînés à cette vile matérialité, ils illustraient ainsi leur primitivité et justifiaient la domination que les populations agricoles et pastorales, passées ou contemporaines, ont tenté de leur imposer. Or il est désormais établi que si les sociétés de chasseurs-collecteurs ne sont pas comme le dit M. Sahlin des "sociétés d'abondance",¹ elles ne vivent pas pour autant dans l'anxiété constante de subvenir à leurs besoins alimentaires. Les aléas du milieu naturel menacent, les risques de famine sont bien sûr réels, mais tous, en temps normal, dans le partage et la solidarité, "mangent à leur faim". Comme les autres chasseurs-collecteurs, les Pygmées ne passent habituellement qu'une partie de la journée et quelques jours par semaine à chasser et collecter. Ils n'épuisent pas d'ailleurs toutes les possibilités offertes par leur environnement; certaines ressources ne sont guères exploitées. Il en est ainsi du milieu aquatique, la pêche étant peu pratiquée. Malgré la présence de nombreux cours d'eau et de marécages parfois très poissonneux, cette activité fournit moins de 10 % de l'alimentation. Elle incombe aux femmes et aux enfants, intervient occasionnellement et surtout lorsque les eaux sont basses, durant la saison sèche. Femmes et enfants fouillent la vase pour attrapper les crustacés; les poissons peuvent être pêchés à la main ou capturés après qu'un petit panier en écorce contenant du poison tiré d'un certain fruit pilé, ait été placé dans un marigot de faible profondeur. Sur les ruisseaux étroits, des barrages sont parfois construits à l'aide de branchages, de pierres et de terre; en aval le niveau baisse et les poissons sont alors pris à la main ou au moyen de petits vans d'osier. Une autre technique consiste à creuser de petits canaux de dérivation que l'on ferme et que l'on assèche. Les produits de la pêche ne sont guère redistribués; ramenés au campement ils sont consommés en famille mais ont souvent été mangés sur le lieu même d'acquisition, les poissons étant salés, enveloppés dans des feuilles et grillés sur les braises. Au contact des villageois, certains groupes pygmées ont élargi leur éventail technologique; les Aka liés aux pêcheurs monzombo utilisent dans les petits cours d'eau des nasses et filets de taille réduite ainsi que des harpons et des hameçons. Les monzombo, qui prêtent souvent ce matériel et reçoivent une partie de la pêche, se font parfois aider aujourd'hui par les Pygmées dans leurs activités sur l'Oubangui, le grand fleuve, monde peu connu de ces derniers. De même, des villageois de l'Ituri ont recours aux Pygmées pour rabattre le poisson dans leurs filets.

Les produits de la chasse et de la collecte constituent la base de l'alimentation. Si certaines populations de chasseurs-collecteurs comme les Yukaghir de Sibérie ou les Ona d'Argentine dépendent principalement de la chasse pour l'obtention de leurs subsistances tandis que quelques autres vivent surtout de pêche (Fuegiens yahgan et alacaluf...), la plupart cependant voient la majeure partie de leurs ressources alimentaires fournies par les activités de collecte. Comme pour les Murngin et les Tiwi d'Australie, il est établi qu'environ 60 % de la nourriture des pygmées provient de la collecte, 30 % de la chasse et 10 % de la pêche². Ces proportions ne sont toutefois qu'approximatives et correspondent à une situation d'auto-subsistance qui n'a jamais existé, à plus forte raison aujourd'hui où les produits vivriers obtenus des villageois représentent, pour certains groupes pygmées, une part importante de leur alimentation. Les pygmées travaillent de plus en plus pour les villageois et leur dépendance à l'égard de la production agricole de ces derniers va s'accroissant. D'après S. Bahuchet, chez les Aka de Bagandu, le temps consacré aux activités suivantes sur un cycle de deux ans se décompose ainsi : pêche : 1 %, collecte : 37 %, chasse : 42 %, voyages de troc et travaux dans les plantations villageoises : 20 %³. A la place importante tenue par les occupations directement liées au village, s'ajoute le fait qu'une large part de la production cynégétique est destinée aux villageois. Vivant dans une région où la demande en viande est forte, ces aka, même dans le cadre de leurs activités traditionnelles, sont désormais nettement tournés vers leurs "patrons" bagandu auprès desquels ils se procurent entre autres des produits agricoles. Dans la région de Mongoumba, les Aka ne satisfont plus la quasi-totalité de leurs besoins à travers la chasse et la collecte. Ils se consacrent de moins en moins à la recherche du gibier qui se raréfie autour des campements dont les déplacements s'espacent et dépendent fortement pour leur alimentation des végétaux (banane, manioc et maïs principalement) fournis par les villageois qui les utilisent souvent comme main d'oeuvre bon marché. L'activité de manoeuvre, plus dure par le travail qu'elle exige, implique aussi pour les Pygmées une représentation certainement différente de celle qu'ils avaient du labeur requis par la vie traditionnelle. Le temps qu'ils passent au service des villageois va grandissant, leur dépendance s'aggrave et les biens reçus en contre partie restent limités. Ces pygmées travaillent de plus en plus pour les villageois hors du contexte forestier, les activités de prédation régressent et l'acquisition des subsistances s'avère pénible ; le régime alimentaire change et accuse des déficiences quantitatives et qualitatives. La situation risque de s'identifier à celle décrite par L. Demesse pour certains groupes babinga chez lesquels "le manque de viande et l'abaissement considérable de la consommation de divers produits : végétaux sauvages, miel, crustacés aquatiques, poissons des marigots, larves, mollus-

ques, etc..., et la substitution du manioc à cette alimentation traditionnelle entraînent, d'une part, une sous-nutrition chronique, qui est la conséquence d'un régime alimentaire très insuffisant, d'autre part, une mal-nutrition permanente qui résulte des carences nombreuses que comporte ce régime".⁴

Lorsqu'autrefois, les contacts et les échanges avec le monde villageois possédaient un impact moindre, la collecte procurait la majeure partie des subsistances, phénomène général à de nombreuses populations de chasseurs-collecteurs : ce type d'activité fournissait encore récemment, d'après Woodburn, jusqu'à 80 % de l'alimentation des Hadza d'Afrique de l'Est.⁵ Chez les Pygmées, la collecte incombe aux femmes tandis que la chasse est le domaine des hommes ; cette division sexuelle des tâches n'est pas cependant totalement rigide. Les femmes capturent à la main certains animaux connus pour leur lenteur et participent à la chasse au filet ainsi qu'aux grandes battues collectives organisées par les chasseurs à l'arc ; les hommes, de leur côté, vont chercher le miel dans les ruches, assurent l'approvisionnement en noix de palme et collectent, durant leurs déplacements en forêt (lors de chasses, de visites rendues à des campements éloignés...), fruits comestibles, chenilles... sans oublier la sève de certaines lianes dont ils se désaltèrent. Ainsi donc, les femmes jouent un rôle prépondérant dans l'acquisition des moyens de subsistance du groupe. Toutefois, leur place dans la production économique et par là même l'importance réelle de la collecte tendent à être occultées par une profonde valorisation de la chasse au gros et au moyen gibier, activité requerrant des qualités physiques masculines mais surtout une mobilité difficilement compatible avec la maternité (grossesse, allaitement...). Si la collecte est une tâche plus individuelle que collective, la chasse au contraire nécessite, dans plusieurs de ses formes, une coopération plus grande et donne lieu à des partages précisément codifiés, à l'occasion desquels s'actualisent les échanges et s'exprime la solidarité entre individus. Traditionnellement, la viande de chasse est aussi l'un des produits forestiers les plus convoités par les villageois. Son troc permet d'acquérir notamment du fer, matériau dont l'utilisation représente une amélioration technologique indiscutable et auquel les Pygmées attachent une valeur extrême ; chez les Aka de Mongoumba par exemple, la richesse est liée à la détention de lames de métal, l'expression signifiant un homme riche pouvant être la même que celle désignant celui qui possède une certaine quantité de fer, en particulier sous forme de grandes sagaies pour la chasse à l'éléphant. De par sa nature et ses implications tant au sein de la société pygmée que dans les relations de celle-ci avec les sociétés villageoises, la chasse connaît donc une valorisation qui renforce la position des hommes et contribue à l'existence d'une inégalité sexuelle.

Par la collecte, la chasse et de moindre manière la

pêche, les pygmées tirent l'essentiel de leurs subsistances du milieu naturel où ils évoluent. Cet environnement forestier qu'il connaissent remarquablement bien, leur offre en outre les matières premières indispensables à la fabrication aussi bien des médicaments, des parures et du matériel domestique que des instruments qui leur permettent d'agir sur cette même nature.

1- M. Sahlins : -"La première société d'abondance", Les Temps modernes, 268, pp. 641-680.

- "Stone age Economies", Tavistock, London, 1974.

2- cf. Lee + Devore, eds : ibid., p. 46.

3- -S. Bahuchet : "Les Pygmées Aka de République Centrafricaine" : Mode de vie et évolution", 1976, dactylo.

4- L. Demesse : Exposé, séminaire du Professeur Balandier, EHESS.

5- J. Woodburn :-"An Introduction to Hadza Ecology"

- "Stability and Flexibility in Hadza Residential Groupings"
in Lee + Devore, eds., ibid.

La culture matérielle.

Si tel individu peut être réputé habile dans l'élaboration d'un objet ou si les vieux se chargent fréquemment de collecter les lianes à proximité des campements, tous connaissent cependant les potentialités du milieu naturel ainsi que les pratiques et techniques vitales pour leur survie. La société pygmée ne comprend pas d'artisan, la totalité des techniques y est détenue par chaque groupe conjugal et répartie entre l'homme et la femme, complémentarité des sexes que l'on retrouve au niveau de l'acquisition des nourritures dans la division chasse/collecte. Les Pygmées ignorent la poterie et surtout le travail des métaux, donnée fondamentale pour saisir leurs relations avec les populations détentrices de la métallurgie. La mise en oeuvre des techniques de fabrication ne repose pas sur des chaînes opératoires complexes où l'élaboration d'un objet nécessiterait, par exemple, l'intervention chronologique ou simultanée d'individus dont les spécialisations respectives provoqueraient leur contribution à tels moments précis de l'ouvrage. Toute hutte familiale acquiert directement les matières premières dont elle a besoin et en assure elle-même la transformation afin d'obtenir les objets désirés. Certaines techniques comme l'examen de l'humidité pour identifier les arbres porteurs de miel ou l'imitation des cris d'animaux en vue de les leurrer seront évoquées plus loin. Elles relèvent d'une observation extrêmement précise de l'environnement naturel et sont un élément essentiel du dispositif technologique. Ces savoirs participent pleinement des techniques de fabrication ; ainsi, les pygmées ne choisissent pas au hasard les éléments végétaux collectés à l'état brut : l'abondante utilisation des jeunes tiges du palmier rotin, par exemple, s'explique par leur solidité et leur flexibilité remarquables. Nombre d'objets ne possèdent qu'une existence éphémère ; rapidement confectionnés à partir de matériaux facilement disponibles, ils sont abandonnés dès leur première utilisation : gobelets, louches et entonnoirs en feuilles ligaturées à l'aide d'une fine liane ou agrafées avec une mince brindille, panier de lianes et de feuilles utilisé pour descendre le miel de la ruche logée dans les branches maîtresses des géants de la forêt, baguettes et poutres de bois destinées à rythmer certaines danses... D'autres équipements comme la hutte, la literie, les boucans durent le temps d'un campement si bien que le matériel fabriqué pour un emploi plus prolongé est en nombre limité, généralement léger, peu encombrant et adapté aux exigences d'une vie nomade. L'homme assure une grande

partie des tâches liées à la fabrication. Parmi les objets qui lui sont propres, le filet de chasse est celui dont l'élaboration réclame le plus de temps. Il n'est pas fabriqué en une seule fois mais est utilisé dès qu'il est suffisamment grand, son propriétaire l'allongeant et le réparant au fil des semaines et des mois durant ses repos au campement. Haut de 1 mètre à 1 mètre 30, long de 10 à 60 mètres, il comporte à chacune de ses extrémités supérieures un crochet de bois permettant de le fixer à des troncs lorsqu'il est déroulé en pleine forêt. Ses mailles sont faites d'une ficelle tirée d'une liane relativement abondante dans le sous-bois ; l'homme la ramène sous forme de baguettes, longues d'environ 80 cm, qu'il écorce, fend en deux afin d'en détacher les fibres de liber qu'il torsade sur sa cuisse avec le plat de la main. Nombreuses sont les bobines ainsi fabriquées car si la confection du filet en exige de grande quantité, la ficelle est aussi destinée à d'autres fins (manchon du battoir à écorce, surliure de la hache et des armes, corde de l'arbalète...) et peut être alors de facture variable en fonction de ces diverses utilisations (épaisseur, torsage différents...). L'homme fabrique les pièges ainsi que les armes de chasse. Celles-ci ne sont pas communes à l'ensemble du monde pygmée (plusieurs groupes n'utilisent pas l'arc, ni l'arbalète) ou de fabrication totalement identique (dans l'Ituri, par exemple, arcs et flèches accessoirement employés par les chasseurs au filet sont de taille plus petite que ceux détenus par les chasseurs à l'arc). La hampe ^{sa} la sagaie provient d'un bois très dur et généralement rectiligne, l'arbalète est ^{sa} doute un emprunt aux populations voisines. Les flèches sont en bois, empennées de feuilles triangulairement découpées et leur pointe est traditionnellement durcie au feu. Ne possédant pas la maîtrise de la forge, les Pygmées avaient ainsi recours au feu pour renforcer les pointes de leurs flèches mais aussi de leurs sagaies pour lesquelles il est très difficile de dire s'ils utilisèrent dans des temps très anciens l'ivoire, l'os ou peut être la pierre. Il est cependant rapporté que des pygmées munissaient leurs flèches d'arêtes de poisson et leurs sagaies de cornes de céphalopode. L'obtention de fer auprès de peuples connaissant la métallurgie a provoqué le recul de cette utilisation du feu. La plupart des sagaies sont désormais pourvues d'armatures en acier dont les formes et les types d'emmanchement peuvent varier : un genre de sagaie présente, par exemple, un fer légèrement nervuré, emboîté de façon lâche dans le manche et rattaché à celui-ci par un court lien, de sorte que lorsque la mèche pénètre la chair de l'animal, elle se dissocie du bois qui traîne alors au bout de la ficelle, s'accroche dans la végétation, aggravant la blessure et ralentissant la fuite du gibier. Les flèches se terminent souvent par une lame de métal mais celles en bois sont encore courantes. Seules ces dernières, semble-t-il, sont empoisonnées. Le poison est tiré de végétaux toxiques ; le chasseur en enduit les barbuies des pointes et le fait sécher en tenant quelques instants les flèches réunies en faisceau au dessus du feu. Le séchage est parfois achevé au

soleil, les flèches étant ensuite placées avec précaution dans un carquois que l'homme confectionne à l'aide d'écorce ou de peaux ; autrefois, à l'époque des guerres, le carquois était également entretressé dans les boucliers pour lesquels les Pygmées utilisaient le rotin, jamais l'écorce. La hache, par sa forme et sa manière d'être portée, est l'un des instruments les plus originaux de l'outillage pygmée. Taillé dans un bois différent de celui utilisé par les villageois, le manche consiste en un rameau de 15 à 20 mm. de diamètre, long d'une cinquantaine de centimètres, terminé par une petite portion du tronc auquel il était rattaché et qui constitue la tête de l'outil où est inséré le fer maintenu au moyen d'une surliure très serrée. La possibilité d'acquérir des lames de métal forgées pour la confection de haches, a sans nul doute facilité l'action des Pygmées sur la nature. Même s'ils n'abattent que peu d'arbres (les Aka proches de l'Oubangui n'en détruisent principalement qu'à la demande des pêcheurs-agriculteurs monzombo à des fins de défrichage et de fabrication de pirogue), il leur devient plus aisé de s'ouvrir des passages en forêt, de choisir les bois et de les travailler, de grimper aux arbres et d'avoir accès aux ruches les plus élevées et tant convoitées. L'homme porte la hache coincée dans le creux de son épaule, le fer sur son pectoral tandis que le manche pend derrière le dos ; l'outil ne bouge pas, son utilisateur pouvant ainsi garder les mains libres. Le battoir pour assouplir la feuille de liber qui sert à fabriquer les cache-sexes consiste en une pointe de défense d'éléphant profondément cannelée (l'ivoire peut être remplacé par l'os) ou en un morceau de bois dur parfois manchonné de ficelle. L'homme élabore les instruments de musique (hochet, sifflet, arc musical, tambour à l'imitation des populations voisines...) et l'éventail de son équipement spécifique ne saurait être complet sans la mention de deux objets de portage : la sacoche en peau de potamochère, de céphalophe ou d'anthropoïde qui abrite ses biens personnels (fétiches de chasse, cornes de céphalophes contenant des onguents magiques, briquet, copal... et désormais tabac sous forme de cigarettes, allumettes, piécettes de monnaie délivrées par les employeurs villageois) et la boîte en écorce cousue notamment utilisé pour transporter le miel. Filet, armes, hache... constituent l'attirail masculin mais l'homme se charge également de la fabrication d'objets dont il partage l'utilisation avec son épouse (manche du petit couteau et de la machette, tapa de facture différente selon les sexes, pipe dont le fourneau consiste souvent aujourd'hui en une demie-bobine dénudée de son fil) ou dont celle-ci est la seule utilisatrice (calebasses constituées de fruits vidés et séchés, mortier et pilon de bois plus petits et plus facilement transportables que ceux des villageois, meule dormante en écorce, sangle en peau destinée au transport du jeune enfant). C'est l'homme, enfin, qui assure la production du feu mais si l'emploi des allumettes se répand de nos jours les Pygmées connaissaient-ils autrefois les techniques de fabrication du feu ? Ne le tiraient-ils pas de bûches rougeoyantes dérobées aux voisins ou tro-

quées par ces derniers ? N'utilisaient-ils pas les fibres incandescentes des gros arbres foudroyés ou les incendies naturels naissant dans ces quelques taches de brousse qui parsèment la forêt. De nombreux voyageurs notent l'absence de maîtrise du feu chez les Pygmées de l'Ituri; pour Schebesta "Les Bambuti de l'est et du sud ne savent pas faire le feu. Ils le gardent avec un soin jaloux, et emportent partout avec eux des tisons incandescents. D'autres ont appris les procédés en usage chez les Nègres". Devant la difficulté d'allumer le feu dans une forêt constamment humide, les Pygmées prennent soin en effet de le conserver ; lors de tout déplacement, ils emportent des tisons qu'ils entretiennent en soufflant dessus et qui serviront à reformer les foyers d'un nouveau campement, à réchauffer les chasseurs durant la halte entre deux poses de filet ou à griller quelques menues subsistances collectées en cours de chemin. Mais ce souci d'avoir à rallumer le feu ne signifie pas pour autant qu'ils étaient dépourvus de sa technique de fabrication ou que la connaissance de celle-ci renvoyait forcément à un emprunt . Le Roy (1897) et Trilles (1932) mentionnent que, dans la zone congolaise de colonisation française, les Pygmées savent produire le feu. Les Babingas ont recours à deux moyens : le briquet à friction reposant sur le frottement de deux baguettes de bois dont l'une, roulée verticalement entre les paumes de la main, pénètre dans la cupule creusée dans l'autre qui est horizontalement posée sur le sol, le mouvement circulaire alternatif produisant une sciure incandescente recueillie sur de l'étoupe ; le briquet à percussion composée de deux pierres, l'une venant frapper l'autre dont les éclats incandescents porte à ignition l'étoupe serrée contre elle (avec l'intensification des contacts villageois, le percuteur est généralement en fer). Cette dernière technique, qui revêtirait un caractère exceptionnel en Afrique, aurait même pu être, selon L. Demesse, propre et originale à certains pygmées nomadisant sur des sols pourvus de matériaux lithiques. Mais est-on sûr que d'autres populations habitant ces régions où l'emploi des baguettes paraît général, n'aient pas possédé elles aussi, hors de tout emprunt, le système de la pierre à feu.

La femme se charge de la cuisine et de l'approvisionnement en bois de chauffage. Lors de l'installation d'un nouveau campement elle aide à débroussailler l'emplacement choisi puis construit la hutte familiale pendant que son époux fabrique le lit en rondins souvent recouvert d'un rectangle d'écorce et le petit boucan pour fumer la viande. Parfois composée de plusieurs huttes réunies entre elles de manières diverses, l'habitation pygmée est habituellement plus ou moins oblongue, haute d'environ 1,50 mètre et munie d'une ouverture étroite et basse. L'armature est un remarquable entrelacs de tiges et baguettes recouvert de larges feuilles de phrynium, ce dôme de verdure rappelant

"une carapace d'écailles imbriquées". Entourée de lianes et renforcée de branchages, la hutte, construite en quelques heures, sera alors suffisamment solide et hermétique pour affronter les intempéries. En se rapprochant du monde vil-

lageois, les Pygmées tendent aujourd'hui à l'abandonner au profit de la case rectangulaire, modèle réduit de celle de leurs voisins. En feuilles, en écorce mais de plus en plus en pisé, cette habitation nouvelle est construite par l'homme, la femme n'intervenant que pour l'aider. La fabrication du bâton à fouiller peut incomber à l'homme mais lorsqu'il s'agit d'un simple bois apointé, c'est la femme qui taille cet instrument aratoire rudimentaire et l'utilise pour déterrer les ignames sauvages. Enfin, tâche exclusivement féminine : la confection de la hotte. Conique et surmontée d'une couronne d'arceaux, elle consiste en une vannerie de fibres de palmier rotin différemment calibrées. Retenue sur le dos à l'aide d'un bandeau frontal en liber, elle sert à transporter les produits de la collecte, le gibier ainsi que les objets ménagers quand le campement se déplace. Lors de voyages, l'homme, de son côté, porte son propre matériel : arc et sagaie à la main, hache sur l'épaule, sacoches autour du cou ou en bandoulière, filet de chasse sur le dos et retenu par une lanière de liber posée sur le front. Chaque famille conjugale connaît donc une division et une complémentarité sexuelles dans la production des biens matériels, leur transport mais aussi leur transmission; haches, sagaies, filets... sont dévolus en ligne masculine tandis que les femmes héritent des couteaux, machettes et autres objets domestiques.

La vie quotidienne.

Ilôt noyé dans la mouvance forestière, le campement niche à l'abri du vent et du soleil, sous la voûte des géants que les Pygmées n'abattent généralement pas. L'espace choisi est vierge d'arbres pourris et susceptibles de chuter lors des violents orages. Installées sur un sol tout juste débroussaillé et légèrement en pente afin d'éviter la stagnation des eaux durant la saison des pluies, les huttes, souvent disposées en cercle, regardent habituellement vers une partie centrale de faible superficie où s'élève parfois un abri communautaire. Caressées par les lianes, menacées par quelques branchages, elles s'adossent à l'épaisseur des fourrés où s'ouvrent imperceptiblement des sentes sinueuses menant au ruisseau, au village ou aux campements voisins. Ce n'est qu'en butant sur ce "minuscule espace humanisé pour un temps soustrait à la forêt", que l'on découvre dômes de feuillages et fumées bleutées jusqu'au dernier moment cachés dans cet univers végétal éternellement vert. Affabulations semble-t-il, que ces récits de voyages selon lesquels les Pygmées auraient pour demeure cavernes et arbres !

Le campement s'éveille avec l'aube, les bûches encore rougeoyantes sont bienvenues pour lutter contre une fraîcheur toute relative mais profondément ressentie par les Pygmées qui sont plutôt frileux. Femmes et jeunes filles

profitent de la corvée d'eau pour faire leur toilette au marigot tandis que les hommes vont un peu plus loin sur la rive. Si les enfants se baignent et s'amuse-
sent dans les cours d'eau, les adultes ne sont guère attirés cependant par le milieu aquatique qu'ils utilisent peu (faible importance de la pêche, utilisation irrégulière de l'eau pour retirer l'acide cyanhydrique du manioc...) et les vieux notamment, ne se lavent qu'épisodiquement. La femme fait réchauffer les restes éventuels du dîner de la veille complétés ou remplacés s'il y a lieu par un peu de viande boucanée, des tubercules, bananes ou épis de maïs cuits dans la braise. Les déchets, jetés derrière les huttes, sont immédiatement flairés par ces petits chiens éfflanqués que comporte tout campement. L'homme prépare, inspecte son matériel de chasse sous l'oeil attentif de ses fils et aidés par les plus âgés d'entre eux ; les jeunes filles balayent l'emplacement familial avec des touffes de feuillages. Le départ en forêt n'intervient qu'après évaporation de la rosée, lorsque le soleil commence à réchauffer le sous-bois. S'il pleut, tous restent confinés sous leurs huttes, cherchant chaleur auprès de feux de bois mouillé. Quand la fraîcheur tarde à disparaître, l'attente peut durer jusqu'à une heure avancée de la matinée, chacun vaquant alors à ses occupations respectives : fabrication de ficelle, réparation de l'outillage, vannerie... Une fois la végétation un peu asséchée, hommes et femmes, en deux groupes distincts, quittent le campement. Ils y laissent les vieillards et quelques autres parents chargés de s'occuper des nouveaux-nés, les mères emmenant généralement avec elles leurs enfants en bas-âge, à cheval sur leur hanche et coincés dans la sangle de peau portée en bandoulière. Tous s'enfoncent rapidement sur ces étroits sentiers jalonnés de pièges, d'anciens foyers en forme d'étoile et de repères faits de branches cassées ou de troncs incisés. Dans la forêt riveraine de l'Oubangui, il est aussi fréquent de rencontrer des parterres de copeaux de bois, vestiges de la fabrication de pirogues ensuite halées sur de menus rondins placés en travers des sentiers conduisant à la lisière forestière et aux villages de pêcheurs. Les cours d'eau rencontrés en cours de chemin sont passés à gué et s'ils sont trop profonds, à l'aide de petites pirogues de facture grossière ou de troncs d'arbres faisant office de ponts. Les femmes collectent, la hotte sur le dos ou parfois négligemment posée sur le côté tant qu'elle est vide ; les porteurs de filets se perdent dans les magnifiques spires de leur lourd chargement, gênés dans leur progression par les chiens tout excités qui se font marcher sur les pattes. Tintements des clochettes, yodels, cris de chasse, bruissement des feuilles, coups secs des haches et des machettes viennent rompre l'étrange mélodie de la forêt, composée de stridulations, gazouillis, piailllements et hurlements variant selon les heures du jour et de la nuit. Les jours où il n'y a pas de chasse au filet ou, comme chez les archers principalement, seuls les hommes s'en vont déb-
busquer le gibier, les femmes partent ensemble collecter en forêt.

Aujourd'hui cependant, de nombreux pygmées prennent davantage, à l'aube, la direction du village et de ses plantations que celle du sous-bois. Pour

de modestes contreparties, les hommes travaillent la matinée entière au service des villageois tandis que leurs femmes fournissent divers travaux aux épouses de ces derniers. Les plus absorbés par le monde villageois flânent régulièrement l'après-midi sous les auvents des cases, attendant rétributions, désireux d'acquérir de l'alcool et toujours à la merci de tâches domestiques exigées par leurs "patrons". Cette promiscuité voit aussi l'incursion fréquente des villageois au campement de "leurs" pygmées. Curieux, paternels et protecteurs ils y passent quelques instants mais leurs visites consistent souvent en plaintes et remontrances à propos de vols, de travaux mal faits ou non effectués et pour lesquels des avances ont été versées. Palabres et insultes s'ensuivent, des huttes endommagées témoignent du mécontentement et de la vengeance, des biens sont emportés en gage. Des bagarres peuvent éclater, n'entraînant que rarement la mort mais rappelant les embuscades que les Pygmées tendaient jadis aux villageois après l'attaque de leurs campements par ces derniers.

Au retour de la chasse, paroles et yodels signalent au campement l'approche de la petite colonne. Si les battues ont été fructueuses, l'émulation est grande et les gens restés au campement félicitent les chasseurs, exprimant leur joie en frappant des mains leurs bras croisés sur la poitrine. Le gibier, ramené dans les hottes et dont le partage a suscité controverses dès sa capture, est immédiatement dépecé. Malgré l'existence de règles régissant la répartition de la viande, les discussions vont bon train, un tel assurant qu'il a vu ou blessé l'animal le premier, tel autre avançant qu'il s'est jetté dans son filet avant d'être pris dans celui du voisin... Les chiens rôdent et aboient, le museau ensanglanté par quelques morceaux dérobés. Les femmes racontent la chasse, décrivant l'attitude valeureuse de certains, la maladresse d'autres, provoquant alors rires et moqueries. De la viande peut être réservée pour les villageois, mais si le butin est limité, les Pygmées ne se gêneront pas pour confesser tristement qu'ils sont rentrés bredouilles ! Lorsqu'un villageois assiste au partage ou qu'à plus forte raison il a prêté un filet (Ngobaka, Isongo ou Ngando de Centrafrique par exemple pratiquent la chasse et possèdent des filets), l'affrontement est quasiment inévitable, la fixation de son dû nécessite des discussions longues et passionnées. Une fois la distribution achevée, les filets qui ont été précédemment déroulés, sont contrôlés puis pliés et accrochés aux huttes ou déposés près de leurs entrées. Les sagaies, pointes en l'air, sont appuyées contre leurs parois. C'est alors le moment de la baignade s'il fait particulièrement chaud ou de la douce somnolence pour les plus fatigués. Le tabac est apprécié, la pipe oubliée ou le moindre mégot abandonné sont vite récupérés par les plus jeunes. Les bobines de fil s'allongent, les surliures des haches sont renforcées, les écorces battues... mais les adultes

délaissent souvent leurs ouvrages pour jouer avec les enfants : jeux de fil-
celles, mimes, jet de sagaies sur un fruit fixé au bout d'une liane qui balan-
ce... Des discussions s'instaurent, auxquelles participent pleinement les fem-
mes qui influent largement sur les décisions ; des commentaires accompagnent les
nouvelles apportées par des parents en villégiature dans le campement. Tout en
conversant, les femmes puisent dans les hottes la collecte du jour, pilent les
noix de palme, hachent les feuilles sauvages ou découpent les champignons.
Excepté la viande quelquefois boucanée et des provisions d'amandes, les réserves
de nourriture sont inexistantes ; est consommé ce qui a été chassé et collecté
durant la journée. Les femmes préparent ainsi le dîner que chaque famille prend
devant sa hutte. Plus copieux que le repas du matin ou les subsistances grignotées
par la suite, il consiste habituellement en un ragoût de viande et d'éléments
végétaux cuits à l'étouffée dans un canari couvert d'une feuille de phrynium.
L'image des Pygmées dévorant la chair crue est aussi fantaisiste que celle de
leur vie arboricole. Ils font cuire la plupart de leurs aliments et leur rôle
"d'êtres civilisateurs" dans les mythes villageois repose d'ailleurs en partie
sur leur pratique de la cuisson. Vers 18h30, la nuit tombe sur le campement ;
des flammèches de copal embrasé viennent parfois animer la pénombre. Tous ga-
gnent leurs huttes, seuls quelques hommes et des adolescents poursuivent leur con-
versation autour d'un feu. Certains s'endorment dehors à la chaleur du foyer ;
ils choisissent pour literie leurs filets ou des feuilles de phrynium, un rondin
en guise d'oreiller. Mimes et conteurs interviennent souvent à la veillée tandis
que d'autres soirs chants et danses montent vers la forêt ; simples divertisse-
ments ou rituels envers le monde surnaturel, ils peuvent durer tard et se répé-
ter plusieurs soirs de suite comme lors des grands molimos ou des festivités
clôturant les chasses à l'éléphant.

La collecte

Mode d'obtention de nombreuses matières premières, des plantes médicinales ou d'utilisation magico-religieuse, la collecte fournit aussi la majeure partie de l'alimentation lorsque les campements sont éloignés des villages et des produits de leurs plantations. Activité principalement féminine en ce qui concerne l'acquisition des subsistances, elle est plus individuelle que collective, exigeant rarement coopération lors de la prédation et n'entraînant habituellement partage qu'au sein du groupe conjugal. Malgré des variations saisonnières, les Pygmées trouvent toujours en forêt une nourriture suffisamment abondante et relativement variée. Un couple qui voyage seul durant plusieurs jours pour rendre visite à un campement éloigné, peut emporter des provisions de viande fumée ou de manioc mais est assuré de se nourrir des feuilles, fruits ou chenilles collectées en cours de chemin ainsi que des athérures traquées par le chien puis assommées avec un gourdin ou transpercées à l'aide de la sagale. Les gens de la forêt ne sont donc pas condamnés à survivre et bénéficient, grâce à la collecte, d'une sécurité alimentaire qui n'exclut pas un équilibre nutritionnel (apport glucidique du miel, lipidique des amandes et des noix de palme, protidique des chenilles et des feuilles...) aujourd'hui menacé par le recul des activités de prédation et l'absorption croissante de manioc fourni par les villageois. Bien que limité, ils disposent en outre d'un choix alimentaire rendu possible par la variété des nourritures que leur offre la forêt. Si des produits sont spécifiques à une période de l'année, d'autres comprennent plusieurs espèces trouvables en des temps différents, quelques unes pouvant l'être plusieurs fois par an. Toutefois, si dans la forêt itourienne par exemple, les fruits arrivent surtout à maturité en janvier-février et sont alors facilement disponibles, ils sont plus rares durant le reste de l'année et leur collecte requiert davantage de temps, d'effort et de recherche.

Ainsi, en dépit d'une certaine diversité, la contrainte du milieu est forte et la marque des saisons s'inscrit nettement dans le régime alimentaire. A tel moment, certains aliments entrent presque quotidiennement dans la composition des repas, les constituant même parfois dans leur totalité, pour disparaître ensuite jusqu'à l'année suivante. Certains jours de saison sèche, les Pygmées se gavent de miel tandis que pendant les pluies ils mangent beaucoup de champignons et font souvent des repas uniquement constitués de chenilles.

Outre les crabes et crevettes tirés de la vase et des cailloux des cours d'eau, la collecte fournit divers produits animaux : serpents, tortues, escargots, fourmis, termites, chenilles de papillons de nuit... Ces dernières récoltées de juillet à septembre, sont grandement appréciées et entrent pour une large part dans la nourriture animale consommée à cette époque. Les Pygmées aujourd'hui installés à proximité des villages abandonnent d'ailleurs momentanément leurs campements pour s'éloigner en forêt durant quelques semaines ; ils font alors une véritable "cure" de chenilles et en troquent auprès de ceux des villageois qui ne les collectent pas (il en est ainsi en Centrafrique des pêcheurs monzombo alors qu'au contraire leurs voisins isongo s'approvisionnent eux-mêmes en chenilles, quittant leurs villages pour s'installer provisoirement dans des campements en forêt). Les hommes contribuent souvent à l'acquisition des termites et des chenilles. En ce qui concerne les végétaux, ils vont couper les régimes de noix de palme en escaladant le tronc du palmier et grimpent épisodiquement aux arbres pour cueillir les fruits haut perchés. Si la première tâche présente une certaine régularité et leur incombe exclusivement, leur participation à la collecte de subsistances reste néanmoins aléatoire et ne fait généralement pas l'objet d'une organisation particulière. Les hommes ne quittent pas le campement en vue d'aller chercher fruits et champignons mais rapportent ceux trouvés au hasard de déplacements entrepris pour d'autres finalités. Ils les emballent dans des feuilles ligaturées au moyen d'une fibre végétale et poursuivent leurs pérégrinations ; s'ils sont abondants, ils peuvent être ramenés à pleins bras par les garçons qui rentrent précipitamment au campement ou sont placés dans d'éphémères hottes de lianes et de feuilles que les hommes fabriquent en quelques instants et portent sur le dos, retenues par une liane en guise de bandeau frontal. Cette part d'imprévu, d'incertitude, caractérise aussi l'alimentation lors des longs déplacements en forêt. Quand des chasseurs s'enfoncent dans la sylvie, loin du cercle des huttes, pour piéger plusieurs jours durant un troupeau d'éléphants, ils se nourrissent souvent au fur et à mesure de leurs découvertes, buvant la sève des lianes, mangeant à l'endroit même de leur collecte, fruits charnus, amandes et miel à l'état cru, tortues et escargots cuits sur la braise.

Les investigations féminines sont plus systématiques. Que ce soit durant leurs allers et venues aux alentours des filets ou lors de "sorties" spécifiques, les femmes ont pour souci essentiel d'amasser dans leurs hottes des produits de la forêt. Aidées de leurs filles, elles fouillent méthodiquement le sous-bois, inspectent chaque fourré, recherchent dans l'amas de verdure la tige grimpante qui révèle la présence souterraine d'une igname sauvage. Chacune opère pour elle-même, scrute une portion de sol, enveloppe sa récolte dans des feuilles de phrynium, en grignote quelque peu sur place et ramène le reste pour le dîner familial. Mais lorsqu'une d'entre elles trouve pa

exemple des champignons en abondance, elle appelle ses compagnes qui ne tardent pas alors à accourir et bénéficient ainsi de sa découverte.

Les femmes cueillent les fruits des plantes herbacées et des arbustes qui sont à la portée de leurs mains, tandis qu'elles ramassent à terre ceux tombés des grands arbres. Certains sont recherchés pour leur pulpe, d'autres pour leurs amandes (*Irvingia*, *Panda...*) consommées telles quelles ou grillées et parfois écrasées afin d'obtenir une pâte utilisée lors de la cuisson des aliments. Elles cueillent une à une à la main les feuilles comestibles, ramassent les champignons et déterrent les ignames à l'aide du bâton à fouiller qui disparaît désormais au profit de la machette.

Le choix des ressources collectées, le lieu et le moment de leur prédation ainsi que leur utilisation, illustrent la profonde connaissance qu'ont les Pygmées de leur milieu naturel. Élasticité, flexuosité, toxicité ou vertus thérapeutiques de certains végétaux, qualités gustatives d'autres, sont bien connues. Les villageois, qui estiment mais aussi craignent ces savoirs d'où peuvent naître de redoutables pouvoirs magiques, ont parfois recours aux pharmacopées des devins-guérisseurs pygmées les plus réputés. Ces connaissances spécifiques aux gens de la forêt peuvent s'inscrire d'ailleurs dans un vocabulaire botanique dont l'originalité, à l'identique de certains termes animaliers, incite à envisager l'existence d'une langue pygmée originelle. C'est ainsi que R. Letouzey a enregistré chez les Bibaya du Cameroun, 104 dénominations de plantes qui leur sont très probablement propres et ne se retrouvent semble-t-il dans aucune des langues des populations villageoises.

Le temps du miel

Effectuée en saison sèche, la collecte du miel est à divers titres remarquable parmi l'ensemble des activités de prédation et occupe une place exceptionnelle dans la vie des Pygmées. Le miel est produit par des melipones, petite hyménoptères dépourvus de dard et habitant fréquemment à proximité du sol, ainsi que par des abeilles de l'espèce *Apis Melifica* qui nichent haut dans les grands arbres. Celui des melipones, très liquide et aigrelet, est souvent recueilli par les femmes dans les termitières ou les anfractuosités des racines, tandis que celui des *Apis*, le plus prisé et le plus recherché, est descendu des ruches par les hommes.

Aliment d'une haute valeur nutritive, il fait le régal des gens de la forêt qui en sont très friands et son acquisition provoque toujours l'enthousiasme des campements. Également apprécié par les villageois, il constitue un produit de troc extrêmement valorisé. Pour le collecter, les Pygmées mettent en œuvre des techniques originales et témoignent à nouveau de leur remarquable observation de la nature. Ils distinguent plusieurs types d'hyménoptères connaissent leur anatomie, leurs modes de reproduction et expriment ce savoir dans un vocabulaire détaillé. Source de convoitise, objet de connaissances et de techniques étonnantes, le miel est aussi un symbole masculin et son évocation dans les contes et les mythes, renvoie aux rapports sexuels entre hommes et femmes. Sa collecte est la seule à être intimement liée au monde surnaturel et aux pratiques rituelles ; chants et danses spécifiques en sont toujours les prémices. L'époque enfin, où le miel est le plus abondant, le mois de Mai environ, correspond approximativement dans l'Ituri à un moment crucial pour la société pygmée. C'est alors, en effet, que chaque bande restaure sa cohésion et son harmonie, par dispersion chez les chasseurs au filet et regroupement chez les archers (il semble toutefois que le processus de fusion opéré chez ces derniers précède légèrement la pleine période du miel).

Le miel peut être découvert au hasard des déplacements quotidiens. Si un chasseur qui participe à une battue au filet décèle la présence d'une ruche il poursuit son action et regagne normalement le campement non sans avoir repéré les lieux avec précision, marquer au besoin l'arbre pour signaler sa découverte et bénéficier d'une prééminence dans son exploitation ; puis sans tarder, souvent le lendemain, il regagne le pied de l'arbre et, aidé de compagnons, grimpe chercher la précieuse aubaine. Il arrive aussi que le miel soit collecté dès après le repérage de la ruche. Il est bienvenu et constitue un délicieux repas consommé sur le champ par les hommes qui se

sont éloignées du campement pour chasser durant plusieurs jours le gros gibier. De même, lorsqu'une incursion en forêt a pour objectif principal de rechercher des nids, le miel est immédiatement recueilli, en partie dégusté sur place, le reste étant ramené au campement.

Si un chasseur en quête de singes ou d'écureuils peut repérer un nid au cou de son affût ou si certains arbres sont réputés être habituellement porteurs de miel, plusieurs indices permettent aussi aux Pygmées de deviner l'existence de ruches souvent imperceptibles du sol et perdues à 30 ou 40 mètres, parfois plus, dans la masse des feuillages. Le bourdonnement des abeilles volant autour du nid peut retenir leur attention mais il est généralement noyé dans l'intense rumeur forestière. Le comportement, les mœurs de certains habitants de la forêt à l'égard des hyménoptères peut également signaler la localisation d'une ruche. Tel insecte a pour caractéristique de tourner autour des trous abritant le miel de certaines *Melipones* tandis que l'oiseau indicateur, qui se nourrit presque exclusivement de miel et de larves d'abeilles, crie lorsqu'il a découvert une ruche, se tient dans ses environs mais s'en éloignerait même parfois pour attirer l'attention des collecteurs évoluant dans le voisinage et qu'il conduirait vers le bien espié en voletant d'arbre en arbre. Un autre procédé, décrit par L. Demesee, révèle encore davantage la profonde connaissance qu'ont les Pygmées de leur environnement naturel et leur capacité d'interprétation des phénomènes qu'ils y observent. Cette technique, extrêmement perspicace, consiste à examiner l'humus et les feuilles mortes ramassées au pied d'un arbre. La détection d'une forte proportion de débris de cadavres de faux-bourdon (insecte dont le corps est recouvert de chitine, substance imputrescible) indique que des mâles ont été tués par les ouvrières à la suite d'un vol nuptial et qu'une ruche où pond la nouvelle reine se cache donc dans l'arbre.

Mais en dépit de ces savoirs, le repérage des nids ne saurait être fructueux si les hommes n'entraient préalablement en contact avec le monde naturel, n'agissaient sur les forces qui animent la forêt par l'intermédiaire de chants et de danses propres à la collecte du miel et fréquemment interprétés durant la saison sèche. Les Aka dansent en cercle et se flagellent le corps, au rythme de leurs pas, avec des touffes de feuillage afin de chasser de leurs personnes et de leurs campements les esprits malveillants des ancêtres qui risqueraient d'annihiler leur don d'observation, de leur "fermer les yeux", compromettant ainsi toute chance de découvrir les abeilles.

Dans l'ascension vers la ruche, les Pygmées mettent en œuvre une technique d'escalade artificielle tout-à-fait remarquable. Excepté la hache, le matériel utilisé au cours du grimpage est fabriqué au pied même de l'arbre où

il sera d'ailleurs abandonné dès la collecte achevée. L'auteur de la découverte, aidé de quelques compagnons, choisit dans le sous-bois une liane particulièrement robuste, la coupe, puis la passe autour du tronc à gravir et noue ensemble ses extrémités. La hache coincée dans le creux de son épaule, il se glisse dans l'anneau végétal qu'il place au niveau de ses reins et entame l'ascension. Les pieds dans une encoche, appuyé sur l'anneau, il taille une nouvelle marche qu'il rejoint tout en faisant rapidement glisser la liane vers le haut, s'y adosse à nouveau, saisit la hache qu'il avait remis sur son épaule, et ainsi de suite... Tout en progressant, il entraîne avec lui, attaché à sa ceinture de rotin, un long câble fait de lianes très souples et qui pend jusqu'au sol. L'approche de la ruche est d'autant plus périlleuse que les abeilles attaquent parfois l'homme durant son escalade. Bien qu'accoutumé à leurs piqûres, il dévale le tronc avec agileté, se fait enlever les dards par ses compagnons puis reprend son ascension, dans la confiance d'un nouvel assaut. Arrivé devant le trou, il hisse au moyen du câble un brulôt que ses amis restés à terre ont préparé à partir du feu allumé au moyen d'un tison emporté à cet effet du campement. Soufflant sur ce paquet de braises, de bois vert et de feuilles de phrynium pour enfumer les abeilles, le grimpeur agrandit l'orifice avec sa hache puis y introduit son bras pour retirer les précieux rayons. Des charbons incandescents jaillissent pour s'abattre au pied de l'arbre où les individus n'ont d'attention que pour leur compagnon : cris, commentaires, conseils fusent dans sa direction. Le collecteur dépose le miel dans un panier confectionné au sol et qu'il a préalablement tiré à lui. Si la ruche est généreuse, la petite nacelle fait plusieurs voyages dans une atmosphère de liesse. D'après certains le premier rayon, dès son extraction, est lancé dans la forêt d'un geste solennel, en offrande à Dieu. Une bonne part du miel est dégusté sur place ; le reste, placé dans la boîte d'écorce, est ramené au campement où il sera consommé tel quel ou sous forme d'hydromel.

Les Pygmées disposent dans les divers étages de leur forêt d'une faune extrêmement riche et variée. Les frondaisons abritent une multitude d'oiseaux, les reptiles abondent (tortues, serpents, varans, crocodiles...) mais ce sont les mammifères qui constituent l'essentiel de la venaison. De nombreuses espèces cohabitent et la seule mention des principales d'entre elles révèle le large éventail de cette population animale ¹ :

Ordre des insectivores	: hérisson, potamogale.
" des rongeurs	: écureuils arboricoles, terrestres ou volants, rats, porcs-épics du type athérure principalement.
" des pholidotes	: pangolins.
" des hyraciens	: daman d'arbre.
" des carnivores	: civette, nandinie, genettes, mangoustes, ratel, serval, léopard.
" des artiodactyles	: céphalophes, hylochère, potamochère, bongo, okapi, buffle, hippopotames.
" des proboscidiens	: éléphant.
" des primates	: potto de Bosman, galagos, cercocèbes, cercopithèques, colobes, chimpanzé, gorille.

En forêt dense, les animaux présentent souvent des caractéristiques qui les différencient de leurs congénères vivant en zones de forêt claire ou de savane. Les crocodiles qui peuplent les marigots ou marécages sont plus petits, de même que les buffles qui sont de couleur rougeâtre et se déplacent la plupart du temps à 3 ou 4 alors qu'en terrain découvert les troupeaux atteignent plusieurs centaines de têtes. Les hippopotames ont fréquemment la taille d'un grand sanglier, sont moins grégaires et aquatiques, cherchant refuge, lorsqu'on les poursuit, dans l'épaisseur des fourrés. Quant aux éléphants, ils sont aussi plus petits, leurs défenses plus droites et plus courtes, habituellement dirigées vers le bas et ils possèdent la réputation d'être très agressifs.

L'exploitation de ces ressources animales présente d'importantes disparités. Si les céphalophes, et de moindre manière les potamochères, constituent les prises les plus coutumières, les éléphants et les gorilles sont par contre rarement chassés. Les singes qui abondent dans le couvert végétal et approchent souvent

¹ - R. MALBRANT : " Faune du Centre africain français ", Paris, Lechevalier, 1952
 - J. DORST, P. DANDELOT : " Guide des grands mammifères d'Afrique ", Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1972
 - F. PETTER, R. PUJOL : " Noms vernaculaires lissongo des Mammifères de la région de la Maboké ", Cahiers de la Maboké, t. I, fasc. 2, nov. 1963

les campements, sont relativement peu abattus. Cela peut provenir de contraintes technologiques, certains groupes pygmées ne possédant pas l'arc et utilisant peu l'arbalète, mais même chez ceux qui détiennent ces armes les singes ne semblent pas gibier très fréquent et sont souvent totems claniques, particulièrement le chimpanzé dont l'apparence mi-humaine explique en partie l'interdit alimentaire dont il est l'objet. Les hippopotames qui vagabondent la nuit à la recherche de racines et de fruits, les buffles aux charges imprévisibles et dangereuses, les bongos à l'ouïe excellente et qui se terrent pendant les heures chaudes au plus profond du sous-bois ne sont qu'exceptionnellement chassés. Les crocodiles sont capturés par les villageois, de même que les léopards, pris au piège avec l'aide éventuelle des pygmées; pour ainsi dire jamais chassés à la sagaie par ces derniers, craints pour leur ruse et leur silencieuse agileté, ces félins appartiennent à l'univers magico-religieux et constituent le totem le plus répandu dans l'Ituri. Les oiseaux sont également rarement tués.

Chaque animal possède des moeurs spécifiques et parfaitement connus des pygmées; certains présentent des comportements particulièrement curieux.

L'oiseau indicateur émet un appel original dès qu'il a découvert une ruche, alertant ainsi les hommes mais aussi le ratel qui, friand de miel, grimpe aux arbres, ouvre les ruches avec ses griffes et partage la délicieuse acquisition avec son guide. Le potto de Bosman qui descend rarement à terre et se déplace très lentement, dort toute la journée dans les feuillages denses, s'agrippant si fortement aux branches qu'il est fort difficile de le déloger. Les pangolins comptent parmi les plus étranges mammifères du monde; de forme allongée et recouverts d'écailles imbriquées, ils nagent avec aisance, se meuvent avec une extrême lenteur et grimpent aux arbres en s'aidant de leur queue préhensile.

Les pygmées témoignent d'exceptionnelles qualités de chasseur. A une grande acuité visuelle s'ajoute une ouïe très développée, atout fondamental lorsqu'on évolue en pleins fourrés où l'animal, masqué par un véritable écran de verdure, n'est perçu qu'au dernier instant, au moment même de le frapper de la sagaie ou de lui décocher une flèche. L'habileté et la maîtrise de soi dont le chasseur fait preuve lorsqu'il rampe sans le moindre bruit vers sa proie sont indissociables du courage stupéfiant qu'il manifeste quand celle-ci est un éléphant ou un gorille.

Mais ces talents, qui ne sont d'ailleurs pas également partagés par tous, ne sauraient être pleinement efficaces sans l'étonnant savoir éthologique sur lequel s'appuient les pygmées tout au long de la chasse, aussi bien pour détecter que pour pister, traquer et abattre le gibier.

L'indice le plus infime est décelé, immédiatement interprété en fonction des connaissances que le chasseur a accumulé dès son plus jeune âge au contact de ses aînés. Ces informations concernent l'insertion de la bête repérée dans le milieu forestier, ses terrains de parcours préférentiels, ses habitudes alimentaires, ses rythmes d'activité.

Le daman, arboricole et nocturne, vit dans les arbres creux ou dans les feuillages denses; restant caché durant la journée, il descend au crépuscule chercher sa nourriture. Pour déterminer le tronc qui mène à son refuge, les pygmées se repèrent aux cris très puissants qu'il pousse, semble-t-il, au moment de quitter puis de regagner son gîte. Le chasseur retourne en plein jour sur les lieux de la découverte et grimpe alors capturer l'animal endormi. Il arrive que le gibier soit préalablement localisé au cours d'un déplacement en forêt, durant les activités de collecte des femmes par exemple, mais lorsqu'il s'agit de le rechercher, le lieu de la prospection n'est pas choisi au hasard et les hommes quittent le campement en sachant déjà où ils auront le plus de chance de rencontrer l'animal désiré. Zone de prédilection de ce dernier où des chasses fructueuses ont pu être menées antérieurement. Les céphalophes, principalement nocturnes, passent la journée dans les endroits retirés, se cachant dans les broussailles épaisses. Les potamochères affectionnent les bas-fonds humides où ils aiment se vautrer dans la boue. Les gorilles somnolent dans les fourrés aux heures les plus chaudes et la sieste est propice pour les surprendre. Quant aux éléphants, les chasseurs les plus expérimentés connaissent les territoires qu'ils parcourent régulièrement, les étangs et marécages où ils vont se baigner et s'abreuver.

Tout en progressant à travers marigots et broussailles, les chasseurs scrutent le sol et la végétation. Des traces laissées par les animaux (empreintes, salive déposée sur les feuilles ou les écorces, excréments, tiges cassées et état plus ou moins desséchée de leur sève...), ils tirent des indications concernant leur identité, leur nombre, leur avance, l'endroit où ils se rendent.....

Après les avoir rejoints, les chasseurs, qui ne les verront bien souvent qu'au moment même de les attaquer, analysent les sons qu'ils émettent ou qui s'élèvent à leur proximité (grognements, craquements de branches, clapotis, cris d'oiseaux...) afin de les localiser précisément et de savoir ce qu'ils sont en train de faire.

Connaître les réactions d'une bête qui se sent menacée ou qui n'a été que superficiellement blessée permet d'anticiper, d'adopter l'attitude adéquate pour éviter sa charge qui peut être mortelle. L.DEMESSE qui a longuement suivi des chasses, rapporte à ce propos que lorsqu'un éléphant blessé se précipite sur son assaillant, celui-ci ne fuit pas. "Il court au contraire dans la direction d'où vient l'animal et obliquement par rapport à son trajet, de manière à sortir immédiatement de son vent. Dans un cas semblable, l'éléphant, parfois arrêté par l'odeur dont l'homme a momentanément imprégné le feuillage, s'immobilise à l'endroit où ce dernier vient de passer. Un carnivore, étant par instinct habitué à suivre des pistes, suivrait alors celle de son adversaire; herbivore, l'éléphant ne possède pas un tel instinct et seule une effluve portée par l'air peut le renseigner. C'est pourquoi, la trompe en l'air, fou de rage et de douleur, il ne franchit pas cette trace odorante, mais cherche à capter une nouvelle effluve qui ne risque pas de lui parvenir puisque l'homme est sorti de son vent".¹ Non seulement le chasseur, par sa ruse et sa bravoure, échappe au danger mais il profite que le pachyderme soit désarmé pour l'approcher à nouveau et lui catapulte une seconde sagaie !

Les pygmées révèlent encore leur sens aigu de l'observation dans les imitations de maints reptiles, mammifères et oiseaux dont ils simulent les comportements et les cris.² Ces mimes peuvent être de simples divertissements en compagnie des enfants qui apprennent ainsi à mieux connaître une faune qui leur est encore souvent étrangère. Mais ils interviennent également au cours de rituels liés aux activités de chasse durant lesquelles ils sont aussi utilisés comme leurres. Imitant leurs cris, habituellement sans l'aide d'aucun objet, le chasseur appelle ainsi différentes espèces d'antilopes et de céphalophe les potamochères, les singes, la maman gorille qui a cru entendre son petit.... Pour alerter les céphalophes il pince ses narines et émet leurs bêlements nasalisés tandis qu'il souffle dans ses mains réunies en conque pour capter l'attention des singes. Lorsque, trompé, un animal se présente à portée de tir,

¹ - ibid, pp. 140 - 141

La mention, la description de ce stratagème figurent également dans un récit de littérature orale que nous avons recueilli auprès de MBONZO, chef d'un campement Aka proche de Mongoumba. Ce texte a été transcrit et traduit par J.M.C. THOMAS.

Le vieillard conte une chasse à l'éléphant. L'animal a été blessé et s'enfuit. Les chasseurs le poursuivent, espérant que la blessure empire et le contraigne à abandonner sa course. Il s'arrête en effet, mais reprend soudainement la lutte qui l'oppose au " maître " de la chasse ; il charge ce dernier qui se sent alors dangereusement talonner :

" é di Kòng' dá lekélá nzòkú à tiáma kà

Hé ! la sagaie a dominé l'éléphant, il a dû s'arrêter !

óKa òvî KíáKá bôvî páé

Allons ! Tu avais dit que tu étais un homme (dit le chasseur à l'éléphant)
yí bó abí búní yá tè

Lui répond : " Bon, eh bien approchez donc un peu ! "

yí bó búní yá tè búní pá tè

Il dit : " Venez donc ici ! Découvrez vous ! "

nà di. sídí Kamba di bîKí ngóní

A ce moment-là, l'éléphant charge ;

à di yá ndé nà-di. sí-dí

il charge juste à ce moment-là

á yá ngóní nà - di. sí - dí

c'est à ce moment précis qu'il charge

nà mú - ndáí , nà mú - ndá yí ndé nà - mà. bîKí

Je l'ai porté ! Je l'ai porté vraiment sur le dos !

bùembò búá mú - ponda ndé - ng'

La trompe de l'éléphant s'est abattue sur moi.

à à à ... búsí nîí vá, búsí nîí vî

Ah ! Nous voici ici, puis nous voilà là-bas

búsí nîí vî (x2), amí ò

Nous voici là-bas et là encore ! J'ai trouvé un adversaire !

nà mú - bím̃bá t̃mbíá b́o

J'en ai la respiration coupée. Ça ne peut pas durer

nà Kabì yí gbìlì

Il faut que je trouve une ruse !

àbì dî a batelâ nî dî.sí - dî.ní

Comme il se maintient dans mon sillage

nà mú - mbalana nîi

Je vais me détourner de lui. (le chasseur fait un écart, se jette sur le coté, l'éléphant qui charge continue tout droit)

am̃ ndé ng̃ mbusa

Je suis maintenant derrière (l'éléphant)

̃ṽ dî - benga tî ndé KpoKpo

Tu es en train de poursuivre le vent !

tâ m̃ ndé tē

Regarde, je suis ici ! "

2. - Diverses imitations de cris d'animaux sont présentées dans un disque 33 t.p.m., réalisé en collaboration avec B. SURUGUE et consacré aux activités de chasse et de collecte chez les pygmées Aka (à paraître fin 1977, collection " Tradition Orale ", ORSTOM - SELAF). Les mimes concernent les animaux suivants :

- b̀o. yàwè / mà. yàwè : éléphant (terme générique)

- s̀umbù / bà. s̀umbù : chimpanzé

- ngb̀m̀ / bà. ngb̀m̀ : céphalophe à bande dorsale noire
(cephalophus dorsalis)

- ngùia / bà. ngùia : potamochère

- èmb̀ongó / b̀emb̀ongó : vieux léopard

- ngò / bà. ngò : léopard

- ngilì / bà. ngilì : vieux gorille

- mò. s̀omé / mè. s̀omé : céphalophe à fesses noires (cephalophus callipygus - identification en cours de contrôle).

b̀emba / bà. b̀emba : céphalophe à dos jaune (cephalophus sylvicultor)

- ndílé / bà. ndílé : génette
- KòKélé / bà. KòKélé : crocodile de forêt
- mò. mbembè / mè. mbembè : oiseau sp. (identification en cours)
- Kàlà / bà Kàlà : calao à cuisses blanches
- mà. nzembè / mè. nzembè : oiseau sp. (identification en cours)
- dì. Kímí / mà. Kímí : pintade

Outre ces imitations, le disque comporte deux chants de chasse
(è. sà ; è.Kùngù), l'enregistrement d'une chasse à la sagaie,
du chant sp. mò.bándì qui précède la collecte du miel et la col-
lecte.elle-même.

le chasseur propulse sa sagaie ou tire une flèche. Pendant la chasse au filet des rabatteurs agitent des touffes de feuillage pour imiter le bruit des céphalophes débusqués et prenant la fuite; ceux encore terrés sous les vieilles souches ou au coeur des fourrés, s'échappent en direction de leurs imaginaires compagnons et tombent en pleine course sous le coup des sagaies ou vont s'empêtrer dans les filets.

Qualités physiques, ingéniosité, intrépidité, savoir éthologique ne suffisent pas toutefois pour qu'une chasse soit fructueuse. Toute activité cynégétique est profondément imprégnée de magie et de rituels. L'action sur le monde surnaturel, l'obtention de la bienveillance des forces qui l'animent sont impérieuses pour la réussite d'une expédition. Ce recours à de telles pratiques semble encore plus abondant chez les archers que chez les chasseurs au filet; cette prévalence, ce travail idéologique plus intense ne seraient-ils pas liés à une efficacité inférieure de la chasse à l'arc dans sa forme quotidienne, à des difficultés plus grandes pour s'approvisionner en viande.

Comme pour le miel, certains prétendent que les pygmées offrent en remerciements à leur Dieu un morceau du gibier tué. Le panthéon pygmée garde encore des secrets et l'affirmation de la croyance en une divinité unique, par d'anciens voyageurs dont les convictions religieuses les incitaient à prêcher la véracité d'un monothéisme qu'ils retrouvaient au "berceau de l'humanité", laisse circonspect.

Devant une telle ferveur, le R.P. Trilles donne d'ailleurs les pygmées en exemple à ses concitoyens : "Combien de "baptisés", d'enfants de Dieu, pourraient prendre une utile leçon de cet humble enfant des bois !".¹

Tout ce qui concerne la chasse est néanmoins marqué de connotations magico-religieuses. L'équipement, les armes ne sont pas de simples outils : l'homme fixe à son arc les feuilles préférées du gibier ou des morceaux de bois détachés des troncs contre lesquels les céphalophes affûtent leurs cornes; le filet est humanisé, possède une "tête" et un "anus", les mailles sont ses "yeux"². Le chasseur porte des amulettes et pour accroître sa clairvoyance, il s'enduit parfois le corps d'un onguent à base de coeur, de cervelle et d'yeux d'un gibier grandement convoité.³ Ces actes, ces fétiches favorisent les captures, renforcent les capacités du chasseur et le protègent lors des expéditions périlleuses. La veille d'un départ en forêt pour pister éléphants et gorilles ou lorsque des chasses infructueuses se répètent, chants et danses animent le campement.

Les vivants se concilient ainsi les esprits qui hantent la forêt et s'informent auprès d'eux sur la stratégie la plus favorable pour la chasse à venir. Le feu devient miroir pour le devin qui y perçoit les événements du lendemain. Durant la danse des esprits des morts, il entre en forêt et appelle les mânes en frappant d'une main sur l'autre placée en cornet, une feuille intercalée faisant éventuellement office de membrane pour amplifier la résonance.⁴ Les esprits répondent de même, viennent danser devant les huttes, demandent aux chasseurs leurs souhaits et les éclairent sur l'endroit à prospecter, les sentiers à emprunter, les animaux qu'ils rencontreront.....

Avant une battue ou à la suite de successifs retours bredouilles, les chasseurs peuvent également laisser les filets sur le terrain de chasse, accrochés à des arbustes, recouverts de feuillages afin que les esprits les visitent et leur confèrent efficacité.⁵ Le matin, avant de s'enfoncer dans le sous-bois, certains bambuti soufflent dans un sifflet et agitent les bras dans la direction où ils désirent voir s'éloigner les nuages qui menacent; d'autres allument un petit feu au sortir du camp pour attirer l'attention des esprits, bénéficier de la protection de la forêt tandis que les Aka poursuivent leur caractéristique battement de mains durant la chasse. Mais c'est sans doute dans le piégeage qu'apparaît le mieux l'intime fusion du profane et du rituel. La pose des pièges ne saurait être fructueuse sans le respect des rites et obligations qui l'accompagnent. En jouant de l'arc musical, instrument millénaire peut être antérieur à la naissance de l'arc de chasse ou de guerre, le chasseur communique avec le monde surnaturel, incitant les esprits satisfaits à alimenter ses pièges de nombreux gibiers.

Pièges, arbalète, arc, filet et sagaie, composent la panoplie des chasseurs pygmées. Ces instruments ne figurent pas tous cependant, dans le dispositif technologique de chaque groupe ou y tiennent, pour le moins, des places différentes. L'arc n'est pas utilisé par les Babingas mais joue un rôle primordial chez certains bambuti. Si parmi ces derniers, des chasseurs au filet ont aussi recours à cet arme, ce n'est qu'accessoirement et sans la virtuosité de leurs congénères archers. L'emploi de la sagaie est très répandu mais il semble ignoré de quelques bandes itouriennes. Enfin, les pièges à gros gibier (fosse, épieu fixé à un arbre et dont la chute est déclenchée par le passage de l'animal) ne sont construits que par les villageois; les Pygmées peuvent éventuellement les aider mais ils affrontent, pour leur part, gorilles, léopards ou éléphants munis de leur seule sagaie.

¹ - ibid., p. 142

² - Les AKa de la région de Mongoumba nomment " anus " (nɛ́bɔ́ / mà. nɛ́bɔ́) le début du filet lorsqu'on le déroule ainsi que l'endroit à partir duquel les chasseurs, séparés en deux files, commencent à poser les deux premiers filets, jalons initiaux des arcs de cercle destinés à clore une zone de végétation d'où ils débusqueront l'éventuel gibier (il est à noter que certains trouvent cependant cette expression grossière). La " tête " (mò. sókò / mè. sókò) désigne les dernières mailles qui sont déroulées ainsi que le point de jonction des deux derniers filets à être posés et qui viennent fermer le dispositif.



La maille du filet a pour nom : " oeil " (disɔ́ / misɔ́)

³ - Cette pratique appelée " anjo " dans le district de l'Epulu (Ituri) est rapportée par TURNBULL.

Un rituel de type comparable intervient chez les AKa. Avant de partir à la chasse, ils se lavent parfois le corps à l'aide d'une eau où ont trempé diverses écorces, notamment celle du mò. ngènza (mè. ngènza) arbre de très grande taille pour l'instant non identifié.

Les gibiers sont ainsi nombreux à être capturés, car ils se trouvent attirés vers le chasseur qu'il leur est impossible de voir approcher.

⁴ - Ce procédé de communication avec les esprits animaux ou humains est appelé vágó / mà. vágó. Destiné à les alerter afin de bénéficier de leur assistance bienveillante, il peut advenir en maintes occasions : rituels, chasses, situations dangereuses...

Ainsi, lorsque le chasseur évite la charge d'un éléphant, il appelle les esprits afin qu'ils l'aident à achever l'animal furieux.

⁵ - Les AKa de Mongoumba cassent ainsi des troncs d'arbustes sur lesquels ils accrochent les filets de chasse qu'ils recouvrent de feuillages afin de les protéger d'une pluie éventuelle. Ce dispositif porte le nom de mò. Kàndò / mè. Kàndò.

Les chasseurs le mettent en oeuvre lorsqu'ils terminent leurs battues tard le soir et que, fatigués, ils sont éloignés du campement. Les filets sont récupérés le lendemain matin. Mais ils sont aussi laissés en forêt après une chasse ou une période de chasse infructueuses ; les esprits peuvent alors les visiter pour ranimer leur force attractive sur le gibier.

Il leur arrive de chasser au fusil mais l'arme leur appartient rarement; elle leur est prêtée par des villageois qui sont ainsi assurés de s'approvisionner en venaison. En effet, étant donné leur adresse, toute cartouche atteint généralement son but et lorsqu'un Pygmée prétend en avoir perdu une, il est probable qu'il l'ait utilisée à son propre compte, ce qui ne va pas sans passionnés et interminables palabres ! Généralement limité, l'emploi du fusil a toutefois provoqué dans quelques régions la régression d'espèces animales comme les céphalophes, les potamochères...

Les armes ne sont pas toujours nécessaires; certains animaux sont en effet attrapés à la main. Le pangolin est saisi avec précaution par crainte de ses écailles, le potto de Bosman est délogé de son gîte par le grimpeur. La plupart des captures à la main sont inopinées, intervenant au gré des incursions quotidiennes en forêt. Elles sont souvent effectuées par les femmes mais surtout les enfants qui aiment à tirer lézards et varans des anfractuosités où ils se réfugient.

Les instruments qui constituent l'équipement cynégétique des Pygmées sont utilisés dans le cadre de diverses techniques de chasse. Ces techniques mettent en oeuvre une coopération plus ou moins large des individus. Certaines viennent jalonner ce "continuum" qui s'étend de la pose individuelle des pièges, par exemple, aux grandes battues collectives à l'arc ou au filet. Des instruments sont liés à des formes de chasses exclusivement individuelles, d'autres s'inscrivent dans toute une gamme de techniques, tant individuelles que collectives; un seul enfin intervient uniquement au cours d'activités collectives où le degré de coopération comporte cependant de sensibles nuances.

INSTRUMENT	TYPE DE TECHNIQUE
pièges	individuelle
arbalète	""
sagaie	individuelle - collective
arc	"" ""
filet	collective

L'emploi d'un instrument dans le cadre d'une technique donnée est conditionné par ses caractéristiques propres et les possibilités qu'il offre ainsi que par certaines contraintes de l'environnement naturel (nature du gibier, variations saisonnières...) et/ou du milieu social (identité du chasseur, situations sociales spécifiques...).

.../...

La pose et la surveillance des pièges généralement destinés aux rongeurs, petits carnivores ou céphalophes peuvent être effectuées par un seul individu. Les singes sont abattus à l'arc ou à l'arbalète, exceptionnellement à l'aide de la sagaie lorsque de manière habituellement fortuite ils sont rencontrés à terre.

Les potamochères sont rarement capturés au moyen de filets; ils s'enfuient avant que le dispositif soit mis en place et si par hasard, ils se laissent encercler, il y a toute chance qu'avec la puissance qu'ils déploient en pleine course, ils endommagent grandement les filets et passent à travers s'ils ne sont pas immédiatement tués. C'est pourquoi, lorsque l'un d'entre eux est débusqué au cours d'une battue et qu'il n'a pas été mortellement touché d'un coup de sagaie avant d'atteindre les filets, les chasseurs ont coutume de baisser celui vers lequel il se dirige tout en tentant de le blesser au passage.

Le piègeage a surtout cours pendant la saison des pluies, lorsque les traces laissées sur le sol par les animaux sont facilement discernables tandis que la pluie tend à dissiper rapidement les effluves du piègeur.

Comme le signale en outre S. Bahuchet, plusieurs fruits utilisés en guise d'appât sont disponibles en cette période, de fin mai à début octobre (fruits de *Strombosia Glaucescens*, *Ongokéa Gore*, graines de *Blighia* sp.).

Durant cette époque par contre, les filets ne sont guère déployés en forêt car la pluie leur est néfaste.

Chez les archers Bambuti, la chasse individuelle à l'effût est surtout l'apanage des vieux qui ne disposent plus des capacités physiques requises pour traquer le gibier. Elle est aussi pratiquée par le chef de famille qui voyage en forêt avec les siens alors que chez les Aka, dans la même situation, la chasse individuelle à la sagaie apparaît fréquemment.

Certaines formes de chasse comme celle du gros gibier où les grandes battues collectives à l'arc ou au filet n'interviennent qu'occasionnellement.

Les grandes battues se déroulent à un moment de la saison sèche, chaque année ou selon une périodicité plus espacée. Elles sont sans aucun doute vectrices de cohésion et solidarité mais les entités humaines qu'elles mettent en jeu sont souvent insuffisamment connues, notamment chez ceux des chasseurs au filet de l'ouest de l'Oubangui qui les pratiquent. Quelle est la parenté des campements, les limites des groupes qui y participent ? De plus, si ces types de chasse possèdent des effets sociaux évidents, leurs liens avec d'éventuelles déterminations du milieu naturel ou du monde villageois par exemple, restent à définir.

.../...

INSTRUMENT	TYPE DE TECHNIQUE				PARTICIPATION		GIBIER
	individuelle	coopération restreinte	coopération campement	coopération inter-campement	masculine - féminine		
pièges	+				+		rongeurs, petits carnivores céphalophes
arbalète	+				+		oiseaux, singes, écureuils, céphalophes
sagaie	+				+		rats, athérure, petits carnivores, céphalophes
		+			+		—
		+			+	+	rats, athérure, petits carnivores
→			+		+		céphalophes, potamochère hylochère, bongo, buffle, hippopotame, gorille, éléphant
				+	+		bongo, buffle, hippopotame, gorille, éléphant
arc	+				+		oiseaux, singes, rongeurs, petits carnivores, céphalophes
→			+		+		céphalophes
				+	+	+	—
filet →			+		+	+	—
				+	+	+	—

183

Menées à une époque où la moindre incursion à travers une végétation plus sèche risque d'être bruyante et de résonner davantage sous la voûte forestière, alertant ainsi la population animale, ces battues s'avèrent peut-être plus efficaces dans la mesure où le nombre élevé de leurs participants (et donc des filets dans le cas des groupes en utilisant) permet d'encercler de larges superficies, atténuant ainsi la fuite du gibier.

Selon les Aka qui, il est vrai, chassent souvent dans une forêt dégradée plus sensible aux variations climatiques, la pose des quelques filets coutumiers s'avère délicate et peu fructueuse au plus fort de la saison sèche.

Par ailleurs, si la faune ne varie guère quantitativement durant cette période, son mode d'occupation de la forêt ne présente-t-il pas cependant des différences. Les animaux, ou certaines espèces du moins, ne sont-ils pas alors moins disséminés, davantage concentrés dans les zones les plus humides avant de retrouver une dispersion maxima avec les premières pluies. Le regroupement des chasseurs, la fusion passagère des campements correspondraient ainsi à des déplacements momentanés du gibier, et assureraient une exploitation plus efficace des potentialités en venaison, mais aussi plus égalitaire car, dans ces conditions, tous ont accès ensemble à ces terrains passagèrement plus giboyeux.

L'installation grandissante et de plus en plus permanente des Pygmées à la lisière forestière, leur intégration à l'économie villageoise deviennent difficilement compatibles avec l'organisation de telles chasses. Les besoins villageois en main d'œuvre sont en effet importants durant la saison sèche. Les Pygmées participent à la récolte du café, au débroussement et défrichage de plantations; ceux liés aux Monzombo pêchent aussi pour ces derniers qui leur prêtent de petits filets qu'ils vont tendre dans les rivières de forêt.

A côté de ces techniques qui revêtent un caractère exceptionnel, d'autres, reposant sur des instruments divers, sont dominantes au sens où elles interviennent presque quotidiennement et réclament une coopération plus ou moins étendue (nombre des chasseurs, participation de la population féminine...) à l'intérieur des campements dont elles contribuent à définir la taille. Ces techniques sont indiquées par une flèche sur le tableau ci-joint.

Selon les groupes bambuti, la technique dominante est la traque à l'arc réunissant 5, 6 hommes ou la battue au filet que l'on retrouve chez les Babingas bien que pour les Baka il s'agisse de la chasse à la sagaie conduite par quelques hommes.

.../...

Vu le nombre de ses participants et la contribution des femmes et des enfants, la battue au filet est le type de chasse dominante exigeant la coopération la plus étendue.

Tout essai de typologie comporte des risques de simplification; ceci est particulièrement vrai chez les Pygmées où les activités cynégétiques ne sont jamais exemptes d'une part de souplesse, alliée de l'imprévu et déjà observée dans d'autres domaines. Ainsi, la chasse collective à la sagaie est le propre des hommes mais si des femmes sont en train de collecter non loin de la troupe des chasseurs, elles pourront aider à débusquer le gibier ou à le rabattre vers les fers meurtriers. Lorsqu'un campement ne dispose pas momentanément d'assez d'hommes pour mener dans de bonnes conditions les chasses quotidiennes, des membres de camps voisins peuvent se joindre à eux. Cette possibilité permanente d'émarger au coutumier est inhérente au rapport que les Pygmées entretiennent avec leur milieu naturel. Elle fait partie et renforce leurs capacités d'adaptation à un environnement sur lequel ils n'exercent qu'un faible contrôle. La souplesse qui agit au niveau de l'organisation des chasses participe aussi de leur déroulement et de leur dénouement. Si les chasseurs, armés de sagaies, quittent le campement avec pour objectif de capturer des potamochères dans un endroit préalablement choisi en fonction de leurs informations, ils dépendent toujours de rencontres imprévisibles qui viendront modifier, voire même bouleverser leur programme et le menu envisagés. Le poids de l'aléatoire dans la conduite des activités et la détermination des nourritures acquises ressort d'ailleurs de traditions orales biaká concernant les activités cynégétiques. Le chant èsà, par exemple, interprété lors d'une danse au cours de laquelle le féticheur recherche la bienveillance des esprits des morts, évoque les chasseurs qui, ratissant les fourrés dans l'espoir de déloger quelques gracieux céphalophes, tombent sur une petite colonie de magnifiques tortues charnues dont ils feront un délicieux repas. Le chant èkùngù qui retrace le repérage, l'approche puis la capture du maléfique hibou (èkùngù, bè.kùngù), s'achève sur la description des chasseurs collectant le miel d'une ruche repérée sur le chemin du retour au campement.

Il faut remarquer, par ailleurs, que le gibier répertorié dans le tableau est celui le plus fréquemment capturé à l'aide de l'instrument et du type de technique indiqués, ou du moins celui à qui sont particulièrement destinés ces derniers. Si par exemple, les chasses au filet ou les grandes battues à l'arc donnent lieu notamment à la prise de céphalophes, d'autres animaux, comme des petits carnivores, peuvent aussi être abattus.

.../...

LE PIEGEAGE

Les pièges sont posés à la sortie des gîtes du rat de Gambie et de l'athérure notamment, ou sur les minuscules sentes que le gibier a ouvert à force de les emprunter et que les hommes ont repéré au cours des méticuleuses observations qui accompagnent toute incursion dans le sous-bois.

Le piègeage ne semble pas répandu chez tous les Pygmées ou n'y revêt pas la même importance. D'après Marquer et Vallois [en 1947-1948], les Baka considèrent :

- qu'il serait "deshonorant" de prendre du gibier de cette façon - [1]

et Althabe note quelques années plus tard, mais après l'introduction dans la région de la culture commerciale du cacao et du café qui a entraîné de profonds bouleversements socio-économiques,

- "que la chasse aux pièges s'y généralise, chasse qui n'était qu'exception dans la société nomade" - [2]

Certains groupes Bambuti n'y ont pas recours,

- "sauf peut-être sous une influence étrangère" -

écrit Schebesta [3], tandis que d'autres le pratiquent, principalement les enfants, quelquefois les vieux. [4] Chez les Aka de Bagandu, il constitue une activité importante mais la place qu'il occupe dans leur économie serait récente car liée à l'évolution de leur mode de vie.

Comme chez les Baka, l'accroissement de l'importance du piègeage (nombre et variété des pièges) correspondrait au déclin de la chasse à la trace du gros gibier, les Aka s'occupant de plus des nombreux pièges appartenant à leurs maîtres ngando. L'exploitation des ressources animales est ici particulièrement favorisée par la forte demande extérieure en venaison, la région de Kenga étant l'un des points les plus importants du ravitaillement en viande fumée, pour les régions plus évoluées de Mbaki, Boukoko où se trouvent les grandes exploitations forestières et caféières, et même pour Bangui la capitale". [5]

[1] ibid. p. 163

[2] Althabe : "Changements sociaux chez les Pygmées Baka de l'Est - Cameroun". Cahiers d'Etudes Africaines, Paris, t.5, n° 20, 1965, pp. 561-592.

[3] ibid. p. 32

[4] Turnbull, ibid. p. 153

[5] Bahuchet : 1976, p. 25

.../...

Chez les áká de Mongoumba, jeunes et adultes pratiquent le piègeage. Certains campements qui ont récemment connu une accélération dans leur processus de sédentarisation n'y ont principalement recours qu'au moment d'ailleurs propice de la saison humide, lors de leur installation momentanée dans le sous-bois pour collecter les chenilles. Ainsi, l'insertion dans l'économie villageoise ne comporte pas, pour les Pygmées liés aux pêcheurs-agriculteurs monzombo, d'expansion du piègeage qui a tendance au contraire à régresser. Les Monzombo, gens du fleuve et moins tournés vers la forêt que les Ngando, ne le mettent eux-mêmes en oeuvre qu'accessoirement; leur régime alimentaire a toujours fait une large place au poisson et le gibier n'entre que de manière limitée, du moins aujourd'hui, dans les produits fournis par les Pygmées. Les travaux qu'ils réclament à ces derniers renvoient d'ailleurs de plus en plus aux activités de production villageoises et non pas aux traditionnelles pratiques sylvicoles de chasse et de collecte. Cette tendance peut-être facilitée par la possibilité pour les Monzombo, de s'approvisionner en venaison auprès des ngbaka, isongo et ngando établis dans leur voisinage et potentiels fournisseurs pour seconder voire remplacer les Pygmées. C'est ainsi que les monzombo d'Ikúmba obtiennent des isongo de Molabaye de la viande en échange de monnaie principalement. Enfin, à la différence de la région de Kenga, il n'existe aucun débouché particulier pouvant stimuler l'offre de gibier. Koch et Seiwert signale le piègeage chez les Bakola, le Roy et Trilles chez les Pygmées du Gabon.

L'éventuelle détention, par certains groupes Pygmées, du piègeage, technique qui a peut-être suscité l'invention de l'arc musical [1], encêtre présumé des instruments à corde, ne peut-elle être considérée que comme le résultat d'un emprunt.

Les Ngbaka de Centrafrique rapportent à ce propos dans leurs traditions orales qu'ils découvrirent le piègeage et l'arc musical auprès des Pygmées qui leur "offrirent" aussi les mimbo, génies de la chasse individuelle que l'on invoque à travers les chants d'arc pour qu'ils attirent les animaux dans les pièges [2]. L'acquisition des deux techniques est ainsi relatée :

[1] André Schaeffner écrit à ce propos : "La technique du piègeage mériterait une attention particulière, si nous croyons, avec M. Marcel Mauss, qu'à l'origine des instruments à cordes se placent peut-être de simples lacets dont la tension révéla aux primitifs la propriété sonore des cordes". [Origine des instruments de musique. Introduction ethnologique à l'histoire de la musique instrumentale, Paris, Payot, 1936, p. 100].

[2] cf. : S. Arom et J.M.C. Thomas "Les mimbo génies du piègeage et le monde surnaturel des Ngbaka-Ma'bo [Républiques Centrafricaine]", Paris, Selafr 44 - 45, 1974.

- "34 - Le Babinga répondit et lui donna l'explication du piège, et montra tout à son maître, au village ; et il lui expliqua l'arc musical et montra tout à son maître :
- 35 - Comment il prenait celui-là et allait le poser puis revenait frapper celui-ci.
- 36 - Alors les génies, ceux-là, se mettaient à danser la danse, parce que c'est là leur tambour ; c'est là leur tambour.
- 37 - Cependant le villageois examina le piège que le Babinga avait posé, il examina aussi cet arc dont le Babinga jouait ; puis de retour au village, il prit une ficelle, en fit autant, puis il alla poser des pièges.
- 38 - Il revint prendre l'arc, le frappa et il tua du gibier".(1)

Les Monzombo possèdent également des mimbo ; connaissant moins la forêt que les Ngbaka, ils posent de préférence leurs pièges à sa lisière, sur les rives de l'Oubangui et dans ses îles à la végétation dense, inhabitées et giboyeuses. Il en est ainsi, par exemple, de la longue île de Libengué où ils se font fréquemment accompagnés par les Pygmées. Il serait d'ailleurs intéressant d'observer cette pratique apparemment commune du piègeage.

Disparité du monde Pygmée quant à la possession de certaines techniques ; ainsi se trouve-t-on sans cesse confronté à travers l'échiquier des contacts et des idéologies, au problème de ses interactions avec les autres populations, de l'identification de leurs patrimoines respectifs et de l'origine, souvent du sens de diffusion, de traits culturels qu'ils détiennent en commun.

[1] S. Arom : "Conte et Chantefables ngbaka - ma'bo [République Centrafricaine]"

Paris, Selafr. 21 - 22, 1970, p. 60

La plupart des pièges sont basés sur le système du ressort et du collet. Des chants d'arc musical appartenant au répertoire des aká de Mongoumbe (nombre de ces derniers ne fabriquent et n'utilisent plus l'instrument qu'au moment de l'installation en forêt profonde pour collecter les chenilles), mentionnent d'ailleurs l'animal pris par la patte ou par le cou et se balançant au bout du tendeur ; image si convoitée par le piègeur qui s'efforce d'en susciter la concrétisation en s'adonnant au rituel de l'arc. L'un de ces chants porte un nom évocateur, celui de la balangoire composée d'une seule corde se terminant par un bois noué en travers (di. tolè / mà. tolè ; par opposition à di. sèmbé / mà. sèmbé, balangoire constituée de deux cordes et à laquelle il est également fait allusion, dans un autre chant. La seule liane autrefois utilisée pour confectionner la balangoire était celle nommée mo. sèmbé / mè. sèmbé ; il est dit qu'aujourd'hui, n'importe quelle liane fait l'affaire].

LA CHASSE A L'ARBALETE

Armé de son arbalète, le chasseur quitte généralement seul le campement avec pour unique objectif d'abattre du gibier au moyen de cet instrument. Il peut aussi s'en munir et l'utiliser au cours de la tournée qui le mène à visiter ses pièges. Les animaux, ou du moins leurs traces, peuvent être rencontrés au hasard de la marche ; cependant, le chasseur, en fonction des connaissances qu'il possède de leurs rythmes d'activités diurnes, se dirige habituellement vers les zones où il sait avoir le plus de chance, à tel moment, de les trouver : paysage préféré, nourritures convoitées... Les singes, par exemple, sont extrêmement friands des fruits du perasolier (è.kombo / bè. kombo) appelés è. séngè / bè. séngè. S'il a identifié un animal, l'homme, embusqué, l'approche mais lorsque le gibier s'éloigne sans l'avoir repéré ou que lui-même ne l'a pas découvert mais présume simplement sa présence à tel endroit, il a souvent recours aux leurres. Il appelle l'animal auquel il décoche une flèche de son arbalète préalablement chargée.

LA CHASSE A LA SAGAIE

L'homme ne s'aventure presque jamais dans le sous-bois sans emporter sa sagaie. Protection contre une éventuelle agression, elle lui permet aussi de chasser seul le petit et moyen gibier trouvé en cours de chemin. Il lui arrive même de leurrer les antilopes mais cette technique, conduite individuellement, est ici rendue difficile par les mouvements qu'il doit effectuer avant de propulser sa sagaie et qui risquent d'alerter trop tôt l'animal.

.../...

C'est pourquoi, l'appel est pratiqué de préférence avec l'aide d'un compagnon chargé de faire approcher le gibier, ce qui permet d'être en position de jet avant l'apparition de la bête.

La coopération restreinte réunissant les efforts de deux individus est le cadre habituel de la chasse aux rongeurs terrestres (rats et surtout athérure). Elle est souvent pratiquée par les adolescents aux alentours du campement mais aussi par les adultes ou par un père accompagné de son fils, voire de sa femme, principalement lors des voyages qui retiennent une famille conjugale plusieurs jours durant en forêt. Elle est alors le mode essentiel d'obtention de gibier.

Les participants recherchent les empreintes qui les conduiront aux athérures mais ils emmènent souvent avec eux un chien, auxiliaire infailible pour déceler leur proximité. Ce dernier les découvre dans leur gîte (terrier pour le rat de Gambie, vieilles souches, troncs couchés pour l'athérure) ou les accule dans un refuge occasionnel après une poursuite au son de la clochette qu'il porte autour du cou. Le gibier est abattu au moyen d'un bâton, de la sagaie, éventuellement de la hache. Il est parfois enfumé dans sa cachette et un petit filet-bourse (tobà / bà. tobà), maintenu par un arceau, peut-être placé sur la trajectoire qu'il empruntera dans sa fuite ; il s'y engouffre et, dans son élan, referme le piège sur lui. Il est fréquent de voir des jeunes gens porter ces petits filets attachés autour du cou.

La sagaie utilisée par les aka liés aux monzombo afin de tuer les rongeurs, a pour fer une simple pique. Des vérifications seront nécessaires, mais il semble que ce fer soit identique à celui du harpon employé par leurs maîtres pour capturer les petits poissons, les Pygmées s'en servant eux aussi pour pêcher dans les rivières et marigots de la forêt. Ce fer, fabriqué et fourni par les monzombo, est appelé ngbangé / bà. ngbangé (même objet que celui nommé "inge" en monzombo ?) ainsi que mo. siki / mà. siki, qui serait le terme aka désignant ce type de fer et le harpon tout entier.

Le chien est appelé mboandé / bà. mboandé. Lorsqu'il est utilisé pour la chasse, il est dit "mboandé bo. bengà" du verbe bêng, qui signifie "chasser, faire fuir, effrayer", rôle qui est le sien lorsqu'il contribue aux activités cynégétiques ("nà dua bo. bengà nà mboandé nà ndimà" : je pars faire peur avec chien en forêt). Destiné à la garde, il est nommé "mboandé mbokà", mbokà signifiant "village" (origine ngando) espace dont les habitants l'emploient à cette fin.

La clochette est appelée è. lèbo / bè? lèbo, nom du ronier dans le fruit duquel elle est fabriquée. Le battant consiste en un os-canon de céphalophe [è. vèsè ya è? lèbo : os de clochette] et/ou un morceau de bois d'ébène [molè wa è.lèbo : bois de clochette].

.../...

Elle est souvent attachée au cou des chiens à l'aide d'un collier en peau ou en corde [à-yàkà / bə. yàkà] mais peut-être tenue et agitée en main par les chasseurs afin de les exciter tout en effrayant le gibier, cette méthode intervenant aussi en l'absence des chiens. Au cours de la battue, le tintement des clochettes vient se mêler aux cris caractéristiques des chasseurs pour débusquer les animaux : " à à à, suè, suè" ["ah ! ah ! ah ! kss ! kss ! kss !"].

Deux chasseurs habiles et expérimentés, peuvent approcher et tuer de leurs sagaies antilopes et potamochères mais c'est habituellement en groupe que les hommes d'un même campement partent chasser le moyen gibier. A la différence de la battue au filet, ce type de chasse collective à la sagaie est praticable en toutes saisons.

Les hommes avancent en ligne, ratissant la végétation, ou bien encerclent les lieux où ils ont repéré des animaux, du moins suspecté leur présence. Comme pour la pose des filets, la petite troupe se scinde en deux files qui se rejoignent après avoir silencieusement formé un cercle plus ou moins fermé, selon le nombre des participants. Quelques individus, souvent des jeunes faisant ou non partie du cercle, servent de rabatteurs [des femmes peuvent éventuellement contribuer à cette tâche]. Ils pénètrent dans le dispositif, à l'opposé du point de jonction des deux files, et font fuir le gibier vers les chasseurs vigilants.

D'après une vieille tradition rapportée par Schebesta, cette technique, sur laquelle reposent aussi la grande battue collective à l'arc et la chasse au filet, était jadis appliquée [peut-être était-elle de règle] lorsque les Pygmées ne disposaient pas du support technologique actuel : "les chasseurs, armés de massues et de brandons se mettaient à l'affût derrière les gros arbres ou dans le fourré ; les femmes et les enfants formaient de grands arcs de cercle et rabattaient le gibier. Quand la bête approchait, ils lui jetaient leurs torches à la tête pour l'aveugler, et ils l'assomaient avec leurs massues". [1]

Le mot ndembà / mà. ndembà désigne l'encerclement du gibier lors de la chasse à la sagaie ainsi que les files [ou les chefs de files ?] qui le réalisent. "bà. sí ndembà" signifie "les gens de l'encerclement du gibier", les rabatteurs étant appelés "bà. sí tütù", "les gens de l'intérieur".

Les chasseurs emploient fréquemment la sagaie-harpon dénommée èbongo / bè. bongo et dont le fer comportant trois barbelures [di. lùè / mà. lùè : "oreilles"] est fixé de manière lâche à la hampe au moyen d'un emmanchage à douille et d'une longue ligature appelée ngànzò / mà. ngànzò.

.../...

Ainsi, lorsque la première blessure n'arrête pas l'animal dans sa course, l'armature se détache du manche qui traîne alors au bout de la ficelle et s'accroche dans la végétation. La plaie s'aggrave, la bête est rattrapée par les chasseurs qui l'achèvent avec la sagaie de facture courante et dont le fer, à la forme de losange aux contours arrondis, est fortement solidaire du bois. Le fer ainsi que l'ensemble de cette sagaie [armature et hampe] sont désignés par le terme di. Kèngé / mà. Kèngé.

La sagaie est la seule arme employée par les Pygmées pour chasser le gros gibier.

Certains voyageurs [Casati, 1891 - Lloyd, 1899 - Geil, 1905 - Christy, 1924] mentionnent l'utilisation de l'arc qui paraît cependant improbable et est totalement déniée par plusieurs auteurs et les Pygmées eux-mêmes. D'après Schebesta, les archers Bambuti n'utilisent même pas l'arc pour le potamochère qu'ils ne tuent qu'à la sagaie et les groupes qui ne possèdent pas cet instrument se trouvent dans l'incapacité de pratiquer la grande chasse.

Les Pygmées n'ont traditionnellement pas recours aux pièges pour capturer les grosses bêtes. Certains leur en attribuent la pose mais peut-être ont-ils vu ceux construits par les voisins villageois.

Ainsi, Bruehl écrit à propos des Babinga de la Moyenne Sangha :

- "Connaissant admirablement les mœurs et les habitudes de tous les animaux de la forêt : éléphants, antilopes, boeufs sauvages, singes, phacochères, fourmiliers [oryctérope], etc..., le Babinga sait construire des pièges appropriés à chaque espèce et sait les disposer aux bons endroits. Les uns sont des fosses, longues, étroites, à section verticale triangulaire, où le gibier tombe sans pouvoir se relever ; d'autres sont constitués par des lianes formant noeuds coulants, etc. Pour tuer l'éléphant, les Babinga installent au-dessus d'une sente passagère, à une certaine hauteur (2 à 3 mètres), un madrier de 2m. 50 à 3 mètres de long, armé à l'extrémité inférieure d'une sorte de glaive de fer, long de 60 à 80 centimètres. Ce madrier est suspendu verticalement au moyen d'une grosse liane que l'éléphant déclanche en prenant avec sa trompe un épis de maïs qui sert d'appât. L'appareil est combiné de façon que dès que l'éléphant touche l'épi, le glaive lui tombe sur la nuque et la transperce." [1]

Les Aka de la région de Mongoumba connaissent ce dernier piège confectionné par plusieurs populations limitrophes, l'appellent è. lèngò / bè. lèngò mais n'y ont pas recours.

[1] G. Bruehl : "Notes ethnologiques sur quelques tribus de l'Afrique Equatoriale Française", Fascicule 1, "Les populations de la Moyenne Sangha : Pomo, Boumali, Babinga", Leroux, Paris, 1911, pp. 37 - 38.

D'après certains vieux, les Pygmées, avant l'introduction ou du moins l'extension de la diffusion du fer, utilisaient pour affronter les grands animaux [l'éléphant y compris] des sagaies dont les pointes étaient durcies au feu. Aujourd'hui, des armatures en métal, de taille supérieure à celles des instruments d'usage quotidien, viennent prolonger la hampe. Chez les aká de Mongoumba, ces fers obtenus auprès des villageois, sont identiques à ceux qu'emploient ces derniers pour leurs pièges et portent le nom de Kpángbè / bà. Kpángbè (les monzombo appellent Kpángbā, une lame légèrement différente semble-t-il, assez longue et effilée - com. pers. J.M. Delobea).

La chasse au gros gibier est une activité collective reposant sur la coopération d'hommes appartenant à un ou plusieurs campements. Par les dangers et les difficultés qu'elle comporte, elle induit toutefois une différenciation parmi l'ensemble des chasseurs. Seuls les plus compétents y participent, la tâche et l'honneur de porter la première blessure incombant uniquement à l'un d'entre eux connu d'avance.

L'abattage des éléphants y tient une place exceptionnelle. Si la capture d'un buffle est extrêmement prestigieuse car très dangereuse, celle d'un éléphant possède un impact beaucoup plus considérable. L'attrait que suscite cet animal spectaculaire, pourvoyeur de viande en grande quantité n'a pu qu'être renforcé par la pression croissante des populations étrangères, soucieuses d'en préserver leurs plantations, désireuses de venaison et surtout d'ivoire échangé aux marchands arabes puis européens. Cette influence extérieure a certainement modifié l'image que les Pygmées se faisaient de l'éléphant, sa prise étant de plus en plus perçue comme moyen d'obtention de biens manufacturés et comme assise possible pour l'émergence d'une chefferie embryonnaire au bénéfice de certains aînés. La spécificité de cette ancestrale valorisation n'expliquerait-elle pas peut-être la présence ou le maintien dans les langues Pygmées contemporaines de la racine yà (dans des termes désignant l'éléphant), seul exemple du vocabulaire animalier jusqu'à présent identifié comme commun à l'ensemble du monde Pygmée.

Dans le district de l'Epulu [Ituri], la chasse à l'éléphant est une occupation réservée, n'importe qui n'y participe pas ; certaines bandes sont même considérées comme spécialistes rapporte Putnam.¹

Chez les Aka, les chasseurs les plus braves et les plus habiles partent en forêt sous la conduite d'un homme dont le courage, l'expérience, l'efficacité de ses fétiches et ses secrets magiques lui ont conféré aux yeux de tous, notoriété et prééminence.

.../...

1- Putnam P. : "The Pygmies of the Ituri Forest", in Coon, C.S. (ed.), Reader in general anthropology, New York. 1948

Respecté et écouté dans la vie quotidienne, influent dans l'organisation et le déroulement de toute chasse; son pouvoir n'est cependant véritablement actualisé qu'au moment où l'objectif est la capture de gros gibier. Il est appelé tùmá / bà. tùmá, titre décerné à celui dont le "tableau de chasse" comporte plusieurs prises importantes : éléphant, gorille, bongo, buffle... (le terme mò. lëndì / bà. lëndì en est semble-t-il un synonyme). Ce personnage hors du commun est le "maître" de la grande chasse ; il est Kònzà / bà. Kònzà, mot signifiant maître, chef, au sens de responsable, organisateur (d'une chasse, d'une guerre, d'une danse...) mais aussi de possesseur (d'un captif, d'un filet...). Si le pouvoir du tùmá ne peut déborder le strict domaine de la grande chasse, les critères sur lesquels il repose sont néanmoins essentiels pour la définition du statut de mbàì mòtò [chef supérieur] dont l'autre variable renvoie à la séniorité. Un tùmá ne sera pas forcément mbàì mòtò mais pour être reconnu comme tel, il faut impérieusement être tùmá. Outre son expérience et sa sagesse, l'ampleur de son audience sera aussi conditionnée par la nature de ses "trophées". Si des éléphants y figurent, le mbàì mòtò sera pleinement reconnu par les siens, son prestige s'étendra au-delà de sa parenté. S'il n'a tué, au contraire, que des hippopotames par exemple, son titre s'en trouvera diminué, son attribution paraîtra moins méritée ; il lui sera alors profitable de le confirmer, le renforcer par l'éclatante manifestation de ses autres qualités. Son rayonnement extérieur sera affaibli, certains ironiseront à son propos, mettront en doute, refuseront même son statut.

Le "maître" de la chasse est généralement accompagné de 5 à 10 hommes environ. Gorilles et éléphants peuvent être rencontrés à proximité de la lisière forestière, attirés par les produits des plantations villageoises, mais ils sont souvent recherchés au cœur de la forêt profonde (yòmbò), au cours d'expéditions pouvant durer plusieurs semaines. Les jours précédents, le départ, le devin intervient lors du rituel nommé dî. ndébà / mà. ndébà. Après avoir dansé au campement, il entre en forêt pour communiquer avec les esprits è. diò / bè. diò ; il revient ensuite dans l'espace humanisé afin de conseiller les chasseurs sur la manière de conduire leur entreprise, les zones à prospector, les dangers à éviter... Avant de partir, les hommes adoptent le rythme sp. mò. nzòlì / mè? nzòlì, imitant la démarche de l'éléphant, avançant à l'amble avec les bras écartés.

Selon Marquer et Vallois, les femmes baka prennent part au voyage et s'occupent des bivouacs. Chez les Aka de Mongoumba, la petite colonne ne comprend que des hommes. Les femmes restent au campement ; lorsque l'attente se prolonge et que la lassitude les gagne, l'épouse du tuma convie ses compagnes à entonner le chant sp. sàpá / bà. sàpá.

.../...

La force persuasive de cet appel, destiné à inciter les hommes à revenir, est accrue par la danse qu'elles interprètent alors en mettant les fesses en l'air ! Des adolescents peuvent par contre participer à l'expédition. Ils approfondissent leur apprentissage de la forêt et aident leurs aînés dans la quête des nourritures consommées en cours de chemin. Tous ont emporté l'équipement indispensable, y compris la boîte d'écorce pour recueillir le miel particulièrement convoité lors de ces déplacements. Délicieux, nourrissant, il semble aussi perçu comme bénéfique avant d'affronter le gros gibier.

Il s'agit en effet, et les Pygmées le vivent ainsi, d'un véritable affrontement avec la bête sauvage durant lequel le tùmà, principalement, témoigne force, adresse, ruse et courage. Le terme è. tumbà / bè. tumbà qui signifie "guerre", "combat armé" est d'ailleurs communément utilisé pour désigner la découverte des traces ["kè. ndé kà. è. tumbà yá mù-vànà kô" : "donc, c'est bien le combat qui s'est engagé !"]. Le tùmá dit de lui : "àmé mò. kò-wà-è. tumbà", "je suis un homme de combat".

La proie est repérée, les hostilités sont ouvertes. L'animal n'est attaqué que lorsqu'il est isolé. Le moment où les éléphants mangent est particulièrement propice mais l'attente dure parfois longtemps avant de voir une bête s'éloigner quelque peu du troupeau..

Les adolescents, effrayés, se cachent alors dans les fourrés tandis que les chasseurs approchent de l'animal hors de son vent, en progressant à petits pas, à demi accroupis et par à coups, jugeant chaque fois de la situation avant de repartir. Mais c'est le tùmà qui parcourt les derniers mètres pour se retrouver seul face à la masse du pachyderme. Des auteurs ont relevé que chez les Bakola, les Baka et les Bambuti, il peut se frotter le corps avec de la bouse de l'animal afin de masquer son effluve.

La technique utilisée pour porter la première blessure n'est pas identique chez tous les Pygmées. Certains tueraient l'éléphant en le frappant à l'oeil, d'autres à l'anus.

Putnam rapporte que chez les Bambuti, la sagaie est enfoncée dans le ventre ou dans la vessie. Schebesta mentionne aussi la première méthode, pour les chasseurs au filet, mais avec l'aide d'une sagaie-harpon ; une autre tactique consiste à sectionner au moyen d'une sagaie le tendon d'un jarret postérieur. Déséquilibré, l'animal fléchit le genou tandis qu'un autre chasseur blesse le second tendon, livrant la bête affaissée aux fers de ses compagnons.

Les Aka de Mongoumba connaissent deux techniques. Le tùmá, posté sur le flanc arrière de l'éléphant, propulse la sagaie dans son abdomen, [Marquer et Vallois signalent la même méthode chez les Baka mais avec une lame empoisonnée].

*...la période qui débute avec...

.../...

S'il a raté son premier essai et/ou qu'il en a encore la possibilité, il arrive qu'il demande une nouvelle arme pour recommencer l'opération. L'emprise de la séniorité se manifeste ici dans la mesure où la sagaie qui lui est passée appartient à l'aîné de ses fils. Les autres chasseurs n'interviennent qu'ensuite, généralement pour achever l'animal qui, mortellement affaibli, est contraint de s'arrêter après une course plus ou moins longue selon la gravité de sa blessure et l'action du fer dans ses entrailles.

L'autre technique consiste à ficher obliquement en terre la sagaie devant l'éléphant qui charge et à se sauver tandis qu'il vient s'empaler dessus. (Ce procédé, la sagaie ainsi disposée sont appelés è.siká sika / mà(bà) sika sika).

Dès qu'il est mort, des émissaires vont porter la nouvelle à ceux restés au campement ainsi qu'aux villageois avec lesquels ils sont associés. Pendant ce temps, l'emplacement de la capture est débroussé, des claies sont construites en vue de boucaner les quartiers de viande issus d'un dépeçage qui peut prendre deux jours. Chants et clameurs montent de la forêt, Pygmées et villageois accourent, partage et échanges vont commencer.

LA CHASSE A L'ARC

L'utilisation de l'arc dans le cadre d'une chasse individuelle intervient en diverses circonstances: rencontre inopinée d'un gibier lors d'une incursion dans le sous-bois, voyage familial vers un campement éloigné, capture d'oiseaux, singes et rongeurs arboricoles, les petits rongeurs étant la proie favorite des enfants dont l'apprentissage de la chasse à l'aide de flèches en bois est aussi un jeu.

Mais cette pratique individuelle est particulièrement importante pour les vieux qui ne sont plus capables de pister les animaux avec succès. Elle renvoie à la technique de l'affût dont ils sont, semble-t-il, les plus fervents pratiquants, des individus plus jeunes pouvant également y avoir recours. Les céphalophes constituent le gibier habituel. Le chasseur se cache à un endroit qu'il sait fréquemment visité par ces derniers (il s'agit souvent des abords d'arbres dont ils apprécient les fruits) puis attend leur venue qu'il peut précipiter ou provoquer en imitant leur cri. Il arrive que l'embuscade soit montée en commun par quelques individus.

Toutefois, d'après SCHEBESTA, la chasse qui met quotidiennement en jeu la coopération de plusieurs membres du campement consiste à traquer le gibier, essentiellement composé, là encore, de céphalophes.

Les participants, uniquement des hommes, sont au nombre de 5-6. Comme pour certaines traques à la sagaie, ils bénéficient de l'aide précieuse des chiens munis de leurs inévitables clochettes. Dès qu'un animal est débusqué, les chasseurs tentent de l'atteindre de leurs traits et c'est parfois un chien qui le saisit. S'il s'échappe sans être touché ou que sa blessure n'est que superficielle, tous se lancent à ses trousses, chiens en tête.

Les grandes battues collectives, qui revêtent un caractère exceptionnel, sont appelées " begbe " par les EFe. Leur organisation s'appuie sur des bases comparables à celles de certaines chasses collectives à la sagaie et des battues au filet. Elles s'identifient cependant davantage à ces dernières puisqu'elles réclament la contribution d'un nombre élevé de personnes (l'ensemble au moins des campements d'une même bande se trouve réuni), y compris les femmes et les enfants. Elle possède ainsi une dimension sociale caractéristique par rapport à la nature des autres activités cynégétiques en vigueur chez les archers. " Le " begbe " est remarquablement analogue à la chasse au filet quant à la technique et la fonction sociale, écrit TURNBULL. La différence majeure réside en l'absence de filets qui implique un cercle plus petit pour le même nombre de participants ". (1)

Correspondant à la période de fusion des campements, imprégnés de rituels, le " begbe " se déroule tout au long du jour et " le but, selon SCHEBESTA, est de faire le plus riche tableau ". (2)

(1) 1966, ibid, P.162

(2) 1940, ibid, P.37

Ces activités intenses, ce désir d'accumuler du gibier sont certainement des indices de l'essence des rapports que les hommes entretiennent alors entre eux mais aussi avec la forêt dont ils tirent la quasi-totalité de leurs ressources.

Les hommes, armés de leurs arcs et de leurs sagaies, forment un demi-cercle, chacun ayant son voisin à portée de vue. A l'opposé, femmes et enfants font de même. Lorsque le dispositif est en place, ces derniers se mettent à avancer, délogeant le gibier effrayé par les cris et les claquements des tiges feuillues liées en bottes à l'aspect cylindrique dont les femmes frappent le sol. Les animaux sont ainsi rabattus vers la ligne des chasseurs.

Cette technique certainement plus difficile que la battue à l'aide de filets, puisque les archers ne disposent pas du secours de ces derniers, serait néanmoins généralement fructueuse.

La chasse au filet

Forme de chasse dominante chez plusieurs groupes pygmées, notamment les Sua de l'Ituri et les Aka, la battue au filet requiert en permanence les efforts de la collectivité toute entière. L'exceptionnelle coopération observable dans le "begbe" des Efe devient ici la règle quasi quotidienne.

Arrivés sur les lieux de la chasse, et pendant que les femmes poursuivent légèrement à l'écart leurs tâches de collecte, les porteurs de filets accompagnés des autres chasseurs se divisent en deux colonnes sensiblement égales. Ils encerclent ainsi une portion de sous-bois généralement choisie pour ses denses fourrés, refuge d'élection des céphalophes.

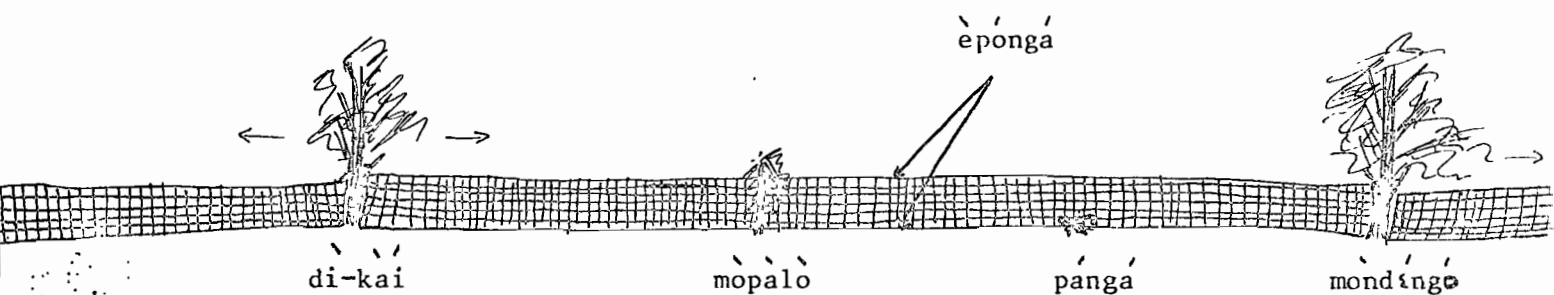
Selon le nombre de filets (bò.kià / mà.kià), le dispositif peut décrire une simple courbe ou un cercle totalement fermé, bien que souvent ce dernier revête plutôt la forme d'un début de spirale, les demi-cercles des filets ne se terminant pas au même niveau.

Progessant le plus silencieusement possible à travers la végétation, les hommes déroulent leurs filets les uns à la suite des autres en prenant garde de ne laisser aucun espace entre chacun d'eux.

Le point de départ des deux filets, l'arbre auquel sont fixés les crochets (ngèbé / bà.ngèbé) des deux premiers filets est appelé di.kai / mà.kai. Tout endroit où est fixé le début d'un filet est nommé m.òndíngó / m.èndíngó.

Les deux filets sont déployés chacun dans leur propre direction et posés à terre. A l'identique des premiers corchets, ceux qu'ils comportent à la partie supérieure de leur seconde extrémité sont arrimés à un nouvel arbre.

Les chasseurs reviennent alors sur leurs pas pour dresser leurs filets en accrochant la ficelle sp. (èpóngá / bèpóngá) qui passe dans la dernière rangée des mailles supérieures à des arbustes dont ils cassent le sommet et qui portent alors le nom de mòpàlò / mèpàlò. Ils tendent ainsi les filets et les consolident en répétant l'opération avec la ficelle sp. des mailles inférieures qu'ils attachent aux petites souches, racines et rameaux situés au ras du sol. Ces derniers relais qui ne laissent aucun espace pour la fuite du gibier sont appelés pàngá / bà.pàngá.



Les porteurs des filets suivants procèdent de même et lorsque le dispositif est définitivement en place, le rabattage débute. La pratique rapportée par Putnam et selon laquelle, chez les Sua, lorsque les filets constituent un demi-cercle, ce sont ceux des chasseurs les plus importants et des hôtes de marque qui en occupent le centre (position la plus favorable pour la prise du gibier), ne semble pas en vigueur chez les Aka.

Une fois la zone prospectée, la troupe se rassemble. C'est le moment du repos, quelques nourritures collectées par les femmes peuvent être consommées, un feu allumé pour éventuellement les griller et se réchauffer. Puis tous repartent pour une nouvelle pose des filets.

LES PYGMEES ET LEURS VOISINS

Les voisins des Pygmées

Quels sont les groupes ethniques que certains anthropologues appellent les "villageois", d'autres les "patrons" ou encore les "maîtres" des Pygmées et avec lesquels les Pygmées sont en relations ?

Chez les Babinga, les Aka de la Lobaye entretiennent des relations avec des groupes oubanguiens, d'origine soudanaise vraisemblablement ; les Ngbaka Ma'bo, les Monzombo, gens du Fleuve, les premiers plutôt chasseurs, les seconds pêcheurs ; avec des groupes bantous, forestiers comme les Isongo et les Ngando (en Centrafrique), du fleuve comme les Bondjo (Congo Populaire, région sud de Bétou). Les autres voisins des Aka, surtout au nord du Congo Populaire (à Bettikoumba, et le long de l'Ibenga), sont les Mbanza (groupe Banda).

Les ~~M~~Benzele sont en relations avec des peuples bantous : Pomo surtout le long de la Sangha, Kaka (Sangha, et haut-Ibenga), Bomitaba (Kikouala aux Herbes), Bodongo (Motaba). Les Baka du Cameroun sont eux aussi en rapport avec des villages bantous, exception faite des villages yangèlè (route de Yokadouma à Batou). Les uns appartiennent au groupe Makaa-Njem (Bangantu, Konabem, Bidjuki, Mbimu, Mbumbum, Medjime, Njem), les autres au groupe Kaka, les autres enfin au groupe Yaunde-Fang.

Les voisins des Baka de la Savane sont les Tikar, groupe bantoïde, et les Balom (groupe Bafia).

Les Bakola de Lolodorf sont surtout en relations avec les villages Ngumba (Bantous du groupe Makaa-Njem). Ils entretiennent aussi des échanges avec les Bulu et les Ewondo (Yaunde), les Njem et les Fang.

Au Gabon, les Babinga de Mekambo sont en rapports étroits avec des villages Ongomo, épisodiques avec les groupes Bakota, Bakoulé et Tchake.

Note : Ce chapitre a été rédigé en commun avec J.M. Delobea. Destiné à une publication de large diffusion, il n'a pu être, pour des raisons matérielles, que légèrement revu alors que nous aurions souhaité développer plusieurs points.

Les Bambuti de l'Ituri vivent au contact de trois groupes ; les Efé entretiennent des relations avec les Lese, les Sua avec les Mangbetu au Nord et les Bira au Sud.

Les Bakwa du Zaïre sont quant à eux en rapport avec des villages des groupes Ekonda et ^N Mkundu surtout, Bakuba en second lieu.

Les Pygmées : esclaves, clients, parasites...?

Les Pygmées entretiennent avec les autres peuples de la forêt et des fleuves d'Afrique Centrale un ensemble de relations fort complexes, très anciennes et qui ne revêtent pas seulement la forme d'échanges économiques, mais représentent un vaste phénomène social et culturel.

Plusieurs problèmes se posent à l'historien et à l'anthropologue. Comment retracer, à partir des connaissances très lacunaires à sa disposition, l'évolution de ces relations ? Comment qualifier les rapports actuels de dépendance ? Cette dépendance des Pygmées à l'égard des villageois est-elle, même, une réalité ; est-elle vraiment économiquement nécessaire ? Ces questions méritent d'être posées après les affirmations de certains anthropologues. Ainsi Turnbull, qui idéalise le mode de vie pygmée, prétend que les Bambuti de l'Ituri, qui vivent dans un écosystème très favorable, pourraient fort bien se passer, s'ils le voulaient, de leurs échanges avec les villageois et rentrer définitivement dans la forêt. Turnbull voit dans les échanges des Bambuti et des Lese et Bira une relation de parasitisme à l'égard des villageois plus que d'exploitation des Pygmées par ces derniers. Esclaves ? Serfs ? Clients ? Manoeuvres exploités ? Parasites ? Que sont les Pygmées dans leurs rapports avec les villageois ? Nous essaierons de répondre à ces questions au terme de l'analyse historique et anthropologique qui suit.

Les relations anciennes des Pygmées avec les peuples voisins, comme l'histoire même des Pygmées, de leur origine, de leurs migrations, sont fort mal connues, jusqu'à une période très récente, où les témoignages des premiers voyageurs européens permettent de s'en faire une idée plus précise. Il est possible de distinguer trois périodes dans l'histoire de ces relations :

- Tout d'abord, des origines à l'invasion de la forêt, une très longue période d'indépendance n'excluant toutefois pas les rapports ni même les échanges pendant laquelle les Pygmées sont les seuls maîtres de la forêt.
- Ensuite, pendant une seconde période qui fait suite à l'invasion de la forêt par des peuples réfugiés de la savane, s'instaure une coexistence faite d'échanges égalitaires et d'interdépendance.
- Enfin, depuis les transformations coloniales et l'intervention de l'économie marchande, les associations des campements pygmées et des villages évoluent progressivement, et de plus en plus rapidement, vers une domination souvent défavorable à la culture pygmée, qui, dès lors, est "menacée", selon l'expression de Demesse.

Les maîtres de la forêt

On considère généralement les Pygmées comme le peuple forestier par excellence. Ainsi Schebesta écrit: "Le fait que les Pygmées vivent exclusivement dans la forêt nous désigne celle-ci comme le berceau de leur race. L'on ne peut déceler chez eux aucun indice de quelque ancien passage hypothétique de la brousse à la forêt. Au contraire, leur merveilleuse adaptation physique et culturelle à leur habitat nous permet de les regarder comme les enfants de la silve tropicale".

Une hypothèse historique récente s'inscrit cependant en faux contre cette affirmation et avance l'idée que les Pygmées auraient pu, à l'origine, habiter la savane. Leur passage en forêt aurait été dans ce cas provoqué par les migrations des peuples qui, jusque là, avaient vécu au niveau du Sahara, et que la désertification de cette zone avait refoulés vers le Sud.

Sur la première période forestière, la plus longue, on n'a que fort peu d'informations et on se pose beaucoup de questions. Les premières indications de contacts sont celles que livrent les Egyptiens. Ces contacts prennent-ils la forme de razzias comme on l'affirme souvent, au cours desquelles on capture des Pygmées pour les amener vers le Nord, ou de véritables échanges? Dans ce cas on peut se demander si les habitants du pays de Jam n'avaient à offrir à leurs visiteurs que la personne de leurs danseurs? Ne venait-on pas chercher auprès d'eux des peaux d'animaux, éventuellement déjà de l'ivoire, d'autres produits peut-être? S'il y avait échange, que recevaient les Pygmées de leurs visiteurs égyptiens? On peut raisonnablement penser que la pierre, sous forme d'outil ou d'arme, a dû intéresser les Pygmées à cette époque, même si la technique du bois durci au feu pour les flèches leur suffisait dans leur activité de chasse. Les Pygmées se sont-ils contentés d'utiliser les productions des autres ou ont-ils jamais maîtrisé eux-mêmes les techniques de la pierre?

Les Bushmen du Kalahāri taillent la pierre de nos jours, et ils sont culturellement comparables aux Pygmées d'Afrique Centrale. Il faudrait conclure dans cette hypothèse ^{que ces derniers} ~~qu'ils~~ auraient perdu la technique de la pierre au profit de l'utilisation du fer, même s'ils ne possédaient le contrôle de la production de la forge. Des témoignages intéressants sont apportés à ce propos dans les oeuvres de Putnam, cité par Turn Bull..

Putnam rapporte que des haches néolithiques peuvent être fréquemment trouvées partout ^{dans l'} ~~en~~ Ituri, et qu'elles peuvent souvent être découvertes après le déracinement d'un arbre lors d'un orage. Il ajoute que les Mbuti ne semblent pas en connaître l'origine ni l'usage et les appellent "étrons de la foudre". La mise au jour de tels vestiges de pierres taillées en pays pygmée ne laisse pas d'être mystérieuse.†

Les contacts avec l'antique et plusieurs fois millénaire royaume de Kouch (que l'on peut replacer dans l'actuel Soudan), qui fut vassal puis maître de l'Egypte, sont fort probables dès lors que les Pygmées étaient connus des Egyptiens eux-mêmes. Les Pygmées, du moins ceux d'entre eux qui étaient les plus proches des centres producteurs, ont-ils connu le fer dès la découverte de celui-ci dans les forges de Kouch ? Ont-ils dû, pour le connaître, attendre l'arrivée en masse de certains peuples du sud de ce royaume, ou le contact, plus à l'Ouest, avec les Bantous, auxquels on attribue généralement la diffusion du fer en Afrique Centrale ? La technique de la forge aurait été alors un moyen pour les Soudanais et les Bantous d'imposer leur présence, qui n'était qu'une occupation, aux maîtres de la forêt.

Quels ont été les rapports avec les royaumes chrétiens qui ont succédé à Kouch ? On n'a gardé dans les sources écrites de l'Histoire aucune trace de cette période. Il est plus facile d'entrevoir les conséquences sur tous les peuples d'Afrique Centrale, de l'islamisation de ces royaumes. Mais l'un et l'autre événements sont vraisemblablement à l'origine des mouvements de populations qui ont mis fin à la première période d'indépendance des Pygmées.

1- cité par Turnbull, 1965, ibid, p.162

L'invasion de la forêt

Les changements socio-culturels nés des relations avec les peuples voisins se sont sans doute accentués avec ce que Turn Bull appelle "les premières invasions villageoises, il y a plusieurs centaines d'années". Il est impossible de préciser davantage que Turn Bull ne le fait l'époque à laquelle se situent ces "invasions". Divers événements politiques, à des moments éloignés les uns des autres, comme la destruction de Métoé en 340, qui marque la fin du royaume de Kouch, les razzias esclavagistes venues du Nord, la pression des Etats soudaniens dont le dynamisme fut renforcé après leur islamisation, ont pu précipiter dans la forêt des peuples (Nubiens à l'Est, Bantous à l'Ouest de l'Afrique Centrale) qui jusqu'alors avaient vécu en savane. Passée une première période d'hostilité, une coopération s'est établie entre anciens et nouveaux habitants de la forêt. Mais l'occupation du territoire des Pygmées a eu des conséquences profondes tant sur la société pygmée que sur les sociétés voisines.

Tout d'abord, l'arrivée des Nubiens a entraîné des mouvements migratoires qui devaient se poursuivre, semble-t-il, jusqu'à la fixation de l'habitat à l'époque coloniale.

Ces populations n'ont cessé d'aller et venir dans la zone forestière de l'entre Oubangui-Congo, terre de refuge en cette période d'insécurité. Elles utilisèrent les Pygmées comme guides dans leurs déplacements. Ainsi les Bakwa accompagnèrent-ils les Nkundu-Ekonda à travers le territoire de l'actuel Zaïre, jusqu'aux rives des lacs Tumba et ^{Moyi Nkundu} ~~Imongo~~ (sud du confluent Oubangui-Zaïre). De même des travaux ethno-linguistiques portant sur les Ngbaka de la Lobaye (Centrafrique) montrent que dans la très longue migration qui a conduit ce peuple des confins du Bahr-el-Ghazal, par la vallée de l'Oubangui, jusqu'au confluent avec le Zaïre, avant ^{sa} ~~leur~~ remontée, à partir du 18^{ème} siècle, vers la Lobaye, les Pygmées ont joué le rôle de guides et d'éclaireurs. En l'occurrence on peut avancer l'hypothèse qu'il s'agit des Baka du Cameroun, qui parlent une langue de la même famille que le Ngbaka. Les deux groupes se seraient séparés, après leur route commune, lors de leur dernière étape migratoire, dirigée du sud au nord, les uns (les Ngbaka), reprenant le chemin de l'Oubangui, les autres (les Baka), empruntant celui de la Sangha.

La même étude indique un autre rôle des Pygmées dans l'histoire des peuples oubangiens, celui d'initiateur au monde de la forêt, étrange et hostile

pour ces nouveaux venus originaires de la savane. Ceux-ci, qui suivent les vallées giboyeuses des rivières, sont initiés aux techniques de la chasse et du piégeage par les Pygmées. Par là même, le monde surnaturel des immigrants a subi l'influence du monde surnaturel des Pygmées, qui ont apporté leurs rites et croyances avec leurs techniques. Ainsi l'adoption du rituel lié au piégeage est attestée chez les Ngbaka, où le culte des mimbo, génies du piégeage, est encore vivace de nos jours.

C'est sans doute de ce long voisinage et de la contribution importante que les Pygmées ont apportée au passage du mode de vie en savane au mode de vie forestier qu'est née, dans la mythologie des peuples oubanguiens, comme les Ngbaka et les Monzombo de Centrafrique, l'image du Pygmée-être civilisateur qui a livré aux hommes les secrets du feu, de la forge, de la cuisson des aliments, etc...

Au cours de leur migration d'Est en Ouest à travers l'Afrique Centrale, les groupes pygmées poussés par les Nubiens ont rencontré les tribus bantoues, qui, peu avant l'ère chrétienne, ont entrepris, depuis la Bénoué et le long des vallées de la Sanga, de la Lobaye et de l'Oubangui, leur descente vers l'Afrique congolaise (Kasaï) d'où elles devaient essaimer dans toutes les directions. Le fait que les ~~Baka~~^A de la Lobaye, aujourd'hui particulièrement liés à des Oubanguiens (Ngbaka - Monzombo) parlent une langue bantoue, est certainement un indice de l'ancienneté et de l'étroitesse des relations de ce groupe pygmée avec les Bantous. Ce contact pose le problème de la diffusion de l'usage du fer dans les sociétés pygmées. L. Demesse pense que seuls les groupes les plus rapprochés des principaux centres de production du fer ont été touchés, tandis que les groupes plus éloignés, isolés à l'intérieur de la forêt, étaient tenus à l'écart de cette diffusion.

Il semblerait étonnant que certains - les Pygmées de l'intérieur de la forêt - n'aient pas été atteints par une technique que d'autres - les Pygmées de la lisière forestière - auraient utilisée, et qui facilitait incontestablement leur action sur le milieu environnant. De par leur nomadisme, les Pygmées devaient tous venir à un moment ou à un autre, au contact des autres occupants de la forêt. La différenciation en deux groupes de Pygmées ne saurait être justifiée et relève plutôt des représentations idéologiques des partenaires des Pygmées qui croient à l'existence d'une catégorie de Pygmées

différente de celle avec laquelle ils sont en relations, aux traits raciaux distincts, qu'ils placent précisément à l'intérieur de la forêt, et qui, pour cette raison, est indépendante, voire hostile à leur égard. Il est donc difficile d'imaginer que, dès lors que la technique du fer a été connue, et reconnue comme supérieure, tous les groupes pygmées ne l'aient pas adoptée.

On voit mal, par ailleurs, quel autre bien aurait pu les intéresser dans leurs échanges avec leurs voisins, ceux-ci recherchant, quant à eux, la viande de chasse, certains produits de cueillette, et aussi l'ivoire, élément essentiel, avec les esclaves, du commerce international de l'époque. Les Pygmées étaient donc reliés aux grands axes commerciaux qui, d'abord dirigés vers l'Est de l'Afrique, la Mer Rouge et l'Océan Indien, se tournèrent, à partir du 16ème siècle, vers les côtes atlantiques et le trafic triangulaire des Européens.

Enfin, sur le plan physiologique, une coexistence étroite a pu avoir pour conséquence extrême le métissage de certains groupes pygmées, comme les Bakwa et les Bat^wara.

La séparation des villageois et des Pygmées (Ikoumba-Centrafrrique)

• Les Pygmées et les villageois construisent un village. Ils défrichent des champs. L'éléphant détruit toujours les champs. Le potamochère vient toujours manger la récolte.

Une femme pygmée revient du champ et dit à son mari : "Mon mari, tu restes assis, tu suis le patron, et pendant ce temps, l'éléphant et le potamochère mangent toute la récolte". Le pygmée dit : "Mon frère, reste là, moi je vais à la poursuite de l'éléphant et du potamochère". Il rassemble ses enfants et tous vont poursuivre les animaux. Cela dure très longtemps ; ils suivent la trace de l'éléphant un long moment. Ils tuent l'éléphant. Le patron se dit : "Eh, mon frère est parti en forêt ; or je lui avais donné du fer à forger pour la venue de mes beaux-parents ; voilà qu'il a tout laissé à terre, pourquoi ?". Le patron prend la sagaie et l'affûte, la décore et l'offre à ses beaux-parents qui l'emportent.

Le pygmée envoie un message au village pour annoncer à son frère qu'il a tué un éléphant et que les femmes doivent venir rejoindre les femmes pour transporter le gibier. Toutes transportent l'éléphant au village. On partage la viande, on vend les défenses. Le patron réfléchit, puis il dit : "Mon frère, tu vas habiter en forêt ; va construire un village à la limite des champs ; reste là-bas et surveille nos champs. Moi je reste au village ; je forgerai la sagaie, je forgerai la hache, je forgerai le couteau et ensuite je te les donnerai".

Les pygmées partent en forêt, vont chasser les animaux, et les apportent au patron. Le patron forge haches et couteaux et leur donne. Le patron dit : "Restez définitivement en forêt ; ne revenez plus au village". Les Pygmées restent en forêt pour toujours et ne font plus de

champ. Les patrons partagent les Pygmées entre eux tous. Leurs enfants se partagent tous les enfants. Depuis lors les Pygmées sont restés en forêt et ne sont plus revenus au village. Voilà l'explication des choses.

Ce récit est celui de l'origine de la société actuelle vue par les villageois. Il est organisé en trois séquences :

1. Villageois et Pygmées vivent en symbiose dans un même village.
2. La destruction des plantations contraint les Pygmées à devenir chasseurs ; l'absence des Pygmées oblige le villageois à forger : les villageois tiennent donc la forge des Pygmées : c'est là un thème très fréquent dans la littérature orale villageoise.
3. Le villageois impose la séparation des deux groupes, un nouveau type d'échanges chasse/forge et une relation de domination sociale dans le cadre d'un partage des pygmées entre les villageois, propriétaires des Pygmées.

La conclusion d'une association
(vers 1900)

Les Ikomba (lignage monzombo) ont établi un nouveau village à Ewoko (aujourd'hui Ikoumba) (Oubangui/Mongoumba). Le chef du lignage, Bisi, va en forêt et rencontre des Pygmées qui veulent entrer en contact avec les nouveaux arrivants.

..."Bisi part en forêt, arrive à Imbina (nom de rivière). Des Pygmées parlent à voix basse. Il dit : "Mais qui sont ces gens-là ?". Il observe, longtemps, en se cachant. "Ah ! Ce sont des personnes. Alors venez, vous-là !," Ils viennent le voir. Il leur demande : "D'où venez-vous ?" Ils répondent : "Nous avons quitté notre village là-bas pour venir jusqu'ici ; nous habitons la forêt. Vois-nous : nous n'avons rien, pas d'outils dans nos mains, pas de sagaies non plus. Nous t'avons vu et nous sommes venus nous installer ici. Nous te disons : vois-nous et parlons". Bisi dit : "Bon, partons au village". Ils s'en vont et arrivent au village; ils s'assoient longuement. Il dit : "Femmes, donnez-leur de la nourriture; donnez-leur du tabac". Quand on leur a donné à manger et de quoi fumer, les Pygmées disent : "Nous partons ; nous reviendrons demain". Les Pygmées s'en vont"... "Le soir arrive. Les Pygmées sortent. Ils disent : "Notre maître, donne-nous de la nourriture, donne-nous des sagaies, que nous allons battre la forêt". Dans la suite du récit, les Pygmées tuent un éléphant qu'ils offrent à Bisi. Celui-ci partage la viande entre tous les membres du lignage et va porter les défenses au colon blanc qui vient de s'installer à Ikoumba, en échange, il reçoit des objets de pacotille et du sel.

L'époque contemporaine

L. DEMESSE a bien montré les facteurs qui ont provoqué l'apparition des échanges actuels dans ses études des Babinga de l'interfluve Sangha-Oubangui, et en particulier dans son "Histoire des relations entre les Noirs (les Pomo) et les Babinga (Babenzele)".

Les premiers rapports entre les peuples nouvellement arrivés, au 19^e siècle, et les Babinga furent, le plus souvent, des rapports hostiles ; les Pygmées pillaient fréquemment les champs des voisins qui portaient capturer les supposés coupables, dont les frères se vengeaient, et ainsi de suite.

Ce sont les villageois (Pomo, Kaka, Bounguili, Bondjo, Bodongo, Monzombo), qui prennent l'initiative de transformer les rapports hostiles en relations d'échanges, en s'installant définitivement en territoire babinga, après de longues migrations le long de l'Oubangui et de ses affluents de rive droite, dont la Sangha. Ils proposent, en échange du produit de leurs plantations (manioc et bananes), qui intéressait tant les Pygmées, ainsi que du produit de deux techniques qui manquaient à ces derniers, à savoir le travail du fer et la poterie, que les Pygmées leur fournissent la denrée qui leur faisait le plus défaut, c'est-à-dire la viande. L'introduction de ce système d'échanges permettait aux villageois de contrôler la situation. De leur côté, les Pygmées, en accédant à des denrées et des objets hors de portée de leurs moyens techniques, amélioraient leurs conditions d'existence.

Les associations fondées sur cette complémentarité de deux milieux techniques et de deux modes d'insertion des hommes dans le milieu naturel, se multiplient dès lors. Chaque village entretient des relations avec un ou plusieurs campements. Réciproquement, l'ensemble de la population pygmée de la région est intégrée dans ce tissu de relations. Pour 4. >

Eléments de la complémentarité entre Pygmées et Villageois

(d'après L. Demasse)

PYGMÉES

VILLAGEOIS

Absence de métallurgie
et besoin d'outils et d'armes
en fer (couteaux, lames de haches
fers de lances)

Absence de céramique,
et besoin de poteries

Absence d'agriculture
et besoin de produits vivriers

Pratique de la forge

Pratique de la céramique

Pratique de l'agriculture
(manioc, maïs, bananes)

Pratique de la chasse

Absence de tradition cynégétique
et besoin de viande

Intégration parfaite
dans le milieu forestier

Mauvaise intégration dans le milieu
forestier; recours aux Pygmées pour:
- se procurer des produits sauvages
(miel, abeilles, ...) et le bois;
- se procurer des produits de traite
(ivoire);
- s'orienter.

L. Demesse, ces échanges constituent une véritable symbiose techno-économique.

Il faut ajouter à l'analyse de cette situation initiale (19^e-début 20^e siècle), plusieurs éléments qui sont autant de facteurs d'évolution ultérieure. Tout d'abord, le caractère plus ou moins étroit de l'alliance est déterminé par le mode d'implantation des nouveaux arrivants dans le milieu, selon qu'ils s'installent sur les fleuves ou dans la forêt proprement dite. Dans le premier cas, même si les Pygmées se rapprochent des villages riverains lors de la conclusion des contrats, l'association est socialement plus distante et se résume surtout à des échanges entre deux économies complémentaires. Dans le second cas, la coexistence des habitats, et parfois la similitude des activités économiques, lorsque les nouveaux arrivants sont chasseurs, pour avoir été initiés aux techniques de la chasse et du piégeage par d'autres Pygmées à des époques antérieures, l'association est plus étroite et se situe au niveau de la vie sociale autant que des échanges de produits; par exemple, les mariages inter-ethniques seront alors possibles.

En second lieu, l'hostilité née de la rencontre et que l'introduction de relations d'échanges a voulu supprimer n'en demeure pas moins à l'état latent, entre les anciens et les nouveaux occupants du territoire, qu'il faut se partager. Cet antagonisme socio-politique larvé peut exploser à tout moment, non pas sous forme de guerre_ il n'y a pas de récits de guerre avec les Pygmées dans les traditions historiques - mais de conflits très localisés, très brefs et très violents, opposant un village ou un lignage villageois à un campement, ayant pour prétexte un vol de plantation, et se déroulant comme une expédition punitive dans un campement suivie d'une vengeance des Pygmées sur un ou des individus isolés dans la brousse.

A cet égard, il ne faut pas sous-estimer certains mobiles idéologiques qu'explique la situation politique nouvelle entraînée par l'occupation villageoise du territoire pygmée. Les Pygmées considèrent en effet les ethnies voisines comme des occupants desquels il est toutefois possible de s'accomoder, grâce à quelques concessions et en jouant sur leurs divisions - n'oublions pas que les Pygmées sont nomades - et qu'il est toujours possible de quitter s'ils deviennent trop exigeants, ce qui explique la fragilité des premières associations. De leur côté, les villageois, en corollaire de leur représentation méprisante du Pygmée mi-humain, mi-animal, être sauvage, justifient leur arrivée en la définissant comme une mission de socialisation, de "civilisation" de leurs voisins. Ils tentent d'instituer, à travers les relations d'échanges, un système de domination socio-politique des populations pygmées dont les éléments sont les suivants : appropriation d'un campement par un lignage, concrétisée par l'allégeance de l'aîné du campement au chef de lignage ; contrôle de la vie sociale du campement avec intervention notamment dans les mariages au niveau de la dot ou même du choix du conjoint, parfois assimilation complète du lignage pygmée qui prend le nom du lignage villageois (dans ce dernier cas le mariage interethnique est possible) ; volonté de perpétuer l'association au-delà de la mort des contractants, ou en faisant hériter le ou les enfants (la possibilité de se "partager" les pygmées entre frères existe), d'où l'intervention des villageois, lors du décès d'un de "leurs" Pygmées, dans les funérailles de celui-ci ; intervention dans les relations (échanges ou même conflits) de leurs associés pygmées avec d'autres villageois, puisqu'ils ne peuvent obtenir le monopole d'échanges avec un campement. C'est la mise en oeuvre de ce vaste projet qui a fait définir par certains sociologues la dépendance des Pygmées comme une forme de servage. On a vu qu'en fait le nomadisme des Pygmées empêche tout asservissement.

• Enfin il ne faut pas oublier que la mise en place de ces associations d'échanges s'est effectuée dans les débuts de la colonisation européenne en Afrique Centrale. Certes les échanges entre Pygmées et ethnies voisines avaient toujours comporté un élément du commerce de type colonial : l'ivoire. Mais à partir de la fin du 19ème siècle, les pays européens occupent l'intérieur du continent. Des sociétés ou compagnies commerciales installent des comptoirs le long des fleuves et la demande en ivoire augmente. Toutefois les villageois maintiennent et même renforcent leur rôle d'intermédiaire entre les Pygmées chasseurs d'éléphants - producteurs d'ivoire et les maisons de commerce, car l'ivoire constitue pour eux une source importante de revenus. A côté de ce produit,

primordial à l'époque, d'autres matières intéressent les Européens, par exemple le copal. Certains récits historiques nous montrent des villageois utiliser les Pygmées pour qu'ils les remplacent dans la recherche de ce produit ~~pour~~ afin de pouvoir exercer, clandestinement, leur activité de pêche interdite par les colonisateurs. Ainsi la pression de l'économie coloniale de traite aggrave la dépendance des Pygmées à l'égard des villageois. Les conséquences du recrutement obligatoire des communautés villageoises sur la démographie furent irréversibles. Parallèlement le développement de l'agriculture, et, notamment des plantations de café ou coton, selon les régions, exigeait une main-d'oeuvre plus abondante. Cette situation de l'économie villageoise encore aggravée après la période de colonisation par l'exode rural, entraîna l'apparition de l'utilisation des Pygmées dans les travaux agricoles, des défrichements aux récoltes. Les Pygmées devenaient ainsi ce qu'ils sont presque exclusivement dans certaines régions aujourd'hui, c'est-à-dire une main d'oeuvre qui fait défaut dans les villages. Ce processus se réalisa d'autant plus facilement qu'il existait chez les Pygmées une tendance à surévaluer les produits et les objets que pouvait leur fournir les villageois par rapport aux productions de leurs activités traditionnelles de chasse et de collecte ; c'était à leurs yeux un progrès matériel incontestable ; ils aspiraient au mode de vie de leurs voisins et se laissèrent gagner facilement par les transformations de la relation d'échanges initiale, sans se rendre compte que l'effet du "progrès" signifiait pour eux une dépendance croissante à l'égard des villages.

Le tableau général de l'évolution des relations Pygmées-Villageois depuis un siècle environ peut être cependant morcelé en plusieurs tableaux régionaux, selon le degré de dépendance auquel sont parvenus les Pygmées vis-à-vis de leurs voisins. Nous présenterons trois situations, l'une qui nous semble intermédiaire, celle des Aka-~~Ba~~Benzele de Centrafrique, les deux autres extrêmes, la première dans la dépendance, celle des Baka du Cameroun et la seconde dans l'indépendance, celle des Bambuti de l'Ituri.

Les Baka (Cameroun)

G. Althabe décrit le cheminement de la "révolution pygmée" chez les Baka du S.E. du Cameroun (arrondissements de Yokadouma et Moloundou) depuis la "situation nomade" dans laquelle un contrat économique unissait les Pygmées à un patron, chef dans la société bantou, jusqu'à la situation actuelle caractérisée par "l'esclavage" des Pygmées. L'introduction de la plantation dans l'économie a perturbé considérablement toutes les populations de la région et notamment la société pygmée désormais sédentaire. Les plantations apportent une nourriture abondante en toutes saisons; la chasse et le gibier perdent de leur importance et, en conséquence, les armes de fer que les villageois pouvaient fournir. Un nouveau système d'échanges s'instaure : l'échange gibier-travail/nourriture-fer est remplacé par l'échange travail/objets européens-argent. L'introduction de l'argent dans le monde pygmée est un événement capital. Peu important en volume, il l'est cependant de plus en plus sur le plan psychologique ; il est en quelque sorte fétichisé. Il permet aux Pygmées d'acheter, sur les marchés, des objets de type européen comme la pommade, le savon. Le monde pygmée est ainsi peu à peu pénétré par un système artificiel d'échanges qui a perdu toute assise utilitaire. Toute la société s'en trouve bouleversée. Un nouveau type de famille élémentaire se met en place, dans laquelle la polygamie s'est développée et le mariage par prestation a éliminé le système préférentiel ancien ou le système par échange. La structure des communautés a été modifiée. L'économie agricole sédentaire favorise la constitution d'unités plus grosses où les interdits traditionnels, notamment ceux touchant la belle-famille, ne sont plus respectés. Dans ces nouveaux villages, l'habitat, symbole de sédentarité, doit être plus soigné et les huttes ont été remplacées par des cases en poto-poto. Les installations d'étrangers dans les villages ne sont pas rares.

Enfin, un embryon de structure politique s'établit dans les communautés ; dans le passé, le maître du campement était le père de la famille. Actuellement les chefs de foyer constituent une sorte de conseil des notables doté d'une certaine autorité, notamment en matière d'organisation du travail.

Les Baka du Cameroun apparaissent ainsi comme une population très dépendante et très déculturée.

Les Aka de Centrafrique (région de Mongoumba)

— Le contenu des échanges

Le tableau ci-joint indique clairement les termes de l'échange entre les villages de pêcheurs monzombo et les campements pygmées voisins. Par ordre d'importance décroissant, ces derniers recherchent, en premier lieu, des produits ~~de consommation~~ alimentaires, qui complètent l'alimentation d'origine forestière et des produits de consommation comme l'alcool et le tabac. Ils se procurent aussi, et ceci traditionnellement, les instruments de travail dont ils ont besoin en forêt (fer) ou au campement (fer et poterie). Enfin ils obtiennent, les quelques pièces de monnaie dont ils ont besoin pour certains achats (alcool surtout) ; ainsi donc l'argent gagné retourne presque immédiatement à l'économie villageoise, qui produit cet alcool.

En échange, les Pygmées apportent essentiellement à l'économie villageoise leur force de travail : en effet, la main d'oeuvre manque au village, notamment dans les travaux agricoles lourds (défrichements, préparation des plantations en saison sèche de janvier à avril). Ils lui procurent aussi les produits de la forêt que les villageois veulent exploiter : bois de construction, de chauffage, ou consommer : viande, produits de la collecte

Villages et campements entretiennent donc des relations économiques au contenu complexe. Sur les échanges de produits des deux économies traditionnelles (pêche - agriculture et chasse - collecte) sont venus se greffer d'autres types d'échanges correspondant à des besoins que l'évolution des deux sociétés a rendus indispensables. Ainsi, d'une part, la société villageoise joue le rôle d'intermédiaire entre l'économie de marché et les campements pygmées pour la fourniture de ceux-ci en objets de consommation nouveaux (tabac, sel, savon, fer vêtements, marmites...). Toutefois les campements les plus proches de la ville, chef-lieu de sous-préfecture, achètent directement chez les commerçants ces divers biens. D'autre part, les Pygmées deviennent peu à peu, en raison des problèmes démographiques de la société villageoise, les salariés indispensables des villageois.

Cette circulation de biens se réalise à travers trois modes de relations. Le premier concerne les échanges commerciaux et se décompose en deux types : le troc (1-2) et l'échange avec intervention monétaire (3). Il n'existe pas de marché en un lieu fixe et à des périodes fixes : ces échanges sont

Les échanges entre

(Centrafrique)

les villages

et

les campements

produits alimentaires :- d'origine locale :

+ agricole : manioc, maïs, igname, bananes à cuire...

+ poisson

Ces produits sont fournis crus ou préparés.

- redistribués :

+ sel.

autres produits de consommation :- d'origine locale :

+ alcool de manioc/maïs

- redistribués :

+ tabac

+ savon

+ ustensiles domestiques usagés : marmites (fer), assiettes (fer et terre), canaris.

+ vêtements usés.

instruments de travail (prêtés ou donnés)

- tous travaux : coupe-coupe, fers de haches et de sagaies (fabrication locale), pelles

- pêche : filet (entier et morceaux) fil de filet (nylon et végétal) hameçons.

- monnaie : élément du salaire et crédit avant travail.

produits alimentaires :

- de collecte : feuilles, ignames, champignons, chenilles, miel

- de capture :

+ viande de chasse

+ poisson de marigot

- de culture et d'élevage :

+ fruits (bananes douces, ananas)

+ poulets - poules.

une matière première essentielle : le bois (y compris

lianes et rotins)

- de construction (case, pirogue, pagaie, nasses, canne à pêche)

- de chauffage

force de travail dans les activités de production villageoises :

- agriculture : défrichements, entretien champs et plantations, récolte (tubercules, noix de palme café).

- pêche : féminine (pygmée guide et aide).

masculine : en rivière (au petit filet).

- aide à la fabrication de certains moyens de production (pirogues, petites nasses, cannes à pêche) et à la construction et la réparation des habitations : abattage des arbres, coupe et transport des bois, gros oeuvre.

- tâches domestiques : approvisionnement en bois de chauffage, puisage de l'eau, participation à la préparation des aliments (triage, séparation - maïs, noix de palme, broyage), entretien de la concession (désherbage, balayage).

- portage lors des déplacements (installation d'un camp en forêt ou dans les îles du fleuve, échanges commerciaux).

Types d'échanges

Pygmées

Villageois

1	1 régime de noix de palme	↔	tabac
2	1 poule	↔	1 hache
3	<i>athérure</i> 1 poire-épie	↔	25 F CFA/tabac
4	travail : construction d'une pirogue	↔	alcool tabac
5	travail : désherbage de la plantation de café	↔	50 F CFA et poisson fumé
6	travail : défrichement d'un nouveau champ	↔	sel tabac alcool vêtements usés
7	promesse de travail pour construction d'une pi- rogue crédit	↔	25 F CFA

informels : ils se déroulent soit au village, soit au campement, soit sur le lieu de production (forêt, plantation) soit même sur la piste ou dans les chemins. Le second (4-5-6) consiste en versements de salaires ; il occupe un volume plus important. Contre leur force de travail, les Pygmées perçoivent un salaire qui n'est pas le plus souvent uniquement monétaire ; plusieurs composantes se combinent pour former le salaire : monnaie (25 CFA ; c'est-à-dire 0,50 F pour une journée de travail), nourriture (apportée sur le lieu de travail, ou fournie après le travail, au retour au village), alcool ou tabac, vêtements, exceptionnellement instrument de travail : celui-ci est en effet la plupart du temps prêté pour la durée du travail. Le salaire est bien sûr journalier. Fréquentes cependant sont les avances de salaire (7), en échange d'une promesse de travail pour le lendemain ou le jour prochain. Les villageois font crédit aux Pygmées qui s'endettent à leur égard et qu'ils peuvent ainsi contraindre plus facilement.

Le troisième mode de relations se situe au niveau de la vie sociale et particulièrement au cours de cérémonies importantes de la vie des campements : c'est celui qui intègre les échanges de produits dans le cadre de services rendus par le lignage monzombo à la famille pygmée. Ainsi le maître participe souvent à la constitution de la dot (en fer, en argent) lors du mariage d'un homme de "son" campement. De même il organise chez lui les funérailles des hommes de "son" campement : il fournit tout ce qui est nécessaire aux cérémonies.

L'apparition de ces nouvelles formes d'échanges travail-salaire dans la région est toute récente ; elle remonte à deux ou trois ans et la sédentarisation en cours des campements pygmées n'est pas encore totale ; des déplacements par groupes restreints et pour des périodes limitées avec retours fréquents dans les campements ont encore lieu en saison humide (juillet-octobre). De plus la culture de plantation n'a pas encore pénétré l'économie pygmée, quelques tentatives fort timides peuvent être signalées (manioc-banane). La mise en oeuvre de plantations de café, culture commerciale, qui pourrait assurer aux Pygmées des revenus réguliers, semble difficile pour deux raisons essentielles : la nécessité d'acquérir une technique culturale non traditionnelle, et les entraves des patrons soucieux de sauvegarder leur rôle d'intermédiaire à l'égard des Pygmées. Les Pygmées Aka de Centrafrique/Congo ont gardé jusqu'à présent leur originalité culturelle que les Baka du Cameroun ont, eux, perdue.

— L'association pygmée-monzombo

Le schéma ci-contre montre quelle forme revêtent actuellement les échanges précédemment décrits dans cette région de l'Afrique Centrale. Il s'est établi entre les Pygmées Aka et les villageois une association au niveau des campements et des lignages, de part et d'autre représentés par leurs aînés respectifs mais engageant le groupe familial tout entier. Toutefois, si les villageois l'envisagent comme exclusive, et en font le moyen d'une domination socio-politique complète de leurs associés, les campements pygmées la considèrent simplement comme privilégiée et concluent des accords avec d'autres villages, occasionnels ou temporels (au cours de leurs déplacements, en saison humide par exemple), d'où certains conflits entre villageois-patrons et "leurs" pygmées et entre patrons de villages différents.

A Ikoumba, village monzombo pris comme exemple sur le document ci-contre, plusieurs liens durent depuis deux générations au moins, parfois trois ; le lien (3) a une quinzaine d'années d'existence : il concerne deux unités familiales simples.

S'il est toujours possible pour le campement pygmée de s'en aller librement, il faut bien remarquer une certaine stabilité des associations dans la région ; celle-ci semble d'ailleurs plus forte qu'au début du siècle, au moment de l'implantation de l'habitat monzombo. Il s'est donc réalisé un consensus pour perpétuer l'association au delà de la mort des contractants originels, conformément à la volonté des villageois, qui voient dans "leurs" pygmées un bien transmissible dont ils peuvent hériter et que des frères peuvent se partager s'ils le souhaitent : ainsi le lien (2) a été divisé entre les deux fils du contractant après son décès.

Par quels traits se manifeste en général la dépendance des pygmées dans la région de la Lobaye ?

Tout d'abord, l'exemple d'Ikoumba le montre, l'association entraîne aujourd'hui un rapprochement des habitats et une organisation des communautés pygmées liée à la relation avec les villageois : ainsi le campement n° 1 d'Ikoumba est le rassemblement de trois groupes pygmées différents, dont deux sont liés à l'autre, premier installé, par des relations matrimoniales. L'habitat actuel est placé sur le chemin des plantations de manioc et de maïs.

L'étalement des trois campements est géographiquement adapté à l'ordre d'installation des trois lignages villageois du sud au nord. Le chef du village a nommé un chef des campements dépendants d'Ikoumba : tentative de reproduction

Frontière
avec le
Congo
←

vers Forêt
↑

Plantations

(chef. le 22
Sous. P. 1948)

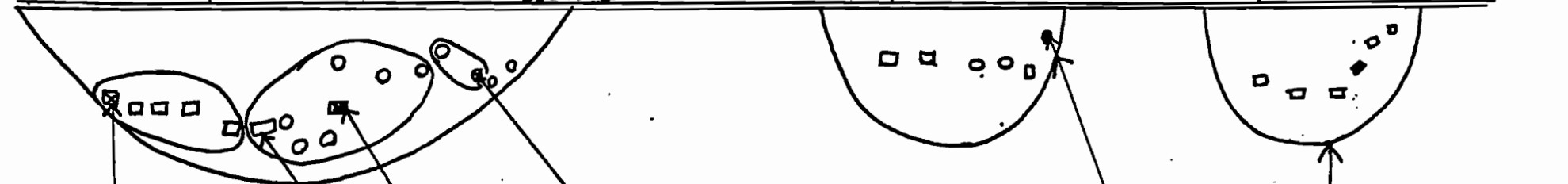
Mongoumba

campement 1

Route

campement 2

campement 3 →



Plantations de café

①

②b

②a

③

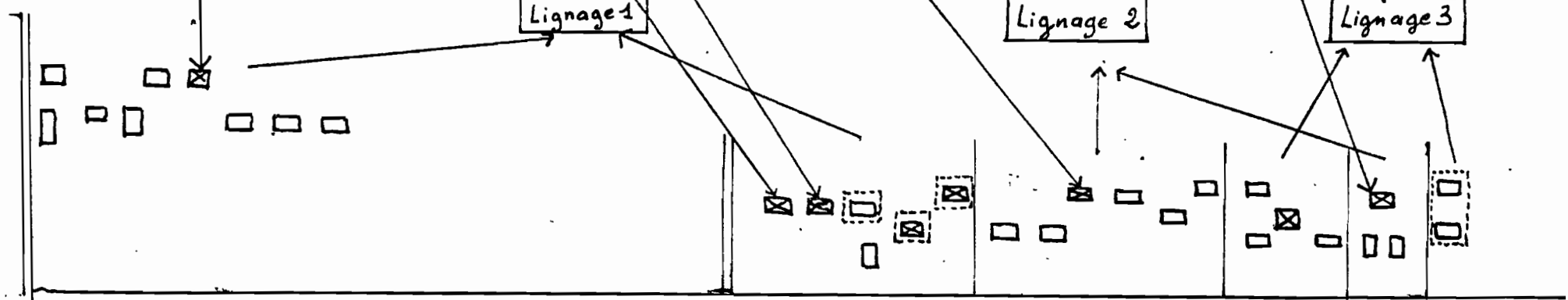
④

⑤

Lignage 1

Lignage 2

Lignage 3



Oubangui

S → N

Les relations entre les campements pygmées et les villageois à Ikoumba (Mongoumba-Centrafrique)

des institutions administratives, que les Pygmées acceptent sans lui accorder ~~aucune~~ grande importance.

Toutefois la société aka a gardé la quasi totalité de ses traits originaux. La société villageoise, quant à elle, démographiquement déficiente, a une conscience très claire de sa propre dépendance à l'égard de la main d'oeuvre pygmée, ce qui explique peut-être sa volonté de domination exclusive.

Les Bambuti de l'Ituri

Les Bambuti, tels qu'ils sont présentés par Turnbull, connaissent une situation différente à l'égard de leurs relations avec les villageois.

Turnbull établit d'abord la liste des principaux "points de contacts" entre les chasseurs au filet Epulu et leurs voisins Bira :

- culture matérielle : la dépendance des Mbuti à l'égard de la technologie des villageois est complète, tant il est difficile d'imaginer les Mbuti sans métal.
- échanges : les Mbuti procurent aux villageois viande et produits de collecte (racines, lianes...) en échange des produits de plantation (banane) et de services. Les essais de culture de plantation par les Mbuti ont été sans lendemain.
- pratiques magiques : les appels des Mbuti aux sorciers villageois, principalement pour favoriser la chasse, ne sont pas autre que des "manoeuvres politiques" sans signification sur le plan surnaturel;
- danse-fêtes : villageois et Pygmées s'associent fréquemment pour les festivités saisonnières. Les Pygmées célèbrent leurs fêtes d'abord en forêt puis continuent la célébration au village, les villageois y voient une occasion de se distraire.
- mariage inter-ethnique : les hommes Pygmées ne prennent pas de femmes villageoises, mais les femmes Pygmées sont volontiers épousées par les villageois et les enfants sont élevés au village. L'aire des contacts se situe autour et à l'intérieur du village. Les Mbuti se déplacent au village. Les villageois ne se rendent qu'exceptionnellement au campement. Ces emprunts à la culture villageoise peuvent donc apparaître comme superficiels et n'entamer en rien la vie culturelle propre des campements pygmées. Plus profondément ancrés dans la société pygmée semblent être le cérémonial accompagnant les moments importants de la vie des individus : initiation (nkumbi), mariage (élima), funérailles (molimo). Ces deux dernières circonstances donnent lieu à une cérémonie double, l'une selon la coutume pygmée et l'autre, au village, selon la coutume villageoise. Le cérémonial de l'initiation connu sous le nom de "nkumbi" semble différent en apparence. En effet, les Mbuti ont non seulement adopté le rituel villageois de la circoncision, mais leurs garçons participent aux séances d'initiation des villageois, où leur sont inculqués les valeurs familiales et surnaturelles de ces derniers. En réalité la signification de la participation des Pygmées à l'initiation est la même que celle de leur adoption des rituels villageois du mariage et des funérailles. Le nkumbi ne représente pas une

véritable initiation à leurs yeux : aucun chant n'est dédié à la forêt, valeur suprême. C'est un moyen que les Pygmées utilisent pour assurer une sorte de coexistence pacifique avec les Bira, alors que les nécessités économiques et politiques anciennes de la relation ont disparu avec la fin des guerres tribales dans lesquelles les Pygmées jouaient le rôle de mercenaires et d'éclaireurs, et le contrôle gouvernemental sur l'ivoire et, par là même, sur la chasse à l'éléphant. Dès lors, chacun des groupes voisins peut retourner à sa vie économique et sociale propre, n'a plus un besoin vital de l'autre et le problème se pose d'un bon voisinage entre eux, que les Pygmées ont résolu à leur manière, tandis qu'ils laissent croire aux villageois que ceux-ci les dominent.

Les Mbuti trouvent selon Turnbull une forme de relaxation dans leurs relations avec les villageois. La période de vie dans l'aire villageoise est une période de libération des contraintes de la vie en forêt, une période de "vacances" (holiday season).

Ainsi la dépendance des Mbuti à l'égard des Bira n'est qu'une apparence puisque la forêt peut leur procurer toute la nourriture dont ils ont besoin et que leur culture traditionnelle est intacte. On peut se demander cependant si les Mbuti pourraient effectivement se passer des biens de consommation (sel, tabac, alcool, savon...) que les villageois leur procurent, alors que les Baka ou les ^ABaka les considèrent eux comme des besoins nécessaires. La vision de Turnbull paraît quelque peu utopique et l'on conclura sans excès d'interprétation que la dépendance des Pygmées à l'égard de leurs voisins sur le plan technologique et économique est une réalité. On étendra d'ailleurs ce jugement à l'examen de la situation des villageois à l'égard des Pygmées, qui ont tant besoin un peu partout des services voire de la main d'oeuvre pygmée en disant que la relation entre les deux communautés peut se définir comme une interdépendance de deux économies et de deux sociétés. Simple-ment la dépendance des Pygmées est plus apparente, puisque ceux-ci sont technologiquement moins avancés que leurs voisins qui, en outre, sont l'intermédiaire naturel entre eux et le commerce des produits de consommation qu'ils désirent ainsi que le lieu où ils peuvent se procurer l'argent qui a une valeur psychologique sans rapport avec son importance objective.

Touchés par la colonisation, aujourd'hui insérés dans des structures étatiques, les Pygmées subissent de plus en plus l'emprise du monde moderne, de ses valeurs et ses contraintes. Leur situation contemporaine, la manière dont ils sont perçus connaissent une sorte d'inversion par rapport au contexte traditionnel.

Il faut en effet rappeler qu'ils entretiennent, depuis fort longtemps, des contacts plus ou moins étroits avec les autres populations de la forêt. Celles-ci ont tenté, à travers des associations liant leurs lignages et villages aux campements, d'imposer une véritable domination sur les sociétés pygmées. Justifiée par une idéologie méprisante à l'égard du Pygmée, être déchu au statut intermédiaire à l'animal et à l'homme, cette domination, peut-être parce qu'elle avait besoin des compétences propres des Pygmées dans une adaptation des villageois au milieu forestier, a toujours préservé les traits essentiels de la culture pygmée.

Dans la littérature orale monzombo, les Pygmées, êtres civilisateurs qui ont apporté le feu, la forge, la cuisson des aliments et la domestication des plantes (plus la technique du piégeage et de l'arc musical mentionnée dans les récits ngbaka), sont déchus de leur position par les arrivants qui s'installent dans leurs villages. A partir de cette redistribution des fonctions et des statuts, relatée comme un vol par les Aka, les nouveaux villageois justifient leur entreprise de domination et de socialisation sur les premiers occupants du sol désormais cantonnés à la forêt, relégués dans l'univers sauvage (diffusion de l'institution de la dote, action moralisatrice dans les rapports avec le milieu naturel: constituer des réserves alimentaires, éviter le gaspillage,...).

Cette tentative d'hégémonie contestée en termes politiques par les Pygmées, aussi bien dans leur vie quotidienne qu'à travers leur littérature, s'appuie largement toutefois sur leur spécificité culturelle et leur mode d'insertion dans l'environnement forestier (y compris dans le domaine sur-naturel où le panthéon pygmée peut influencer celui des villageois). Elle prendra une autre tournure avec le développement de la pénétration coloniale et ses incidences sur la démographie des populations villageoises, l'expansion dans certains cas, de l'agriculture, le développement de la traite...

Dans les tentatives d'assimilation des Pygmées menées à l'époque contemporaine, que ce soit par les administrations coloniales il y a une quarantaine d'années ou plus récemment par les gouvernements nationaux, il apparaît nettement, au contraire, derrière une idéologie qui affirme la dignité d'homme du Pygmée, une totale incompréhension de sa culture. La mission de "civilisation" dont les Européens et les Etats actuels se croient investis à l'égard de ces "primitifs" équivaut en réalité à nier leur identité culturelle. Tel est le sens de la politique "d'apprivoisement des Babingas" menée dans l'Afrique Equatoriale Française des années 1930. Les mobilisés affirmés alors par le Gouverneur Général de l'A.E.F. dans une lettre

aux Chefs des circonscriptions de la Colonie du Moyen Congo (Brazzaville, 31 mars 1934), sont hautement humanitaires: "Je place au tout premier rang des avantages qu'ils retireraient de notre tutelle leur libération du servage absolu auquel les chefs des villages les astreignent".

Craignant de les voir fuir en forêt ou sur les territoires occupés par les Belges (suivis alors par leurs maîtres villageois), les administrateurs coloniaux mènent à leur égard une politique de ménagement requérant bienveillance et patience. La donation de certains produits (sel, tabac, fer...) et l'action sanitaire sont essentiels pour les mettre en confiance. La "stabilisation" en bordure des routes, le regroupement des campements en gros villages, les travaux de voirie à leurs abords, la mise en oeuvre de plantations (manioc, maïs, banane...) apparaissent progressivement, éclairant les buts politiques et économiques poursuivis. L'objectif de cet acheminement vers la pleine collaboration des pygmées à "l'oeuvre de production" et de mise en valeur de ces territoires faiblement peuplés ressort de manière éloquente de la même correspondance: "C'est seulement plus tard, alors qu'il seront habitués à nous et à nos institutions, dont ils auront profité et dont ils tiendront à jouir encore, que nous pourrons seulement faire tomber sur eux le poids de l'impôt et de l'obligation prestataire".

Le bilan de l'opération dans les régions touchées par cette politique fut un début de destructuration de la société babinga et un renforcement de la dépendance des campements à l'égard des villageois devenus fournisseurs en produits d'origine européenne (sel, tabac...) auxquels les Pygmées accordaient désormais une valeur de besoin.

L'actuelle politique d'intégration nationale revêt la même ambiguïté. Les Pygmées sont invités à se sédentariser le long des routes, à proximité des centres d'échanges commerciaux, à pratiquer l'agriculture, à construire un habitat plus solide que la hutte traditionnelle, à suivre l'école; à participer aux activités politiques, par exemple au sein du parti; on voit même des Pygmées soldats.

Cette volonté d'assimilation s'explique par le besoin qu'éprouve tout Etat à contrôler les individus du territoire qu'il administre. Cette contrainte se traduit par une politique de violence culturelle, en particulier s'agissant de population nomades. Comme les Indiens d'Amérique, les Pygmées subissent aujourd'hui ce déferlement ethnocidaire. Dépouillés de leur civilisation, ils intègrent la société nationale par le bas et tendent à devenir les manoeuvres des villageois. Ils sont unis à l'avenir de celle qui est traditionnellement leur bienveillante protectrice, la forêt équatoriale progressivement rongée par les plans de développement agricole et d'exploitation forestière. Les Pygmées sont donc "menacés"; comme l'a écrit L. DEMESSE, "aux carences alimentaires, à l'alcoolisme, à l'intoxication permanente viennent s'ajouter comme pour parfaire ce véritable catabolisme d'une société, des conditions rarement atteintes pour favoriser la propagation des endémies. Sur le plan de l'ethnographie, les répercussions sont faciles à imaginer. La structure sociale a éclaté... Le monde métaphysique que s'était créé le Babinga dans la forêt n'a plus sa raison d'être, et les institutions qui en découlaient disparaissent".²

En pleine crise de l'énergie, alors que sont remises en question les conceptions du développement prônées par le monde moderne, les Pygmées qui attestent d'un certain équilibre entre l'homme et son milieu naturel,

1- Archives d'Aix en Provence - Série SD 134, dossier 3 (comm. J.M. Delo-beau).

2- Demesse L. : "Les Pygmées menacés", Cahiers de la Maboke, t. 1, fasc.2, nov.1963

ne devraient-ils pas jouer le rôle de révélateur des déficiences des sociétés industrielles "développées", dont le gaspillage n'est pas le moindre. La prise en considération de leur écosystème apporterait certainement matière à réflexion quant au "sauvetage de l'environnement naturel" et de la "qualité de la vie" dans ces sociétés.

BIBLIOGRAPHIE

I - OUVRAGES ET ARTICLES CITES.

- ALTHABE (G.) - 1965 - "Changements sociaux chez les Pygmées de l'Est-Cameroun", Paris. Cahiers d'Etudes africaines, t. V, n° 20, pp. 561-592.
- Archives Nationales, Section Outre-Mer, Aix-en-Provence, série SD 134, dossier 3.-Archives de la sous-préfecture de Mongoumba (ECA), "Fiches de villages (1951-1955)".
- AROM (S.) - 1970 - "Conte et Chantefables ngbaka-ma'bo (République Centrafricaine)", Paris, SELAF, 21-22, 238 p. + 2 disques 33 t.-17 cm (avec la collaboration de J.M.C. THOMAS).
- AROM (S.) et THOMAS (J.M.C.) - 1974 - "Les mimbo, génies du piégeage et le monde surnaturel des Ngbaka-Ma'bo (République Centrafricaine)", Paris, SELAF, 44-45, 153 p., cartes, tabl., fig.
- AROM (S.) et TAURELLE (G.) - 1966 - "La musique des Pygmées Ba-Benzélé", Collection UNESCO, Anthologie de la Musique africaine, 1 disque 30 cm, "" t.pm avec commentaire trilingue et photos, Baerenreiter-Musicaphon BM 30 L 2303.
- AUBREVILLE (A.) - 1948 - "Etude sur les forêts de l'AEF et du Cameroun", Nogent/Marne, Section Technique d'Agronomie Tropicale.
- 1964 - "La forêt dense de la Lobaye", Cahiers de la Maboké, t. II, fasc. 1, pp. 5-9.
- "Flore du Cameroun", Paris MNHN (Phanérogamie).
- BAHUCHET (S.) - 1976 - "Les Pygmées Aka de République Centrafricaine : Mode de vie et évolution", dactylo, 30 p., fig.
- BIROT (P.) - 1965 - "Les formations végétales du globe", Paris, SEDES.
- BRUEL (G.) - 1911 - "Notes ethnologiques sur quelques tribus de l'Afrique Equatoriale Française", fasc. 1, "Les populations de la Moyenne Sanga : Pomo, Boumali, Babinga", Paris, LEROUX, 45 p.
- CAVALLI-SFORZA (L.) - 1968 - "Recherches génétiques sur les Pygmées Babingas de la République Centrafricaine". Cahiers de la Maboké, t. VI, fasc. 1, pp. 19-25.
- CAVALLI-SFORZA (L.) et BODMER (W.F.) - 1971 - "The genetics of human population", San Francisco, W.H. FREEMAN and company.
- CHIPPAUX (A.) et CHIPPAUX-HYPPOLITE (Cl.) - 1965 - "Immunologie des Arbovirus chez les Pygmées Babinga de Centrafrique", Bull. Soc. Path. Exo., 58.
- CIRERA (P.), PALISSON (M.J.), PINERD (G.), JAEGER (G.) - "La sérologie tréponémique dans une population pygmée Bi-Aka centrafricaine", Soc. Path. Exot. (séance du 9 Février 1977).

- DEMESSE (L.) - 1963 - "Les Pygmées menacés", Cahiers de la Maboké, t.1, fasc. 2, pp. 123-126.
 - 1969 - "Techniques et économie des Pygmées Babinga", Paris, EPHE (VI^e section), 228 p.
 - 1972 - "Les Pygmées", Ethnologie régionale. I - Afrique, Océanie, Paris, Encyclopédie de la Pléiade, pp. 662-693.
 - 1973 - "Les Pygmées Babinga et leurs rapports avec les sociétés noires voisines", (Exposé au Centre d'Etudes Africaines du 10/12/1973), Paris, EPHE (VI^e section), 22 p.
- DORST (J.) et DANDELOT (P.) - 1972 - "Guide des grands mammifères d'Afrique", Neuchâtel, DELACHAUX et NIESTLE.
- LEE (R.B.) et DEVORE (I.) eds - 1968 - "Man the Hunter", Chicago, Aldine.
- MALBRANT (R.) - 1952 - "Faune du Centre africain français", Paris, Lechevalier.
- MARQUER (P.) et VALLOIS (H.V.) - 1976 - "Les Pygmées Baka du Cameroun : Anthropologie et Ethnographie avec une annexe démographique", Paris, MNHN, 195 p.
- MOUCHET (J.) - 1976 - "Les problèmes épidémiologiques posés par les maladies à vecteur dans les zones de forêt dense africaine : Influence des changements d'environnement" (Symposium PARMAB, Varsovie, 6-8 Mars 1975 et UNESCO-) Wiadomosci Parazyt., 22, (4-5), pp. 557-567.
- MOUCHET (J.), LANGUILLON (J.), RIVOLA (E.), RATEAU (J.) - 1956 - "Contribution à l'étude de l'Epidémiologie du Paludisme dans la région forestière au Cameroun", Méd. Trop., 16, (3).
- PETTER (F.) et PUJOL (R.) - 1963 - "Noms vernaculaires lissongo des Mammifères de la région de la Maboké", Cahiers de la Maboké, t. I, fasc. 2, pp. 120-122.
- PUTNAM (P.) - 1948 - "The Pygmies of the Ituri Forest", New-York, In Coon, C.S. (ed.), Reader in general anthropology, pp. 322-342.
- RUFFIE (J.) - 1976 - "De la biologie à la culture", Paris, Flammarion, 594 p.
- SAHLINS (M.) - "La première société d'abondance", Les Temps Modernes, 268, pp. 641-680.
 - 1974 - "Stone age economics", London, Tavistock, 348 p.
- SCHAEFFNER (A.) - 1936 - "Origine des instruments de musique. Introduction ethnologique à l'histoire de la musique instrumentale", Paris, Payot.
- SCHEBESTA (P.) - 1940 - "Les Pygmées", Paris, Gallimard, 199 p.
- SCHNELL (R.) - 1976 - "Introduction à la phytogéographie des pays tropicaux, vol. 3, La flore et la végétation de l'Afrique Tropicale", Paris, Gauthier-Villars.

- SUREAU (P.), JAEGER (G.), PINERD (G.), PALISSON (M.J.), BEDAYA N'GARO (S), - "Enquête séro-épidémiologique sur les Arboviroses chez les Pygmées Bi-Aka de la Lobaye-Empire Centrafricain" (à paraître Bull. Soc. Path. Exot.).
- THOMAS (JMC) - 1977 - "Interprétation "significative" du système de classification nominale en aka". L'expansion bantoue (Actes du Colloque International du CNRS, Viviers, Avril 1977, L. BOUQIAUX et J. VOORHOEVE, ed.), Paris, SELAF, 15 p.
- TISSERAND (CH.) - 1950 - "Catalogue de la flore de l'Oubangui-Chari", Toulouse, Imp. Julia.
- TRILLES (R.P.) - 1945 - "L'âme du pygmée d'Afrique", Paris, Les Editions du CERF, 262 p.
- TURNBULL (C.M.) - 1960 - "The molimo : a men's religious association among the Ituri Bambuti", Zaïre, vol. 14, n° 4.
- 1965 - "The Mbuti Pygmies : an ethnographic survey", New York, Anthropological Papers of the American Museum of Nat. Hist., vol. 50, part. 3, 282 p.
- 1966 - "Wayward Servants - The two worlds of the African Pygmies", London, Eyre and Spottiswoode, 377 p.
- WOODBURN (J.) - 1968a - "An Introduction to Hadza Ecology", in R.B. LEE and J. DEVORE, eds., Man the Hunter, Chicago, Aldine.
- 1968b - "Stability and Flexibility in Hadza Residential Groupings", in R.B. LEE and J. DEVORE, eds., Man the Hunter, Chicago, Aldine.

II - OUVRAGES ET ARTICLES DE REFERENCE.

- ALLYS (M.) - 1935 - "Coutume et apprivoisement des clans Babingas", Bulletin des Recherches Congolaises.
- Archives Nationales, Section Outre-Mer, Aix-en-Provence, Série D 4 (2) D et 4 (3) D, série 5 D 134.
- AROM (S.) - 1974 - "Aka Pygmy Music", Collection UNESCO, Musical Sources), 1 disques 30 cm, 33 tpm. avec commentaire et photos, Philips, 6586 016.
- BAHUCHET (S.) - 1972 - "Etude écologique d'un campement de Pygmées babinga (région de la Lobaye, République Centrafricaine", Paris, J.A.T.B.A., XIX (12), pp. 509-559, 6 pl. 19 fig.
- 1975a - "Rapport sur une mission effectuée en saison sèche en Lobaye (République Centrafricaine). Observations sur la vie d'une famille de Pygmées Bayaka", J.A.T.B.A., XXII, n° 4 - 5 - 6, pp. 177-197.
- 1975b - "Ethnozoologie des Pygmées Babinga de la Lobaye République Centrafricaine", L'homme et l'animal, 1er Coll. d'Ethnozoologie, Juin 1975, Instit. Int. Ethnoscience, Paris, pp. 53-61, 3 fig.
- BAHUCHET (S.) et PUJOL (R.) - 1975 - "Etude ethnozoologique de la chasse et des pièges chez les Isongo de la forêt centrafricaine", L'homme et l'animal, 1er Coll. d'Ethnozoologie, Juin 1975, Instit. Int. Ethnoscience, Paris, pp. 181-191, 10 fig.

- BALLIF (N.) - "Les danseurs de Dieu. Chez les Pygmées de la Sangha", Paris, Hachette, 270 p.
- BOUQUIAUX (L.) et THOMAS (JMC) - 1976 - "Une aire de générations de tons en Afrique Centrale : problèmes tonals dans quelques langues oubanguiennes et bantoues périphériques", Actes du 2ème colloque de Linguistique Fonctionnelle, Clermont-Ferrand, FLSH, pp. 201-224, 3 cartes.
- BOUSCAYROL (R.) - 1950 - "Rapport politique 49", Mbaïki ; Archives de la sous-préfecture de Mongoumba (ECA), 51 p.
- BROCA (P.) - 1874 - "Les Akka, race pygmée de l'Afrique Centrale", Paris, Revue d'Anthropologie, 3, pp. 279-287.
- BRUEL (G.) - 1898 - "L'Oubangui, voie de pénétration dans l'Afrique Centrale Française", Bibliothèque illustrée des voyages autour du monde, n° 69, pp. 5-32.
- 1934 - "Les Mbaka Mombé", l'Ethnographie, pp. 63-72.
- BRUSSEAU (E.) - 1908 - "Notes sur la race Baya", Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, t. 9, 5e série, pp. 79-102.
- CARLIER (E.) - 1899 - "Notice sur les Bondjos", Bulletin de la Société de Géographie de Paris, pp. 241-248.
- COSTERMANS (B.J.) - 1947 - "De gebouwen bij de Mamvu-Mangutu-Walese", Zaire, 1, 3, pp. 281-295.
- CUREAU (A.), - "Les sociétés primitives de l'Afrique Equatoriale", Paris, A. Colin, 420 p.
- DEMESSE (L.) - 1957 - "A la recherche des premiers âges. Les Babinga", Paris, Amiot, 252 p.
- "Changements techno-économiques et sociaux chez les Pygmées Babinga", Paris, EPHE (VIe section), 312 p., à paraître 1978, Paris SELAF (Tradition orale).
- DOUCET (M.L.) - 1914 - "Les Babinga ou Yadinga, peuples nains de la forêt équatoriale (région du Moyen-Congo)", Paris, L'Ethnographie, n.s. 2, pp. 15-32.
- DU CHAILLU (P.) - 1868 - "L'Afrique sauvage. Nouvelles excursions au pays des Ashango", Paris, Michel Lévy Frères.
- EBOUE (A. Félix) - "Les peuples de l'Oubangui-Chari. Essai d'ethnographie, de linguistique et d'économie sociale". Bull. Soc. rech. congolaises, 16, pp. 63-98 ; 17, pp. 31-53 ; 18, pp. 57-86.
- FLEURIOT (A.) - 1942 - "Les Babinga de Mekambo, Gabon", Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris, t. 3, 9ème série, pp. 101-116.
- GIGUET (R.) - 1975 - "La forêt dense centrafricaine", Bangui, Ministère du Tourisme, Eaux et Forêt, Chasses et Pêches, 16 p.
- GILLET (H.) - 1964 - "Agrostologie et Zoocynégétique en RCA", J.A.T.B.A. 11 (8-9), pp. 267-327.
- GODELIER (M.) - 1973 - "Horizon, trajets marxistes en anthropologie", Paris, Maspero, 395 p.

- GODELIER (M.) - 1974 - "Considérations théoriques et critiques sur le problème des rapports entre l'homme et son environnement", L'Homme et son environnement, UNESCO, Février 1974, Inf. Sci., so. 13 (6), pp. 31-60.
- GUIGONIS, "Cours de botanique forestière", ronéo.
- GUSINDE (M.) - 1942 - "Die Kongo-Pygmaen in Geschichte und Gegenwart", Nova Acta Leopoldina, Halle, t. 11, n° 76, pp. 150-415.
- HAMY (E.T.) - 1879 - "Pygmées de l'Afrique Equatoriale", Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Paris, Paris, t. 2, 3e sér., pp. 79-101.
- HARTWEG (R.) - 1961 - "La vie secrète des Pygmées", Paris, les Editions du Temps.
- JACQUOT (A.) - 1969 - "La langue des Pygmées de la Sangha. Essai d'identification", Brazzaville, Bull. Inst. ét. Centrafricaines, 17-18, pp. 35-42.
- JADIN (J.) - 1938 - "Aperçu sur l'état sanitaire des Pygmées de l'Ituri", Anthropologie, Prague, t. 16, pp. 69-83
- KALCK (P.) - 1974 - "Histoire de la République Centrafricaine", Paris, Berger-Levrault, 343 p.
- LALOUEL (J.) - 1949 - "Répartition et démographie des Ba-Binga du Bas-Oubangui", Paris, Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris, S. IX, t. 10 (1-3), pp. 3-22.
- 1950 - "Les Ba-Binga du Bas-Oubangui. Contribution à l'étude ethnographique des négrilles Baka et Bayaka", Paris, Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris, S. X, t. 1 (4-6), pp. 175-211.
- LE ROY (Mgr. A.) - 1898 - "Les Pygmées-négrilles d'Afrique", Bull. de la Soc. Roy. de Géographie d'Anvers, n° 22.
- 1929 - "Les Pygmées, négrilles d'Afrique et négritos d'Asie", Paris, Proc. gén. des Pères du Saint-Esprit, 367 p.
- LETOUZEY (R.), 1975 - "Contribution de la botanique au problème d'une éventuelle langue pygmée", Paris, SELAF (Bibliothèque 55-6), 111 p., 2 cartes.
- LINIGER-GOUMAZ (M.) - 1968 - "Pygmées et autres races de petite taille (Boschimans, Hottentots, Negritos, etc...). Bibliographie générale", Genève, Ed. du Temps, 338 p.
- MEILLASSOUX (C.) - 1960 - "Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance", Cahiers d'Etudes africaines, Paris, vol. I, n° 4.
- 1967 - "Recherche d'un niveau de détermination dans la société cynégétique", L'Homme et la Société, Paris, n° 6, pp. 95-106.
- MOUTON (J.) et SILLANS (R.) - 1954 - "Les cultures indigènes dans les régions forestières de l'Oubangui-Chari, Département de la Lobaye", Annales du Musée Colonial de Marseille, 62e année, 7e série, 2e volume, 114 p.

- OUZILLEAU (R.) - 1908 - "Le Babinga, homme des bois des bords de la Sangha", La Dépêche Coloniale illustrée, Bruxelles, 8e année, n° 21.
- 1911 - "Notes sur la langue des Pygmées de la Sangha, suivies de vocabulaires", Paris, Revue d'Ethno. et de Sociol., 2 (3-4), pp. 75-92.
- PALES (L.) - 1938 - "Contribution à l'étude anthropologique des Babinga de l'A.E.F.", L'Anthropologie, Paris, t. 48, pp. 503-520.
- PLISNIER-LADAME (F.) - 1970 - "Les Pygmées", Bruxelles, CEDESA (Enquêtes bibliographiques XVII), 255 p.
- POUTRIN (Dr.) - 1910 - "Contribution à l'étude des Pygmées d'Afrique. Les Négrilles du Centre africain (type brachycéphale)", Paris, L'Anthropologie, 21 (3), pp. 435-504.
- 1911 - "Contribution à l'étude des Pygmées d'Afrique. Les Négrilles du Centre africain (type sous-dolichocéphale)", Paris, L'Anthropologie, 22 (4-5), pp. 421-549.
- QUATREFAGES (A. de) - 1887 - "Les Pygmées", Paris, Librairie J.B. Baillière et fils.
- REGNAULT (M.) - 1911 - "Les Babenga. Négrilles de la Sanga", L'Anthropologie, 22, (3), pp. 261-288.
- SCHEBESTA (P.) - 1931 - "Les conceptions religieuses des pygmées de l'Ituri", Bruxelles, Congo, I (5), pp. 645-666 ; II (1), pp. 45-68.
- 1952 - "Les Pygmées du Congo-Belge", Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge, Classe des Sciences Morales et Politiques, Bruxelles, t. 26, n° 2, 432 p.
- SCHWEINFURTH (G.) - 1872-73 - "Communication de M. le Dr. SCHWEINFURTH sur les Pygmées de l'Afrique Centrale", Bull. de l'Institut égyptien, Alexandrie, t. 12, pp. 180-181.
- SEGUIN (M.) - 1973 - "Niama okia. Une chasse au filet chez les Ngare en République Populaire du Congo", Annls. Univ. Brazzaville, 9, (AB), pp. 105-116.
- SENECHAL (C.J.) - 1975 - "Entre Pygmées et Ba Ngandou" (Exposé au Centre d'Etudes Africaines du 8/12/1975), Paris, EHESS.
- THOMAS (JMC) - 1963 - "Les Ngbaka de la Lobaye. Le dépeuplement rural chez une population forestière de la République Centrafricaine", Paris, Klincksieck, 908 p. + 2 cartes, 16 pl. photos., 6 fig. (avec la collaboration de S. AROM et M. MAVODE).
- TRILLES (R.P.) - 1935 - "Contes et légendes pygmées", Bruges, Libr. St. Charles, 186 p.
- TURNBULL (C.M.) - "Le peuple de la forêt", Paris, Stock, 243 p. 1963.
- TYSON (E) - 1699 - "The anatomy of a Pygmie compared to that of a Monkey, an Ape, and a Man", London.

LES PYGMEES

ELEMENTS POUR UNE CONNAISSANCE DES PYGMEES ÁKÁ DE MONGOUMBA (CENTRAFRIQUE).

SOMMAIRE

RESUME

INTRODUCTION

Pages

Du pithécanthrope à l'homme moderne : les chasseurs-collecteurs.	1
Les derniers représentants des chasseurs-collecteurs.	2
Les Pygmées dans l'Histoire.	6
Les Pygmées dans le rameau humain.	9
Le monde pygmée contemporain.	14
"Le pays des Arbres".	18
Pathologie et écosystème forestier.	23
Existe-t-il une langue pygmée ?	25

La langue áká dans l'aire de multilinguisme de Mongoumba (Centrafrique).	29
- nature de la recherche,	
- dépouillement des données,	
- représentation cartographique,	
- une situation linguistique régionale originale.	

L'art ou le règne de la musique.	36
----------------------------------	----

<u>LA VIE SOCIALE ET ECONOMIQUE</u>	40
-------------------------------------	----

I - Bandes et campements nomades.	41
II - Techniques et acquisition des subsistances.	52
La culture matérielle.	56
La vie quotidienne.	61
La collecte.	65
- Le temps du miel.	68
La chasse.	71
- Le piègeage.	86
- La chasse à l'arbalète.	89
- La chasse à la sagaie.	89
- La chasse à l'arc.	97
- La chasse au filet.	98
	99

<u>LES PYGMEES ET LEURS VOISINS</u>	100
-------------------------------------	-----

Les voisins des Pygmées.	101
Les Pygmées : esclaves, clients, parasites... ?	102
Les maîtres de la forêt.	104
L'invasion de la forêt.	106
- La séparation des villageois et des Pygmées (Ikoumba-Centrafrique).	109
- La conclusion d'une association (vers 1900).	111

	<u>Pages</u>
L'époque contemporaine.	112
- Les Baka (Cameroun).	117
- Les Áká de Centrafrique (région de Mongoumba).	118
le contenu des échanges,	118
l'association pygmée-monzombo.	122
- Les Bambuti et l'Ituri.	125
 <u>L'AVENIR</u>	 127
 <u>BIBLIOGRAPHIE</u> (ouvrages cités et ouvrages de référence),	 130

Guillaume Henri. (1977).

Les pygmées : éléments pour une
connaissance des pygmées Aka de
Mongoumba (Centrafrique) : mémoire de
stage.

Paris : ORSTOM, 137 p. multigr.